This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08178596 0

ΕΙΣ ΦΑΟΣ
George Bancroft

EXPLORATION

DU TERRITOIRE

DE L'ORÉGON,

DES CALIFORNIES

ET DE LA MER VERMEILLE,

EXÉCUTÉE PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841 ET 1842.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
Rue Jacob, n° 56.

THE
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
Astor, Lenox and Tilden
Foundations.

Voyage de M. D. de Mofras.

Vig. N° 5.

Publié par Arthus Bertrand. Imp. par Bougeard. Ch. Ransonnette sc.

INDIENS KODIAKS CHASSANT LA BALEINE.

AMERIQUE RUSSE

EXPLORATION

DU TERRITOIRE

DE L'ORÉGON,

DES CALIFORNIES

ET DE LA MER VERMEILLE,

EXÉCUTÉE PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841 ET 1842,

PAR

M. DUFLOT DE MOFRAS,

Attaché à la Légation de France à Mexico;

OUVRAGE PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI,

SOUS LES AUSPICES DE M. LE MARÉCHAL SOULT, DUC DE DALMATIE,

Président du Conseil,

ET DE M. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

TOME SECOND.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Rue Hautefeuille, n° 23.

1844.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Checked
May 1913

EXPLORATION

DU TERRITOIRE

DE L'ORÉGON,

DES CALIFORNIES

ET DE LA MER VERMEILLE,

EXÉCUTÉE PENDANT LES ANNÉES 1840, 1841 ET 1842.

CHAPITRE PREMIER.

Établissements russes en Californie. — Leur origine et leur importance. — Los Farallones. — Fort de Ross. — Port de la Bodega. — Hospitalité du Gouverneur et des officiers russes.

M. de Résanoff, chambellan de l'Empereur de Russie, revenant de son ambassade du Japon, après avoir inspecté, par ordre de la cour de Saint-Pétersbourg, les postes, établissements et

comptoirs que la Compagnie Impériale Russo-américaine des Fourrures possédait, tant sur la côte d'Asie, au Kamschatka et dans les îles Aléoutiennes, que sur le continent et les îles de la côte nord-ouest de l'Amérique, vint mouiller au port de San Francisco au mois de mai 1807. Le navire qu'il montait s'était arrêté à l'embouchure du Rio Colombia, avec l'intention d'y former un établissement ; mais le mauvais temps, le manque de vivres, et surtout les difficultés et les dangers sans égaux que présente le passage de la barre qui ferme en quelque sorte l'entrée du fleuve, forcèrent les Russes à continuer leur navigation vers le Sud [1].

Le savant M. Langsdorff faisait partie de l'expédition en qualité de naturaliste. Il visita avec soin la contrée qui entoure la magnifique baie de San Francisco. Les officiers russes reçurent des moines et des autorités espagnoles l'accueil le plus amical, et M. de Résanoff fut même fiancé à la fille de Don Luíz Arguello, commandant du Presidio. Il partit pour Saint-Pétersbourg, pour obtenir de l'Empereur l'agrément à son mariage,

[1] Voir : Voyages and travels of Langsdorff. London, 1816, 2 vol. in-4°.

et mourut d'une chute de cheval au moment où il revenait en Californie.

A cette époque, les religieux espagnols n'avaient encore fondé aucune Mission au nord du port de San Francisco, bien qu'ils eussent exploré le pays. Dans les courses que MM. Langsdorff et de Résanoff firent en compagnie des autres officiers, ils furent tous frappés de la beauté et de la fertilité de la contrée.

Le port de la Bodega, dont la partie sud est éloignée de huit à neuf lieues seulement de la partie nord du port de San Francisco, l'immense quantité de loutres et de veaux marins qui s'y trouvaient alors, les superbes bois de construction qui l'avoisinent, attirèrent surtout l'attention des voyageurs. Aussi, d'après le rapport fait au gouvernement de Saint-Pétersbourg, M. de Baranoff, gouverneur général des colonies russo-américaines, envoya de Sitka, au commencement de 1812, M. de Kuskoff au port de la Bodega, avec cent Russes et cent Indiens Kodiaks; ils eurent le soin de demander auparavant, aux autorités espagnoles, la permission de s'établir sur ce point, dans le but spécial de se livrer à la pêche, et de préparer les peaux et fourrures.

La Compagnie réalisa d'immenses bénéfices dans cette branche de commerce. Les Kodiaks,

dans des canots en cuir de phoque nommés kayoukas ou baïdarkas, firent une guerre acharnée aux loups marins, aux castors, et surtout aux loutres de mer; ils exploitèrent toute la côte, les îles voisines, les Farallones, et même les marais et canaux innombrables du port de San Francisco. Il y eut des semaines où cette baie seule produisit sept ou huit cents peaux de loutres. Les fourrures étaient transportées par mer au port de Okhotsk, sur la côte d'Asie, et de là, par terre, aux foires de Kiakta ou Maïmakin, ville moitié russe et moitié chinoise, située sur la limite des deux États. Ces foires se tiennent en février et en octobre, et les loutres s'y vendaient, il y a dix ans encore, de quatre-vingts à cent piastres espagnoles la pièce; leur prix est aujourd'hui tombé à quarante-cinq [1].

Les colonies moscovites que nous décrirons plus loin en détail en traitant de l'Amérique Russe, situées dans de hautes latitudes et toutes au delà du 54e degré, ne produisent point de cé-

[1] Okhotsk : { Lat. Nord : 59° 20′ 10″. Long. Est : 140° 53′ 30″.
Kiakta : { Lat. Nord : 50° 20′. Long. Est : 103°.
Voir dans l'Atlas la carte n° 2 de l'Océan Pacifique.

réales, et les navires de la Compagnie Impériale ont souvent été forcés d'aller chercher de la farine à Guaymas, et même à Valparaiso. Cependant la Californie a toujours été le point principal de leur approvisionnement. Dans les premières années, les Russes payaient avec des piastres, mais plus tard ils apportèrent des marchandises qu'ils donnaient en échange des grains, du suif, de la graisse et de la viande sèche. Le prix moyen de la fanègue (0 hectol., 563) de blé, à San Francisco et à MonteRey, était de deux piastres.

En 1815, les Russes avaient déjà établi quelques fermes à l'intérieur; ils avaient acheté du bétail aux colons espagnols et commençaient à recueillir du froment. Ce développement inattendu, joint à la prise de possession d'une des îles Sandwich, donna l'éveil aux autorités espagnoles qui n'avaient encore aucun établissement au nord de la baie de San Francisco. Le P. Mariano Payeras, préfet apostolique et président des religieux franciscains, adressa un rapport au roi d'Espagne à ce sujet, le 2 mai 1817, et au mois de décembre de la même année, il fonda la Mission de San Rafael, située à douze lieues au sud du port de la Bodega et à vingt-cinq lieues de la première des fermes russes situées à l'intérieur, et nommée de Klebnikoff ou de Vasili. Le mal-

heureux état de l'Espagne et les troubles qui agitaient la vice-royauté du Mexique, permirent aux Russes de devenir possesseurs définitifs du terrain qu'ils occupaient. Ils construisirent à douze lieues de la Bodega, au delà du Rio de San Sebastian, qu'ils nommèrent Slawianska, le fort de Ross, où le gouverneur établit sa résidence; ils donnèrent dès lors le nom de Romanzoff au port de la Bodega, et firent flotter leur pavillon sur la côte.

Il faut cependant remarquer qu'il n'est pas fait mention de l'établissement de Californie dans l'ukase relatif à l'Amérique russe, que l'Empereur Alexandre publia le 4 (16) septembre 1821, par lequel il déclare que les îles et la côte située à partir du détroit de Behring jusqu'au 51e degré de latitude nord, appartiennent à la Russie, et il défend aux bâtiments étrangers d'approcher des côtes à moins de cent milles nautiques.

En août 1823, les Pères Fortuni et Amoros fondèrent la Mission de San Francisco Solano, située à treize lieues de San Rafael et à douze de la ferme de Klebnikoff, et en 1827 ils commencèrent la Mission de Santa Rosa, éloignée seulement de six lieues des terrains occupés par les Russes, avec lesquels les habitants conservèrent toujours les relations les plus amicales. Dans le traité entre la

Russie et les États-Unis, du 5 (17) avril 1824, et dans celui entre l'Autocrate et l'Angleterre, du 16 (28) février 1825, il n'est point question de la Californie, bien que l'Empereur s'engage envers les deux autres gouvernements à ne point fonder d'établissements sur la côte nord-ouest ou sur les îles de l'Amérique, au sud du 54e degré 40 minutes de latitude nord; mais ces traités n'ont rapport qu'à des îles et territoires tels que celui de l'Orégon, sur lesquels les Anglais ou les Américains pouvaient avoir des droits encore indivis.

En 1821, à l'époque de la séparation du Mexique de la couronne d'Espagne, aucune négociation ne fut entamée entre le nouvel État et le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le territoire que les Russes occupent en Californie ne saurait donc en aucune manière être considéré comme une enclave mexicaine; en effet, dans les conférences tenues à Mexico en janvier 1828, entre MM. Esteva et Camacho, plénipotentiaires mexicains, d'une part, et M. Poinsett, plénipotentiaire des États-Unis, de l'autre, pour le règlement des limites entre les deux Républiques, il fut solennellement reconnu par MM. Esteva et Camacho, que leur gouvernement devait agir invariablement d'après ce principe, que le Mexique est tenu d'observer à l'égard des autres nations les traités conclus par

la Monarchie espagnole, alors que la vice-royauté de la Nouvelle Espagne en faisait partie [1].

C'est en vertu de ce principe que les Anglais qui avaient reçu du gouvernement espagnol l'autorisation de faire des établissements dans le golfe de Honduras, ont conservé la possession absolue de Balize, depuis la séparation du Yucatan et de Guatemala de l'Espagne. Les Russes fondèrent leurs établissements de la Bodega en 1812, avec l'assentiment des autorités espagnoles, et depuis l'indépendance du Mexique, leur souveraineté sur ce point n'a jamais été contestée, le pavillon russe y a toujours flotté, les navires des autres nations y abordent librement : nous y avons été nous-même à bord d'un trois-mâts anglais, et chaque fois que les bâtiments marchands russes vont de la Bodega à MonteRey ou à San Francisco, ils payent les droits de tonnage comme provenant d'un port étranger.

Les fermes russes produisaient environ deux mille cinq cents fanegas de blé (mille quatre cent sept hectolitres), et on en achetait à peu près au-

[1] Voir le Document du Congrès de Washington, n° 42, pag. 27, et le Traité entre le Mexique et les États-Unis, du 12 janvier 1828, acceptant et ratifiant le Traité des Florides, du 22 février 1819, entre les États-Unis et l'Espagne.

tant aux Espagnols et aux Missions, surtout à celles de San José et de San Clara. Récemment on a pensé qu'il serait plus avantageux d'acheter entièrement la provision de blé et celle de viande sèche et salée, et on a vendu, en septembre 1841, à M. Sutter, une partie des fermes d'exploitation, et environ trois mille cinq cents têtes de bétail. M. de Rotscheff, gouverneur de Ross, a quitté la Californie le 1er janvier 1842, à bord du brig *Constantin*, après avoir renvoyé à Sitka ceux des colons devenus inutiles par suite de l'abandon de la culture des terres, et a laissé le soin des affaires à M. Nicolai, résidant au port de la Bodega, ou à l'établissement de Chlebnikoff, éloigné de deux lieues.

Pendant notre séjour en Californie, les établissements russes étaient dans le meilleur état; le noyau de la population était formé par huit cents individus russes ou russo-asiatiques, autour desquels se groupaient des tribus d'indigènes qui travaillaient moyennant un salaire. Les Russes traitent les Indiens avec la plus grande douceur, ils les payent exactement et ne les maltraitent jamais. Cependant, pour tenir en respect les tribus hostiles, les colons russes sont soumis à tour de rôle à un service militaire, et cette protection s'étend sur toute la population espagnole qui ha-

bite le nord de San Francisco, et qui se trouve ainsi à l'abri des incursions des Indiens qui dévastent le pays situé au sud, volent les bestiaux, et tuent quelquefois les habitants.

Le terrain occupé par les Russes n'a jamais eu de limites bien fixes, puisqu'à l'époque de leur établissement en 1812, il n'existait aucune ferme espagnole au nord du port de San Francisco, et qu'ils commirent alors la faute de ne pas y fonder quelques maisons. Cependant, d'après les renseignements les plus précis, on peut dire que la ligne de démarcation commençait au sud du port de la Bodega, à la lagune nommée *el Estero americano*, et qu'elle se prolongeait vers l'est-nord-est jusqu'à la rencontre de la petite rivière de San Ignacio (Avatcha des cartes russes). Mais il y a au moins six lieues inoccupées entre cette limite et la chaumière espagnole de Bohorquez, qui est la plus au nord-ouest. Au sud-est, à une lieue de la ferme de Vasili, ils ont laissé s'établir, il y a cinq ans, l'Écossais Mackinstosh et l'Américain Dorson : les fermes de l'ancienne chapelle de Santa Rosa sont éloignées de six à huit lieues ; au nord-est et au nord on ne trouve que des tribus indiennes peu nombreuses, et à l'ouest la mer. Les Russes ont souvent fait des excursions à l'est pour tuer des castors, et parcouru la côte par mer pour

chasser les phoques et les loutres ; mais par terre, ils n'ont pas dépassé la Punta Barra de Arena, long promontoire très-bas qui s'avance dans la mer.

La topographie est celle de toute la Californie ; une chaîne de collines court parallèlement à la côte, et derrière, vers l'orient, se trouvent de belles prairies où paissent des troupeaux de cerfs et les bestiaux des fermes. Ces plaines sont très-fertiles et arrosées de petits ruisseaux ; les mamelons sont boisés. Le long de la mer, depuis la Bodega jusqu'à la rivière Slawianska, il n'y a pas de pins ; mais au delà, jusqu'au fort Ross et jusqu'à Barra de Arena, ils croissent presque dans l'eau, et garnissent tous les versants occidentaux, de manière qu'en les coupant, ils roulent au bord du rivage. Rien n'est alors plus facile que d'en former des radeaux et de les remorquer, soit au port de la Bodega, soit près de la petite anse qui est devant le fort de Ross où les Russes ont construit des bricks et des goëlettes. Les coteaux de l'intérieur sont remplis de chênes, de frênes, de sycomores, d'énormes lauriers royaux, de petits lauriers-camphre, et de plus de vingt espèces différentes de pins et autres arbres de la famille des conifères. Quelques-uns atteignent une hauteur de trois cents pieds.

Sur une étendue de vingt lieues de côte, on ne trouve aucune rivière navigable. Le petit Rio San Ignacio ou Avatcha se jette dans le port de la Bodega ; la Slawianska ou Rio de San Sebastian présente, pendant la saison des pluies, une embouchure de six cents mètres ; mais en été, elle est fermée, et l'on passe à pied sec sur le bord de la mer. Le ruisseau de Ross mérite à peine d'être mentionné, ainsi que la rivière Kostromitinoff, qui est située à quelques lieues au nord. Aucune de ces rivières n'est navigable, si ce n'est pour de petits canots, mais elles sont utiles pour abreuver les bestiaux ; elles fertilisent les plaines, et leurs rives, celles de la Slawianska surtout, sont bordées de bois magnifiques. La côte comprise entre la Bodega et Ross est très-saine ; il n'y a ni bancs ni écueils, et les quelques roches qu'on rencontre sont très-visibles. Des fermes intérieures, les charrettes peuvent aller porter les produits aux ports de la Bodega et de San Francisco, pendant la saison sèche.

Au bord de la mer, les arbres fruitiers d'Europe viennent bien, ainsi que le tabac, la vigne, les légumes et les céréales ; cependant les blés semés sur les coteaux exposés à l'Ouest peuvent souffrir des brouillards. Tout croît plus vite et plus abondamment dans la plaine où se trouvent les

deux fermes de Klebnikoff et Don George, qui sont en outre très-boisées; celle de Kostromitinoff a d'excellents pâturages, et celle de Don George de très-belles vignes.

Le fort de Ross avec ses beaux jardins est dans une superbe position; il n'existe rien de plus pittoresque ni de plus grandiose que les forêts de pins gigantesques qui les entourent. Ross présente un quadrilatère de quatre-vingts mètres de front, au centre duquel se trouvaient la maison du gouverneur, celles des officiers, l'arsenal, la caserne, des magasins, et une chapelle grecque surmontée de croix et de clochetons de l'effet le plus agréable. L'enceinte, formée par d'épais madriers, avait quatre mètres de haut; elle était percée d'embrasures garnies de caronades, et aux angles opposés s'élevaient deux bastions hexagones, à deux étages, et armés de six pièces. Dans les autres établissements principaux, tels que Kostromitinoff, Vasili, Klebnikoff, Don Jorje Tschernick, les bâtiments d'exploitation, les fermes, les corps de garde et les maisons des officiers sont entourés de jardins et bâtis en bois avec de fort jolis ornements. Ces maisons, nommées *isba* par les Russes, ressemblent à celles des villages moscovites. Au port de la Bodega il n'y a que les deux ou trois petites maisons d'habitation des

pilotes et du chef du port; mais les magasins sont vastes; ils servent à renfermer les marchandises, les grains, les barils de viande, les cuirs, et les agrès et apparaux des navires. Chaque ferme a des maisons de bains, de grandes loges pour les Indiens, des moulins à vent et à bras, des scieries, des greniers et des séchoirs pour les tabacs. Les grands ateliers des menuisiers, forgerons, tonneliers et charpentiers de la marine, se trouvaient au pied du fort de Ross, au bord de la petite crique où mouillent les embarcations.

Quant à la température et au climat de la colonie russe, le tableau suivant en donnera la meilleure idée. Ces tables météorologiques ont été construites avec le plus grand soin d'après les données des officiers russes. On doit remarquer qu'il ne gèle jamais, et que la chaleur moyenne de l'année est de plus de 12 degrés centigrades. On ne voit de la neige que sur les pics élevés de la Sierra Nevada qui se trouve à quarante ou cinquante lieues dans l'Est, mais il n'en tombe jamais dans la plaine, ni au bord de la mer. Ce tableau de la météorologie d'un point situé à l'extrémité nord de la partie habitée de la Haute Californie, donne une juste appréciation de la douceur du climat de toute cette magnifique province.

FORT DE ROSS (Haute Californie). LATITUDE NORD : 38° 33′; LONGITUDE OUEST DE PARIS : 125° 35′ 24″; EN TEMPS : 8ʰ 22ᵐ 21ˢ; DISTANCE DU RIVAGE : 250 MÈTRES ; ÉLÉVATION AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER · 45 MÈTRES.

TABLEAU MÉTÉOROLOGIQUE.

1840.	THERMOMÈTRE DE RÉAUMUR.			PHÉNOMÈNES.						BAROMÈTRE EN MILLIMÈTRES.		
MOIS.	6 h. du matin.	2 h. du soir.	8 h. du soir.	Jours de pluie.	Jours de brouillard.	Jours nuageux.	Jours sereins.	Tonnerre et éclairs.	Jours de grêle.	Maxim.	Minim.	Différence.
JANVIER.	+4°,16	9°,12	4°,50	11	1	16	3	1	»	761,99	754	37
FÉVRIER.	3°,43	9°,41	4°,50	8	4	16	1	1	2	767,07	754	37
MARS.	4°,38	8°,90	6°,69	7	4	17	3	»	1	761,99	751	83
AVRIL.	6°,46	10°,93	6°,86	2	2	10	16	»	1	769,61	756	81
MAI.	9°,97	14°,22	10°,29	1	1	17	12	»	»	764,53	»	»
JUIN.	10°,53	14°,55	10°,16	»	6	19	5	»	»	764,53	»	»
JUILLET.	10°,93	14°,50	10°,54	»	13	8	10	»	»	761,99	»	»
AOUT.	10°,32	13°,65	10°,27	»	12	13	6	»	»	764,63	»	»
SEPTEMBRE.	10°,20	14°,06	10°,46	»	4	19	7	»	»	761,99	»	»
OCTOBRE.	8°,93	12°,54	9°,69	1	4	19	7	»	»	764,63	»	»
NOVEMBRE.	9°,86	12°,60	9°,56	8	1	16	3	»	»	767,70	»	»
DÉCEMBRE.	6°,83	10°,42	7°,51	2	4	17	8	»	»	767,70	»	»
MOYENNE AU-DESSUS DE ZÉRO.	8°,60	12°,70	8°,87	40	56	187	81	2	4	Différence.		mm. 17,78

Température moyenne de l'année d'après 1095 observations : + 10°,8 Réaumur, ou + 12°,60 centigrades.

Le thermomètre du baromètre a été toujours semblable dans ses variations au thermomètre libre exposé à l'ombre et au Nord.

Saison des pluies, d'octobre à avril; vents régnants, sud-est et sud-ouest.

Saison sèche, de mai à septembre; vent régnant, nord-ouest. — Dans l'intérieur des terres il fait plus chaud en été et plus froid en hiver. — Variation de l'aiguille, 16 degrés nord-est. — Comme dans toute la Californie, le tonnerre se fait entendre si rarement, que les Indiens n'ont même pas de mot pour exprimer ce phénomène.

En tout temps, l'entrée du port de la Bodega est très-facile, même pour les navires d'un fort tonnage; ils peuvent venir mouiller en arrivant du sud et évitant la pointe des brisants de la petite île, ou en venant du nord et de l'ouest, en prenant la passe entre l'île et le cap : elle est excellente et a assez de fond pour les navires de cinq cents tonneaux. La frégate de soixante canons *l'Artémise,* jaugeant au delà de deux mille, n'y est pas passée, mais nous avons nous-même pris cette route plusieurs fois. Les bâtiments de quatre à cinq cents tonneaux peuvent mouiller bien en dedans du cap, et à deux encablures de terre, par dix et douze mètres. Les navires d'un fort tonnage devront rester plus dans l'Est,

près de la grande côte, en tenant la petite île à l'Ouest; ils trouveront jusqu'à dix-huit et vingt mètres; le fond est de sable et de bonne tenue partout[1].

Ce port est excellent depuis avril jusqu'à octobre, saison du vent du nord-ouest; mais avec les vents du sud-est, qui règnent généralement de novembre à mars, il peut présenter quelques dangers. J'y ai cependant rencontré un capitaine russe et un Anglais qui m'ont assuré qu'avec de bonnes ancres ils ne craindraient pas d'y mouiller en tout temps.

A l'extrémité nord du port, se trouve un passage étroit donnant entrée à une lagune qui a assez de fond, et pourrait aisément devenir un second port pour les petits navires en creusant le goulet qui y conduit. La source d'eau douce qui se trouve près du grand magasin est bonne et

[1] Voir dans l'Atlas la carte de la côte russe et le plan du port de la Bodega, n° 17.

La Bodega, au mouillage :
- Latitude Nord : 38° 18′ 30″.
- Longitude Ouest : 125° 24′ 20″.
- En temps : 8h 21m 30s.
- Établissement du port : 11h 10m.
- Hauteur de la marée : 2m 1.
- Variation : 16° N. E.

abondante; mais il y a peu de bois de ce côté. En suivant la côte pour aller à Ross, on trouve la ferme de Kostromitinoff, et quatre postes ou vigies qui servaient aussi aux gardiens des bestiaux. La ferme de Vasili est éloignée d'environ deux lieues dans l'est, et celle de Don George de six lieues vers l'est-nord-est.

Les Russes n'ont construit aucune espèce de fortifications au port de la Bodega, ils y ont seulement une pièce en bronze pour répondre aux signaux des navires. La défense de ce point serait rendue très-facile au moyen de cinq batteries ainsi situées : au sud à la pointe de la Grande Bodega, à l'est en face de l'île, au nord au milieu de la lagune de terre qui sépare les deux ports, et sur le cap Romanzoff, à l'ouest de la petite île qui commande en quelque sorte les mouillages. Depuis la Bodega jusqu'à Ross, il n'y a point d'abri, et la petite anse qui est devant les ateliers du fort, bien qu'elle ait un fond suffisant, n'est tenable que dans un beau temps.

Tant que les îlots los Farallones, qui sont en face du port de San Francisco, ont été habités par des veaux marins ou des loutres, les Russes y ont laissé à demeure quelques Indiens Kodiaks excellents pêcheurs; mais ils les ont retirés dès que la chasse n'a plus été favorable. Les autres

comptoirs ou postes de l'Amérique Russe, au delà du Territoire de l'Orégon, ne sauraient présenter moins d'intérêt que les établissements de Californie; et nous regrettons d'autant plus qu'aucun bâtiment de l'État ne les ait visités, que dans le séjour de *la Vénus* au Kamschatka, à Pétropaulowski en 1837, nos officiers ont pu juger de l'empressement avec lequel ils seraient reçus.

Quant à nous, nous ne saurions nous montrer trop reconnaissant de l'accueil amical que, dans nos différentes visites en 1841, nous avons toujours trouvé auprès des agents russes. Le gouverneur de Ross, M. Alexandre de Rotscheff, sa dame, née princesse Gagarin, M. Kostromitinoff, chef du comptoir de Sitka, le capitaine Sagoskin, commandant la corvette *Hélène,* M. Wosnesenski, naturaliste de l'Académie de Saint-Pétersbourg, se sont empressés de nous rendre le séjour de leurs établissements agréable. Indépendamment d'une réception tout européenne, ils nous ont facilité l'exploration d'une partie de la contrée, mettant à notre disposition des embarcations, des mougiks, des soldats, et organisant pour nous de nombreux relais d'excellents chevaux. Ces soins, ces attentions sont surtout appréciables lorsqu'on a passé de longs mois ne vivant que de privations, et n'ayant pour toute société que de

pauvres Indiens. Il faut avoir mené cette terrible vie de trappeur, cette vie de *la Longue carabine*, avoir été poursuivi par les hurlements des Sauvages, pour savourer le plaisir d'une bibliothèque choisie, des vins de France, d'un piano et d'une partition de Mozart! Aussi saisissons-nous avec satisfaction cette occasion de témoigner publiquement notre gratitude aux officiers russes pour leur hospitalité vraiment impériale.

CHAPITRE II.

Mœurs des habitants de la Nouvelle Californie. — Partie habitée par les Indiens. — Météorologie. — Hydrographie.—Résumé. — Avenir de la Haute Californie.

Avant de décrire la partie inhabitée de la Californie, de parler de son avenir politique, et de dire quel avantage les autres nations pourraient tirer d'établissements dans ces contrées, il importe de jeter un coup d'œil rapide sur les usa-

ges et coutumes de ses habitants. Leurs mœurs sont celles des anciens colons de l'Amérique espagnole; les Californiens ont conservé les qualités et les défauts de leurs ancêtres. Malheureusement un grand nombre de circonstances ont, dans ces derniers temps, contribué à les corrompre; le contact des étrangers, en introduisant parmi eux des habitudes de luxe, a augmenté leurs besoins, et n'a fait que les exciter au pillage des Missions; la désorganisation des milices espagnols les a rendus moins braves, et leur penchant naturel pour le jeu et l'ivrognerie surtout s'est accru à ce point, qu'on ne rencontre guère de Californien qui ne porte dans les fontes de sa selle, à côté de ses armes, une bouteille d'eau-de-vie : « La bouteille pour l'ami, disent-ils, et « les armes pour l'ennemi.» Ces hommes, qui sont d'une très-belle race, ne vont jamais à pied. Leur premier soin en se levant est de seller un cheval, qui reste attaché à la porte de leur maison, et dont ils se servent même pour franchir des distances de moins de cinquante pas. Leur vie s'écoule dans l'oisiveté la plus complète. On ne voit jamais un colon californien travailler la terre. Si l'on entre dans un rancho, on est assuré de trouver les hommes couchés, fumant et buvant de l'eau-de-vie; les femmes seules s'occupent un peu

d'agriculture et de jardinage; elles parviennent à louer quelques Indiens et à faire de petites semailles.

Ces femmes sont en général grandes, fortes, et ont conservé le type de beauté des paysannes espagnoles. Leur fécondité est extrême; il n'est pas rare d'en voir qui ont jusqu'à douze et quinze enfants, ce qui, avec la supériorité numérique des hommes, explique le rapide accroissement de la population en Californie; sur cinq mille habitants de race blanche, on compte, en effet, près de six cents étrangers, hommes faits, que les femmes préfèrent aux gens du pays, parce qu'ils sont en général plus laborieux, qu'ils les traitent mieux, et prennent plus de soin de leurs enfants. L'existence de ces femmes est fort active, la plupart des travaux ordinairement réservés aux hommes leur étant dévolus; elles manient les chevaux et le lazo avec autant d'adresse que leurs maris, auxquels elles sont d'ailleurs bien supérieures pour l'intelligence et les qualités morales.

Comme le nombre des étrangers augmente tous les jours, il est à craindre qu'avant peu quelque perturbation ne résulte de l'immense disproportion existant entre la population masculine et celle des femmes.

La salubrité du pays est telle, que les maladies des colons sont toujours indépendantes des influences climatériques; ceux-ci, ainsi que les Indiens des Missions, vaccinés par les soins des religieux, sont exempts des fièvres intermittentes et de la petite vérole qui déciment les Indiens des tribus sauvages. Les exemples de longévité ne sont pas rares et il existe plusieurs centenaires, chose assez remarquable, en raison du chiffre peu élevé de la population. Il n'y a pas de médecins en Californie. Leur présence n'y serait du reste utile que pour les cas de chirurgie, tels que les fractures causées par les chutes de cheval ou blessures résultant des querelles. De même que parmi les Arabes et chez tous les peuples à demi civilisés, les habitants s'imaginent dans leur simplicité, que les étrangers doivent tout savoir: aussi, dès qu'ils en voient quelques-uns au-dessus du commun, s'empressent-ils de leur apporter leurs malades, et souvent à l'homme qu'ils ont consulté la veille pour une luxation, ils demandent le lendemain de réparer un fusil, de faire marcher une montre ou les moyens d'exploiter une mine, de construire un moulin, etc.

Les Californiens, qui naissent pour ainsi dire à cheval, sont les plus intrépides cavaliers qu'on puisse imaginer; ils aiment avec passion les cour-

ses ; et les paris exorbitants qu'ils font entre eux ne contribuent pas peu à leur ruine. Nous avons vu des rancheros risquer sur la vitesse de leurs chevaux cent et deux cents têtes de bétail. Ils sont aussi grands amateurs de jeux de cartes, qui pour la plupart sont des jeux de hasard, de combats de coqs, des courses de taureaux, et de combats de taureaux et d'ours. Pour empêcher les deux ennemis de se fuir, ils attachent l'un par la patte droite de derrière et l'autre par la patte gauche. L'ours, plus adroit, sort presque toujours vainqueur de la lutte. Au moment où le taureau baisse la tête, il lui plonge ses griffes dans le naseau, et avec l'autre patte lui déchire le poitrail. Ce n'est que bien rarement que le taureau parvient à se soustraire à cette étreinte, en perçant son antagoniste avec ses cornes.

Les principales réunions ont lieu aux fêtes des Missions, et pendant les *herraderos,* nommés aussi *rodeos,* dont nous avons déjà donné la description. Dans ces occasions, les habitants sortent de leur apathie habituelle et deviennent infatigables pour le plaisir. On les voit danser jusqu'à deux jours et deux nuits, sans autre interruption que celle nécessitée par les repas. Lorsqu'un mariage ou toute autre fête est célébrée

dans le pays, on rencontre sur les routes des convois de charrettes traînées par des bœufs et remplies de femmes, de vieillards et d'enfants. Ces charrettes, d'une construction fort simple, sont intérieurement garnies de cuirs de bœuf, avec des roues très-basses et formées d'une seule pièce de bois; d'autres fois, on trouve des caravanes entières de trente et quarante personnes de tout sexe et de tout âge, courant au galop, munies de violons, de guitares et autres instruments.

Le premier soin des Californiens, en vous abordant, est de vous tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie, et de vous demander votre nom, votre profession et le but de votre voyage. Quant à eux, répondant d'avance à toutes les questions qu'on pourrait leur faire à ce sujet, ils vous engagent à les accompagner soit *al rodeo de mi señor tio* (au ferrage des bestiaux de monsieur mon oncle), soit *à la boda de mi prima* (à la noce de ma cousine). Si l'on accepte, on est sûr d'être parfaitement reçu; mais souvent ces estimables parents demeurent à cent ou à cent cinquante lieues de l'endroit où la proposition vous est faite. Presque tous les colons de race espagnole étant unis par des liens de parenté, ces excursions se renouvellent fréquemment; les habitants semblent regarder comme la chose

du monde la plus simple de faire deux ou trois cents lieues pour danser quelques jours.

Au mois d'août 1841, une caravane de ce genre, composée d'une trentaine de personnes, hommes et femmes, se rendit de la Mission de San Francisco Solano aux établissements russes, pour célébrer la fête de madame Hélène de Rotscheff, femme du gouverneur. Partis le matin, ils arrivèrent le soir à la ferme de Klebnikoff, dansèrent toute la nuit, la journée du lendemain et toute la nuit suivante : puis le troisième jour à cinq heures du matin, après avoir été sous les fenêtres de madame de Rotscheff qui s'était retirée de bonne heure, la saluer d'un vivat général, la troupe retourna chez elle au galop, sans avoir pris un seul instant de repos.

Je visitais alors pour la seconde fois les établissements russes. En traversant, par une nuit obscure, un bois de pins rempli d'ours, le cheval de mon guide s'étant effrayé, l'emporta. Je me trouvai seul pendant plusieurs heures, tirant au hasard des coups de carabine pour éloigner les bêtes fauves, et dans l'espoir d'attirer quelqu'un près de moi, ou qu'on répondrait à mes signaux. Vers onze heures du soir, ayant débouché dans la plaine, j'aperçus à une distance assez considérable un grand feu, au-dessus duquel se mouvaient deux

ombres de forme humaine. A mesure que mon cheval avançait, ces formes devenaient plus distinctes, et je ne tardai pas à reconnaître deux hommes grotesquement déguisés en Turcs et dansant sur la corde! J'appris, en descendant de cheval, que ces jeunes acrobates étaient les deux tambours de la compagnie présidiale de San Francisco, qui donnaient ce divertissement aux Russes.

C'est dans cette même ferme de Klebnikoff que peu de temps auparavant, ayant demandé du papier pour écrire, un soldat m'apporta un cahier sur lequel, parmi divers exercices de langue française, se trouvait la *Marseillaise*. En me voyant poursuivi jusqu'au fond de l'Amérique, et au milieu des Russes, par les paroles de cet air, que j'avais entendu jouer à la messe aux Indiens de la Mission de Santa Crúz, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « *Marseillaise, que me veux-tu ?* »

Le costume habituel des Californiens se compose d'un large pantalon en drap, ouvert à partir du genou, et laissant voir un caleçon en toile; d'une chemise en toile blanche brodée, avec une cravate noire négligemment serrée autour du cou; d'une ceinture en soie, et d'une veste ronde en indienne, avec des bouffantes aux manches et sur

la poitrine, ou d'une veste de drap, brodée et ornée de passementeries; enfin de souliers en peau de daim, et d'un chapeau noir à larges bords, entouré d'un énorme galon, et quelquefois décoré sur les deux côtés d'aigles en argent. Au-dessous de ce chapeau, ils portent généralement un foulard en soie noire. Le *sarape,* couverture en laine, leur tient lieu de manteau; cette couverture est assez semblable au *poncho* de l'Amérique du Sud; un trou pratiqué au milieu permet de passer la tête. Ils se couvrent aussi quelquefois de la *manga,* sorte de manteau carré long à angles arrondis, en drap doublé en étoffe, avec une ouverture comme au *sarape,* mais autour de laquelle se trouve un collet circulaire en velours, orné d'une grande frange en soie, en or ou en argent.

Ces costumes coûtent fort cher; une *calzonera* ou large pantalon avec boutons et galons d'or, se vend cinquante et soixante piastres; un beau *sarape* ou une *manga* à franges d'or, de soixante à cent piastres. Quand les rancheros montent à cheval, ils s'attachent au-dessous du genou, à l'aide de jarretières brodées, des espèces de jambières qu'ils nomment *botas* (bottes). Ces jambières, dans le pli desquelles ils placent le long couteau qui ne les quitte jamais, sont

formées de pièces en cuir corroyé assez épais, mais très-souple, ayant environ quinze pouces de hauteur sur un pied et demi de large; elles sont travaillées à la molette et à l'emporte-pièces, et présentent de fort jolis dessins découpés et repoussés. Ils portent encore une paire d'énormes éperons, dont les étoiles n'ont pas moins de quatre pouces de diamètre, et sont composées de cinq branches de la grosseur d'une plume d'oie à pointes émoussées. Ces éperons sont destinés moins à piquer le cheval qu'à exercer une pression sur ses flancs, et à le forcer à enlever de terre l'arrière-train si on lui lâche la bride, et si on le retient, à s'asseoir en quelque sorte sur ses hanches. Il est inutile d'ajouter qu'à MonteRey et parmi quelques habitants des Pueblos, on retrouve un costume à peu près européen, et, dans les grandes occasions, l'inévitable habit noir. Les Californiens riches seuls font usage du drap fin et de la soie; les autres se servent de culottes de peau de daim, et d'étoffes en coton et en laine grossière.

Le costume des femmes est plus simple; il se compose généralement d'une robe en indienne ou en soie, dont la coupe suit de loin les modes françaises; d'un *rebozo*, espèce d'écharpe en coton ou en soie, avec lequel elles se couvrent la tête au

besoin, et qu'elles remplacent les jours de fête par de grands châles en crêpe de Chine brodés; un très-petit nombre ont conservé la mantille noire espagnole. Dans l'été, au lieu d'une robe entière, elles n'ont qu'une jupe (*enaguas*), dont la partie supérieure est d'une couleur différente du reste. Les bas de soie et les souliers de satin sont réservés pour la grande toilette. Lorsqu'elles vont tête nue, elles laissent pendre leurs nattes, ou même tomber leurs cheveux sans les tresser; lorsqu'elles se coiffent, elles portent au sommet de la tête un fichu en soie noire. Le chapeau dont la dimension est énorme ne leur sert que pour monter à cheval; elles emploient des selles d'hommes, en se formant seulement un étrier plus long pour le pied gauche, avec une ceinture attachée au pommeau de la selle. Si un homme et une femme montent le même cheval, le cavalier est placé en croupe et la femme devant, la tête couverte, afin de se garantir des rayons du soleil, avec le chapeau de son compagnon, qui, dans ce cas, se coiffe lui-même d'un foulard.

Les Californiens ont un goût aussi prononcé pour la musique que pour la danse; la guitare espagnole est leur instrument favori, et, dans les réunions que l'on nomme *fandangos*, il n'est pas rare d'en voir improviser des paroles sur les airs

qu'ils jouent, des couplets en l'honneur des dames, des étrangers présents, et des satires où sont passés en revue tous les ridicules de la société. Souvent une strophe commencée par un homme est terminée par une femme.

Il existe un certain pas nommé *el son,* exécuté par une personne seule : lorsque c'est une femme qui danse, les *cavalleros*, qui sont généralement des parents, font pleuvoir des piastres autour d'elle. Il nous arriva, chez l'alcalde du pueblo de los Angeles, de jeter un doublon en or et la musique célébra aussitôt notre générosité en ces termes :

« El Frances el Capitan
« Es muy noble en su querer,
« Agasaja á las mugeres,
« Así las ha de coger!

La politique elle-même n'est pas étrangère à ces chansons, ainsi que nous en fûmes témoin dans un bal à Santa Bárbara. Disons d'abord que les habitants confondent souvent les Anglais avec les Américains : l'escadre de ces derniers venait de quitter San Francisco, et on avait craint qu'elle ne s'emparât du pays. L'improvisateur était un soldat; il commença ainsi un couplet d'un ton dolent :

« Ay! si vienen los Ingleses, Ay!
« California está perdida!

Une charmante fille espagnole termina ainsi le quatrain :

« Mas si vienen los Franceses, Ay!
« La muger está rendida !

Le commerce des habitants est agréable et facile; ils sympathisent particulièrement avec les Français; nous qui n'avons pas laissé une ferme sans la visiter, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'accueil que nous avons partout reçu, surtout de la part du clergé espagnol.

L'hospitalité est exercée par tout le monde en Californie; et comme il n'y a aucune espèce d'auberges, on arrive à toute heure de jour et de nuit dans les Missions, dans les fermes, chez des individus que l'on ne connaît pas, et où l'on est sûr cependant d'être bien accueilli sans rétribution aucune. Il n'y a qu'un bien petit nombre d'individus qui fassent exception, et cherchent à abuser de l'inexpérience des voyageurs.

Malheureusement l'on ne rencontre pas partout des fermes et des Missions; on voyage sou-

vent pendant des journées et des nuits entières, manquant d'eau et de nourriture, exposé l'hiver à des pluies glaciales, traversant des bois remplis d'ours, obligé de mettre partout la main à l'œuvre, car dans ce pays, quel que soit le nombre des domestiques dont on se fasse suivre, on est réduit à faire presque tout soi-même; il faut savoir manier le *lazo* pour s'assurer un cheval au besoin, la hache pour couper le bois, l'aviron pour traverser les lacs et les rivières, la carabine pour tuer le gibier ou défendre sa vie contre les bêtes fauves et les Indiens des tribus errantes.

On ne saurait se faire une idée des tristesses et des découragements qui accompagnent le voyageur dans de semblables explorations. Que de fois, étendu par terre, malade, abattu par la fatigue et la faim, brisé par des courses furieuses sur des chevaux à demi sauvages, seul dans ces immenses déserts ou livré à la foi de domestiques mercenaires ou d'Indiens souvent perfides, nous avons soupiré après l'Europe, en pensant, hélas! à ceux que nous ne devions plus retrouver! Mais au milieu de cet abandon complet où on nous a laissé à quatre mille lieues de la France, l'espoir que le résultat de notre voyage pouvait être utile à notre pays, nous donnait des forces, car nous étions loin de prévoir les déboires et les dé-

goûts de toute espèce qui nous attendaient à notre arrivée !

PARTIE INHABITÉE DE LA CALIFORNIE.

Nous allons donner maintenant la description topographique de la partie de la Californie habitée seulement par les Indiens, mais traversée quelquefois par les Français Canadiens ou les caravanes des États-Unis et celles du Nouveau Mexique.

A partir du port de la Bodega, la côte, bordée de pins superbes, court au nord-ouest jusqu'au cap Mendocino ; elle ne présente ni rivières importantes, ni abris sûrs ; cependant, comme elle est parfaitement saine, on peut, dans la belle saison, l'approcher de fort près, et mouiller derrière la pointe Barra de Arena, borne du territoire russe ; la punta Delgada et le cap Vizcaino. Les rivières Kostromitinoff, du Radeau et des Marrons ne sont point navigables.

Le cap Mendocino, ainsi nommé en l'honneur du vice-roi Mendoza, fut découvert par Ferrelo, en 1543 ; il forme un énorme promontoire entouré d'îlots où les Russes chassaient autrefois les loutres et les veaux marins. Ce cap, par sa projection, semble marquer la limite des orages de la côte

Nord-Ouest. Tous les navigateurs espagnols, et Van Couver lui-même, ont noté que la côte située au Sud jouit d'une température plus douce, et n'est point exposée aux terribles coups de vent qu'on éprouve dans la partie septentrionale de ce cap[1].

PORT DE LA TRINIDAD.

Les Espagnols avaient cependant songé à fonder un établissement plus au nord sur la côte, au port de la Trinidad, découvert, le 11 juin 1775, par Don Bruno de Heceta. En effet, le vice-roi de la Nouvelle Espagne, le bailli de Bucareli, donna l'ordre d'occuper ce point, le 20 janvier 1776. Le soin apporté à la fondation des Missions de Californie empêcha que cet ordre ne fût mis à exécution.

Le port de la Trinidad n'est, à proprement parler, qu'une petite baie ouverte aux vents qui règnent pendant l'hiver. On ne peut y mouiller que dans l'été; on s'y trouve à l'abri du nord-ouest. Il faut jeter l'ancre à un mille de terre, à

[1] Cap Mendocino : { Latitude Nord : 40° 29'. Long. Ouest : 126° 49' 30".

une égale distance de la côte, du cap au nord et de l'îlot situé à un mille au-dessus de ce cap. On aura alors seize mètres et un bon fond de sable noir. On ne court aucun danger entre la pointe nord et l'îlot; le fond est partout de huit à neuf brasses; mais on doit éviter de se tenir trop près de la grande côte, entièrement bordée de rochers. Il existe entre eux des passes pour les canots; aussi, une fois en dedans, peut-on assez facilement prendre terre, cette ligne de roches protégeant la plage contre la houle de l'ouest. Au fond du mouillage, au nord-est, se trouve une petite rivière où il est aisé de faire de l'eau. Le bois abonde dans ces parages; cependant les grands pins ne s'élèvent qu'à quelque distance de la plage [1].

[1] Voir dans l'Atlas le plan, n° 15.

Port de la Trinidad au mouillage :	Latitude Nord : 41° 7'. Longitude Ouest : 126° 35' 37". En temps : 8h 26m 22s. Déclinaison : 16° Nord-Est. Établissement du port : 12h 30m. Hauteur de la marée : 2 mètres.

Voir : Relacion histórica de la vida del R. P. Junípero Serra, page 171.

RIVIÈRE DES KLAMAKS.

La rivière des Indiens Klamaks, située à dix lieues au nord de la Trinidad, présente une barre qui empêche les grands navires d'y pénétrer; toutefois, la Compagnie d'Hudson y a fait entrer des goëlettes qui ne tiraient que sept à huit pieds d'eau. Elle fut visitée avec soin, en 1836, par le schooner *Cadborough*, capitaine Brotchie, qui explora attentivement divers autres points de la côte pour le compte de la Compagnie, et auquel nous devons plusieurs renseignements fort utiles. L'établissement du port au mouillage est à cinq heures, et la marée monte de deux mètres[1].

Des arbres magnifiques couvrent les bords de cette rivière, que les embarcations peuvent remonter pendant vingt ou vingt-cinq lieues, et qui prend sa source dans le lac Klamak, au pied des Monts Sastés, non loin de l'origine del Rio del Sacramento. Cette partie de la Californie est habitée par des tribus indiennes assez nombreuses, qui vivent des produits de la pêche et

[1] Rivière Klamak : { Latitude Nord : 41° 33′. Longitude Ouest : 126° 12′ 24″.

de l'échange des fourrures qu'ils opèrent avec les trappeurs.

PORT DE SAINT GEORGE.

En suivant la côte, on rencontre le cap de San Sebastian, ainsi nommé par Vizcaino en 1602, dont le prolongement forme au sud la petite baie appelée de Saint George par Van Couver, et où l'on ne peut mouiller qu'en été. Divers groupes d'îlots en rendent d'ailleurs l'approche assez dangereuse[1].

LIMITES DE LA CALIFORNIE.

D'après le traité des Florides conclu entre l'Espagne et les États-Unis, le 22 février 1819, et ratifié par cette dernière puissance et le Mexique le 15 janvier 1828, le quarante-deuxième parallèle s'étendant de la Mer Pacifique jusqu'aux Montagnes Rocheuses à l'Est, se trouve être la limite nord de la Californie et des anciennes possessions

[1] Cap San Sebastian : { Latitude Nord : 41° 46'. Longitude Ouest : 126° 42' 15'.

espagnoles; aussi ne nous occuperons-nous pas maintenant du territoire situé au delà de cette ligne, et qui est devenu le sujet des différends existants entre les gouvernements anglais et américain.

Tout le pays situé entre la côte de Californie et la Sierra Nevada est, ainsi que nous l'avons dit, d'une fertilité admirable et parfaitement propre à la colonisation. Il n'en est pas de même des immenses plaines sablonneuses connues sous le nom de *Désert américain,* qui s'étendent depuis le versant oriental de la Sierra Nevada jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, et qui prennent le nom de Monts Anahuac et Sierra Madre, du moment où elles entrent dans le territoire du Nouveau Mexique.

Le lac Youta ou Salé, lac Timpanogos ou Teguayo des anciennes cartes espagnoles, est situé au nord de cette plaine, entre les 40e et 41e degrés, dans une région volcanique; aux environs on rencontre du soufre sublimé à la surface du sol, et des eaux minérales de plusieurs espèces. Ce lac a une étendue d'au moins vingt-cinq lieues de long sur vingt de large; il renferme plusieurs îles, et reçoit quelques petites rivières d'eau douce.

Sur l'une d'elles, appelée Rivière Plate, et si-

tuée vers le milieu du bord oriental du lac, se trouve établi le fort ou dépôt de la Compagnie américaine des fourrures de Saint Louis du Missouri. Les Indiens Youtas habitent les environs de ce lac, que les Américains appellent quelquefois lac Bonneville.

A quarante lieues au nord, sur la rivière Port-Neuf, un des affluents de la rivière des Serpents, branche sud du Rio Colombia, la Compagnie d'Hudson possède le fort Hall, acheté il y a peu d'années au capitaine Wyeth, Américain, et éloigné de quinze lieues à peine de la frontière de la Californie. Il est nécessaire d'ajouter qu'un autre fort de la Compagnie se trouve à vingt-cinq lieues de la ligne de démarcation, sur la rivière Umqua, qui débouche dans la Mer Pacifique.

Ainsi, les Américains sont déjà établis sur ce territoire, qui n'appartient que nominalement au Mexique, et les Anglais n'ont plus qu'un pas à faire pour y pénétrer. Les Montagnes Rocheuses ont cessé d'être un obstacle, car depuis peu d'années on y a découvert des gorges ou passes qui permettent aux voitures de les traverser. Nous avons vu, au bord du Rio Colombia, des wagons à quatre roues venus de la Louisiane.

Les Américains suivent deux routes distinctes; les uns, après avoir remonté le Missouri, pren-

nent la rivière Padouca, branche sud de la Rivière Plate, et passant les Montagnes Rocheuses à l'ouest du Long Pic, viennent aboutir à la Rivière Verte, branche supérieure du Rio Colorado, que les Français Canadiens et Louisianais nomment Rivière Espagnole; et de là, ils ont à peine quelques jours de marche pour arriver, soit à la station américaine du lac Youta, soit à l'établissement anglais du fort Hall. D'autres caravanes prennent la branche nord de la rivière Plate, la rivière Eau Claire, et traversant la montagne par la passe des Trois Tetons, rencontrent les hautes eaux de la rivière des Serpents.

Deux fois par an la Compagnie américaine des fourrures envoie, de Saint Louis, un pyroscaphe d'un faible tirant d'eau, qui, après avoir remonté le Missouri, redescend au sud et à l'ouest la rivière Pierre Jaune (Yellow Stone), soit dans sa branche supérieure jusqu'au lac Eustis, soit par la branche inférieure de la rivière des Longues Cornes (Big Horn) jusqu'au lac Biddle. Ces deux lacs sont au pied des montagnes et non loin de la Passe. Les bateaux à vapeur, chargés d'objets d'échange, remportent les pelleteries recueillies dans les hautes eaux du Missouri et de l'Arkansas.

La Compagnie d'Hudson fait exploiter ces territoires par ses trappeurs canadiens; ils chassent

dans toute la Californie, et vont, en suivant le Rio Colorado, jusqu'au fond de la Mer Vermeille. Nous avons déjà parlé des caravanes qui viennent annuellement de Santa Fé du Nouveau Mexique pour acheter des chevaux.

Malgré les nombreuses peuplades d'Indiens répandues dans les vallées, ces expéditions, du reste fort pénibles à cause de la fatigue et des privations de toute espèce, ne présentent de dangers sérieux que lorsqu'on voyage isolément ou en petit nombre, car les sauvages n'attaquent jamais des troupes de soixante ou quatre-vingts blancs armés de carabines. Les animaux, particulièrement les ours et les serpents à sonnettes, sont en réalité plus redoutables que les indigènes [1].

GÉOLOGIE DE LA CALIFORNIE.

La constitution géologique du sol de la Californie est extrêmement simple. La base des Montagnes Rocheuses est formée de granits de diverses couleurs, tantôt blanchâtres et à points noirs, tantôt gris ou rouges; au-dessus s'élèvent des

[1] Tous ces itinéraires sont tracés en points rouges sur la Carte générale, n° 1 de l'Atlas.

stratifications de gneiss, de hornblende, de quartz, d'ardoises talqueuses semblables à celles qui, au Mexique, renferment des filons d'or, de mica-schiste et de schiste talqueux. La composition des Montagnes Rocheuses semble être la même que celle de la Cordillère des Andes, dont l'illustre M. de Humboldt a donné une savante description. De ces différentes couches jaillissent d'abondantes sources minérales.

Le grand désert compris entre les Montagnes Rocheuses et la Sierra Nevada est formé en partie de détritus de ces montagnes, de roches basaltiques, de grès rouge et bigarré, et de dépôts calcaires; leur aspect général est volcanique, et les laves s'y rencontrent souvent. On aperçoit dans les sections verticales du lit des rivières, d'immenses assises de colonnes basaltiques ressemblant à des tuyaux d'orgue.

La Sierra Nevada, indépendamment des granits rouges, des roches trachytiques, offre des grès, des schistes, des roches amphiboliques, et des phylades grises et noirâtres.

La formation des Monts Californiens est en général celle des terrains crétacés. Leur partie inférieure présente des grès mélangés de divers oxydes et de silicates de fer; plusieurs de leurs sommets sont couronnés de gypses et autres dépôts cal-

caires d'une blancheur éblouissante, qui, de loin, les font ressembler à des montagnes couvertes de neige. Le chaînon peu élevé qui suit la direction de la mer et la côte elle-même, a tous les caractères d'un dépôt tertiaire récent; le sol est mélangé de silices, de sables, de marnes, de grès, de gypses, de kaolin et d'ocres de diverses couleurs; on y remarque l'alternance entre les dépôts des eaux douces et les formations marines faciles à distinguer par les coquilles qu'elles renferment. Un exemple frappant de ce fait se retrouve près de la Mission de Santa Bárbara.

Quelques parties du rivage seulement ont l'aspect de terrains diluviens; ainsi il est aisé de reconnaître que les parties sud-est et ouest des ports de la Bodega, de MonteRey, de San Francisco, de Santa Bárbara et San Diego, sur une étendue de plusieurs lieues, ont été couvertes par les eaux de la mer. On rencontre aussi dans des vallées intérieures de grands blocs errátiques, dont la composition n'a aucun rapport avec le terrain sur lequel ils se trouvent transportés. Nous n'avons découvert nulle part d'aérolithes, ni de ces énormes masses de fer magnétique dont la présence n'a pas d'explication connue, et qu'on trouve dans quelques parties désertes du Continent américain.

La terre végétale a souvent, dans les vallées, deux mètres d'épaisseur; les strata supérieurs du sol sont en partie formés par des détritus organiques; aussi est-il d'une extrême fertilité, que contribuent encore à augmenter, les couches de cendres produites par les incendies des savanes. L'humus n'est jamais à nu, l'herbe le couvre toute l'année; les graminées atteignent une hauteur de huit à dix pieds, et les arbres de la Californie sont, sinon les plus gros, du moins les plus élevés du globe.

CLIMATOLOGIE.

Les saisons suivent le même cours qu'en Europe, et l'année se divise en deux parties bien distinctes : la saison des pluies qui commence en octobre et finit en mars, et la saison sèche qui embrasse les six autres mois de printemps et d'été. Par une heureuse alternative, les vents régnants de l'hiver sont ceux du sud-est, qui élèvent la température, tandis que ceux de l'été, soufflant du nord-ouest, diminuent l'ardeur du soleil. Ces vents, il est vrai, sont quelquefois si froids, qu'au bord de la mer et au mois d'août ils obligent à faire du feu dans les maisons qui y sont exposées.

Dans les plaines intérieures, la température est au contraire très-élevée.

A la fin d'août et dans les premiers jours de septembre 1841, à la Nouvelle Helvétie, sur le Rio del Sacramento, le thermomètre centigrade, placé à l'ombre et au nord, donnait de midi à deux heures un maximum de 36 à 38 degrés; au fort de Ross, qui est situé au bord de la mer, au delà du trente-huitième parallèle, la moyenne de l'année est de 13 degrés au-dessus de zéro, le maximum de 30 et le minimum de 4; au port de San Francisco (partie nord) et à MonteRey, la température de l'air et des sources, aux mois de septembre, octobre et novembre, offre une moyenne de 17 degrés au-dessus de zéro, que l'on peut considérer comme celle de l'année.

Dans quelques matinées de décembre et en janvier, on trouve du verglas et de rares gelées blanches. Une seule fois depuis la colonisation on a vu tomber de la neige dans la plaine. Ce phénomène fut observé par le R. P. Payeras, le 26 janvier 1806, à la Mission de Saint Jean Baptiste. Les sommets des monts Californiens, qui n'ont guère que douze ou quinze cents mètres d'élévation absolue, conservent à peine quelques jours la neige qu'ils reçoivent.

A partir de la Mission de San Antonio, la région

des palmiers et des orangers commence, et à mesure que l'on descend vers le sud de la province, la température s'élève. La Haute Californie, depuis San Diego jusqu'à la Bodega, sur une étendue de côte de deux cents lieues, est, selon nous, comprise entre les deux lignes isothermes de 15 à 20 degrés, et jouit par conséquent d'une température analogue à celle du royaume de Valence et des plus belles régions de la Méditerranée.

Il est à remarquer que cette température est bien plus douce que dans les points situés à latitude égale sur la côte est de l'Amérique, ce qui confirme cette grande loi de climatologie, que les côtes occidentales d'un continent sont toujours plus chaudes que les côtes orientales comprises entre les mêmes parallèles.

En été, les brumes fréquentes contribuent à rafraîchir l'atmosphère; elles sont apportées par les vents qui soufflent du nord-ouest, et sont souvent si épaisses que l'obscurité est presque complète pendant la journée. Ce phénomène expose à de grands dangers les navires qui sont sur la côte; et même en voyageant dans l'intérieur, comme les routes ne sont pas toujours bien tracées, on peut s'égarer et courir le risque d'être tué à coups de flèches par les Indiens maraudeurs,

ou d'être attaqué par les ours qui sont très-nombreux. Deux fois dans le mois de juillet nous nous sommes perdu au milieu d'immenses plaines, faute de pouvoir observer le soleil, et n'ayant pour tout guide qu'une boussole.

Ces brumes épaisses de l'été n'entretiennent cependant pas une grande humidité dans l'atmosphère, car il ne pleut jamais, et le vent de nord-ouest, qui dessèche tout, a une si grande violence, qu'il emporte incessamment les couches de brouillards, et les remplace par de nouvelles, sans leur laisser en quelque sorte le temps de se changer en pluie. Malgré les averses journalières de l'hiver, en Californie ainsi que dans le reste de l'Amérique, la quantité de pluie tombant annuellement est moins considérable qu'en Europe, à cause des six mois de sécheresse du reste de l'année.

Dans plusieurs localités, sur la côte surtout, la terre est dépouillée de verdure, tandis qu'en hiver les vents du sud et du sud-est ayant moins de force et permettant aux nuages de s'arrêter sur les plaines et de se fondre en eau, tout le pays se couvre de la plus riche végétation.

En été, les matinées sont généralement belles, les brumes et le vent n'arrivant que vers onze heures. En hiver, il pleut tous les jours vers trois

heures du soir, et très-rarement pendant la nuit. Vers le sud on observe parfois le phénomène extraordinaire de la pluie tombant par un ciel parfaitement pur et serein. Dans la saison froide, la mer, au large, est quelquefois couverte de brouillards, pendant que la côte et l'intérieur des terres jouissent du plus beau soleil. On voit arriver des courants de nuages qui restent suspendus au-dessus de la terre, se condensent et retombent en pluie : dans la saison chaude, au contraire, les brumes apportées par le nord-ouest cachent le ciel pendant des semaines entières, mais ne se convertissent jamais en averses, sans doute parce que le sol émet plus de calorique qu'en hiver, et que dans cette dernière saison le refroidissement de la terre facilite la condensation et la chute des vapeurs aqueuses. La moyenne de l'hygromètre anglais se trouve être à San Francisco de 52 degrés pour les mois de novembre, décembre et janvier, avec les vents régnants du sud et du sud-est.

Quelquefois en voyageant, on est surpris de voir le ciel couvert de nuages noirs et rougeâtres, d'éprouver une chaleur étouffante ou de sentir tomber une pluie fine de cendre. Les causes de ces particularités sont dues aux incendies produits dans les forêts et les savanes par la négligence des Indiens ou des blancs, qui, après avoir allumé du

feu pendant leurs campements, oublient de l'éteindre en s'éloignant. Ces incendies durent souvent plusieurs mois, et se propagent d'un bout à l'autre de la province, au point d'empêcher les voyageurs d'avancer. Malheur à ceux qui se laissent surprendre par les flammes dans les prairies dont l'herbe s'élève souvent à neuf et dix pieds, ou dans les bois qui n'ont pas de routes tracées! Dans le chaînon de la sierra de Santa Crúz qui conduit à la Mission de Santa Clara, nous avons passé plusieurs heures errant au milieu d'une forêt embrasée, recevant les branchages enflammés et aveuglé par la cendre. L'aspect du feu fait perdre aux animaux toute leur intelligence; les chevaux ne reconnaissent plus leur route, et sont tellement effrayés qu'ils se laisseraient brûler sur place. Les ours, les antilopes, les cerfs courent çà et là, et nous avons vu de ces derniers poursuivis par l'incendie sur la côte orientale du port de San Francisco, se jeter à la mer sans craindre les requins, et gagner à la nage les îles de la baie.

Sous l'autorité espagnole, dès qu'un incendie se déclarait, les Compagnies présidiales et les néophytes des Missions arrivaient par centaines, armés de haches, et parvenaient en peu de temps à s'en rendre maîtres. Maintenant, la négligence

est telle, que pendant notre séjour à MonteRey, les bois de la presqu'île de Pinos, situés à deux ou trois cents pas des maisons de cette ville, ont été en proie au feu, sans qu'on ait fait la moindre tentative pour l'éteindre. C'est, du reste, un spectacle magnifique que celui d'une plaine embrasée. Les flammes courent dans les herbes de la savane, enveloppent les coteaux boisés, et s'élancent en serpentant au sommet des arbres, dévorant les lianes et les plantes grimpantes. Les frênes, les sycomores, les chênes brûlent en entier, mais les troncs des pins, qui sembleraient devoir être les premiers consumés, résistent à cause de l'épaisseur de leur écorce; on voit seulement couler de longues larmes de résine transparente le long de leur tronc, tandis que l'incendie projette une lueur rougeâtre, et que les fortes brises du nord-ouest emportent des nuages de cendre et de fumée.

Les variations diurnes du baromètre situé au niveau de la mer sont presque insensibles lorsque c'est le même vent qui souffle; mais le nord-ouest fait monter le mercure, et le sud-est opère un effet contraire; les minima avec ce dernier vent, sont de 751 à 754 millimètres, et les maxima avec le nord-ouest de 767 et 769 millimètres, et la différence de l'année 17 millimètres. Le baromètre

est le meilleur indice du changement de vent, et nous avons remarqué en janvier 1842, à Monte-Rey, des variations ascensionnelles de 20 et 30 millimètres en moins d'une heure, lorsque le vent passait du sud-est au nord-ouest.

Bien que les ouragans soient très-forts sur la côte de Californie, les orages accompagnés de grêle et d'éclairs y sont fort rares; on passe des années sans entendre gronder le tonnerre et sans voir tomber la foudre.

HYDROGRAPHIE.

Par la description détaillée que nous avons donnée de la côte, il est facile de voir que la navigation est aisée et ne présente d'autre inconvénient que la direction constante des vents, soit du nord-ouest pendant l'été, soit du sud-est pendant l'hiver. Ce premier vent est d'une violence extrême, mais il est régulier et ne procède ni par tourbillons, ni par rafales. Sa force est telle, qu'il nous est arrivé en mai et en juillet 1841, de rester à la cape pendant quatorze jours une fois, et dix-sept l'autre, avec d'excellents navires, et d'être enfin obligés de fuir devant le vent, et de mouiller à la côte derrière quelque abri.

Pendant les intermittences du vent on éprouve

quelquefois des calmes plats qui durent plusieurs jours. On conçoit que si, pendant ce temps, le brouillard est épais, le navire qui se trouve sur la côte est fort exposé, à cause des courants qui l'entraînent, et de l'impossibilité où il est de déterminer sa position. C'est ainsi qu'au mois d'août, après être restés sept jours sans observations astronomiques à bord d'un brick américain, nous avons manqué faire côte près de Santa Bárbara, et avons été forcés de mouiller au milieu des brisants de la pointe nord de la baie. Aussi, est-il préférable, pour les capitaines qui n'ont pas une connaissance parfaite de tous les points où l'on peut jeter l'ancre, d'attendre un peu au large que le brouillard se dissipe, et de n'atterrir que par un temps clair.

Le nord-ouest s'étend jusqu'aux régions intertropicales, et remplace les vents régnants, produisant ainsi le phénomène connu sous le nom d'*inversion de l'alizé.* Il importe donc aux navires venant du Pérou, du Chili et de la côte du Mexique, de rester au large et de ne venir reconnaître la terre que lorsqu'ils sont en latitude du port où ils veulent aborder. Pour aller au sud, au contraire, s'ils partent de Californie en été, ils doivent se tenir à peu de distance de la côte. Un bâtiment peut descendre ainsi de MonteRey à Ma-

zatlan en huit ou dix jours, tandis qu'il emploie souvent un mois pour remonter de l'entrée du golfe de Cortez à la Haute Californie. Les navires qui font le cabotage se tiennent en toute saison très-près de la côte, parce qu'ils remontent la nuit avec la brise de terre. Le voyage de MonteRey aux Sandwich dure quinze jours environ, et celui de Lima un mois.

Les courants viennent du nord et suivent la direction de la côte; dans le canal de Santa Bárbara ils ont jusqu'à deux et trois milles; partout ailleurs ils sont assez faibles et modifiés par la direction des vents.

Dans certaines baies, l'immense quantité de fucus et de goëmons donne à la mer, bleue ailleurs, une teinte vert foncé. Le bitume liquide, surnageant à la surface des eaux, les rend noirâtres dans le canal de Santa Bárbara.

Pendant notre séjour, nous n'avons point observé de phénomène céleste particulier, à l'exception de quelques étoiles filantes et d'arcs-en-ciel avec arcs supplémentaires concentriques nettement dessinés. Dans les nuits du 11 au 15 novembre, l'état du ciel n'a présenté aucun aspect extraordinaire, et la grande pluie annuelle des étoiles filantes n'a pas eu lieu sur la côte d'Amérique comprise entre les 17e et 58e degrés de lati-

tude nord, ainsi que nous nous en sommes assuré avec exactitude.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Les habitants de la Californie disent que les tremblements sont assez fréquents ; seulement, comme les secousses sont très-faibles, ils ne s'en effrayent guère. Dans l'espace de neuf mois, nous en avons ressenti deux. Le 12 mai 1841, à Monte-Rey, à neuf heures du soir, nous éprouvâmes une secousse très-courte et si peu caractérisée qu'on pouvait croire que la vibration du plancher de la maison où nous nous trouvions, était produite par une porte fermée bruyamment. A MonteRey encore, le 3 juillet suivant, par un temps magnifique, étant dans un jardin à deux heures sept minutes du soir, je fus assez heureux pour éprouver une secousse bien déterminée et pour pouvoir étudier le phénomène dans ses détails.

Au milieu de notre conversation, nous entendîmes s'élever tout à coup un bruit terrible semblable à des roulements croissants de tonnerre, bruit qui s'éteignit après avoir duré à peine vingt secondes ; la personne qui m'accompagnait s'écria : « *el temblor* (le tremblement), » et aussitôt je sentis le sol s'agiter sous mes pieds

assez violemment pour me contraindre à m'appuyer contre un arbre; les oscillations se répétèrent quatre fois, elles étaient horizontales et dans la direction nord et sud. Les arbres s'agitèrent un instant, mais la commotion ne causa aucun dommage aux maisons. Mon chien, qui était à quelques pas, vint tout tremblant se réfugier auprès de moi, et me regardant d'un air suppliant, semblait me demander de le défendre contre un danger qu'il ne pouvait comprendre.

J'examinai aussitôt l'état de mes boussoles et celles des navires en rade; aucun de ces instruments, non plus que les baromètres et thermomètres, n'avaient éprouvé d'altération. La baie et la plage étaient couvertes de poissons morts et échoués, et la secousse fut ressentie au même instant à bord des bâtiments et dans les fermes de l'intérieur; mais il est sans exemple dans ce pays qu'à la suite de tremblements de terre, le sol se soit entr'ouvert ou exhaussé, ou que des sources nouvelles aient jailli et que d'anciennes se soient taries subitement, ainsi que cela arrive si fréquemment et avec de si funestes catastrophes sur les côtes de Venezuela, du Chili et du Pérou. Excepté quelques fumeroles près de Santa Bárbara, il n'existe point en Californie de volcan ou de cratère importants.

RÉSUMÉ.

En résumé, la Haute Californie dans son ensemble est admirablement propre à une colonisation, dont le plan est d'ailleurs pour ainsi dire tout tracé par les vingt-deux Missions et les six Pueblos échelonnés sur la surface du sol, et qui pourront devenir le noyau d'autant de villes parfaitement situées et à la portée de tous les ports; cette province présente les plus grandes facilités pour l'élève des bestiaux, la culture des céréales et la plantation des vignes; elle pourrait contenir vingt millions d'habitants; malgré les déprédations de tout genre, elle possède encore près de quatre cent mille bêtes à cornes, et ses ports sont un point de relâche forcée pour les navires allant de la Chine et de l'Asie aux côtes occidentales de l'Amérique.

Il n'est pas douteux que du moment où une population intelligente et laborieuse s'y établirait, ce pays parviendrait à occuper un rang élevé dans l'échelle commerciale, il formerait l'entrepôt où les côtes du Grand Océan enverraient leurs produits, et fournirait la plus grande partie de leur subsistance en grains à la côte Nord-Ouest, au Mexique, à l'Amérique centrale, à l'Équateur,

au Pérou, à la côte nord de l'Asie et à plusieurs groupes de la Polynésie, tels que les îles Sandwich, les Marquises et Otaïti; il pourrait enfin faire concurrence aux farines de Guaymas et du Chili[1].

La configuration du sol serait extrêmement favorable à l'établissement de chemins de fer, ou de routes en bois, comme on commence à les exécuter dans les landes de Bordeaux; les matériaux nécessaires à la construction de ces dernières ne coûteraient presque rien, à cause de l'abondance des forêts; il n'y aurait point de travaux d'art à exécuter; il ne faudrait qu'élever quelques pilotis et des petits ponts sur les rivières.

D'un bout à l'autre de la Californie, les routes sont d'une horizontalité presque parfaite; ce n'est que près de la Mission de Sainte Inès qu'on rencontre quelques difficultés de terrain; mais partout ailleurs, même dans l'état actuel, les voitures suspendues peuvent facilement circuler. Bien qu'on ne prenne aucun soin de ces routes, elles sont fort belles pendant l'été; mais l'hiver les pluies abondantes et les débordements des ruisseaux les rendent impraticables; autrefois les moines de chaque Mission faisaient réparer deux

[1] Voir dans l'Atlas la carte de l'Océan Pacifique, n. 2.

fois par an, au printemps et à l'entrée de l'hiver, la moitié de la route conduisant aux deux Missions voisines; les Pères de celles-ci réparaient l'autre moitié, et, de cette manière, les communications étaient toujours faciles.

PORTS.

Aux deux extrémités de la province, se trouvent deux ports excellents, au sud celui de San Diego, au nord celui de San Francisco qu'on peut considérer comme la clef de la côte nord-ouest de l'Amérique et de l'Océan Pacifique Septentrional. C'est surtout pour arriver à la possession de ce port que les Anglais et les Américains convoitent depuis longtemps la Californie. Voici la description qu'en donne le savant capitaine Beechey de la Marine royale anglaise, auquel nous sommes d'ailleurs redevable de plusieurs détails hydrographiques importants[1] :

« Le port de San Francisco est une immense « étendue d'eau capable de contenir TOUTE LA « MARINE BRITANNIQUE (*sufficiently extensive to*

[1] Narrative of a Voyage to the Pacific Ocean by Cap. Beechey. London, 1831, vol. I.

Narrative of a Voyage round the World, etc., 1836–1842, by Cap. Belcher. London, 1843, vol. I, pag. 118.

« *contain all the british navy*), ayant d'excellents « abris, des mouillages partout, et se trouvant « entouré d'un pays varié par des collines et des « vallées en partie boisées, en partie présentant « de beaux pâturages, et abondant en bétail de « toute espèce. »

Le voyage du capitaine Beechey avait eu lieu en 1827; en 1840, le capitaine Belcher eut encore mission d'examiner avec soin le port de San Francisco et la Californie. En ce moment la Compagnie de la baie d'Hudson, sûre de l'appui du gouvernement britannique, pousse une ligne de forts vers ce territoire; elle espère que les négociations commencées il y a peu d'années par la maison Lizardi de Londres, comme agent du Mexique pour la cession des terrains en payement de la dette anglaise, et renouvelées très-récemment, pourront être couronnées de succès, et que cette fois ce ne sera plus au Texas ou dans l'intérieur du Nouveau Mexique et de la Sonora que le gouvernement mexicain offrira des terrains, mais bien dans la Haute Californie. Personne n'ignore que la dette anglaise du Mexique s'élève à deux cent soixante-dix millions de francs, et que cette dette ne pourra jamais être payée. Si la cession de la province avait lieu, la Compagnie anglaise voudrait être la première à occuper les meilleurs

terrains, pour les revendre ensuite en détail avec un énorme bénéfice.

Mais nous pensons que les Américains auraient plus de chances de s'emparer de la Californie. Le mouvement de l'émigration vers l'ouest (*the far West*) devient tous les jours plus prononcé parmi les *backsettlers* ou colons des comtés occidentaux des États-Unis. Depuis trois ans, plusieurs caravanes se dirigent vers la Californie, et les moyens de résistance du gouvernement de cette province sont tellement faibles, que rien n'empêcherait les Américains d'en faire, au moment même où nous écrivons, un nouveau Texas. La révolution de 1836 et l'occupation sans déclaration de guerre de MonteRey par l'escadre américaine, il y a dix-huit mois à peine, en sont une preuve suffisante, et les tristes fanfaronnades, les imprudentes menaces du gouvernement mexicain contre les États-Unis, à l'occasion de l'annexation du Texas, pourraient fort bien hâter ce moment [1].

Pour se faire une idée de l'avenir de toute la Californie et de tout le Mexique, il n'est peut-être pas sans intérêt d'examiner en détail la politique suivie à son égard par le gouvernement américain. Déjà en 1789, lorsque l'illustre comte de Re-

[1] Voir le message du Président Tyler au Sénat, le 15 mai 1844.

villagigedo occupait la vice-royauté de la Nouvelle Espagne, un aventurier, nommé Philip Nolan, traversait à la tête de cinquante Américains les Rios Brazos et Colorado, et pénétrait dans le Texas où il fut tué dans un combat. Le 27 octobre 1795, les États-Unis et l'Espagne signèrent un traité de limites; mais cette question ne fut point assez clairement résolue pour que les Américains ne se crussent en droit de réclamer des territoires qui ne devaient point leur appartenir. A la fin de 1803, M. de Laussat, préfet de la Nouvelle Orléans, fit remise de la Louisiane au gouverneur américain, M. Claiborne, et quelque temps après eut lieu l'agression du colonel Burr dont nous avons déjà parlé. Le général Wilkinson, qui commandait les troupes des États-Unis sur la frontière, avait promis six cents hommes à l'ancien vice-président pour l'aider à envahir le Mexique. Dès 1796, Burr avait établi son plan, et l'avait communiqué au gouverneur Gay du Missouri et à d'autres personnes des États limitrophes [1].

Par sa dépêche du 1er avril 1812, Don Luíz de Onís, ministre d'Espagne à Washington, préve-

[1] Voir : Memoirs of Aaron Burr, by L. Davis, New-York, 1838; et W. Kennedy : Texas, vol. I, page 237 et suiv. London, 1840.

nait le vice-roi de Mexico, Don Francisco de Venegas, de se tenir sur ses gardes et d'armer la frontière, attendu que le gouvernement des États-Unis s'était proposé de fixer ses limites à l'embouchure du Rio Bravo del Norte, de le remonter jusqu'au 31e de latitude, et de là tirer une ligne droite jusqu'à la Mer Pacifique, ce qui, dès lors, aurait donné la Haute Californie à l'Union[1]. La conduite ferme du gouvernement espagnol put faire ajourner de pareils projets. Dans le mois de septembre de la même année, le colonel Magee, et les officiers américains Kemper, Perry, Lockett et Ross, rassemblèrent jusqu'à cinq cents aventuriers, et le 1er novembre s'emparèrent de la ville de la Bahía. Peu après, le 1er avril 1813, ils prirent San Antonio de Bejar, et restèrent maîtres de ce point jusqu'au 16 juin suivant, jour où le général espagnol Elizondo détruisit le corps américain, dont les restes cherchèrent un refuge dans la Louisiane. Pendant ces expéditions, les États-Unis protestaient de leur amitié pour l'Espagne, tout en favorisant clandestinement les envahisseurs.

Le 22 février 1819, le traité des Florides fut

[1] Documents extraits des Archives de la vice-royauté de Mexico.

conclu pour la cession, par l'Espagne, de ces territoires aux États-Unis, en payement d'une somme de cinq millions de piastres, consacrée aux réclamations faites par les armateurs américains contre l'Espagne, pour des navires saisis dans ses ports pendant la guerre. Les limites à l'Ouest, entre ces deux puissances, furent rigoureusement déterminées.

La possession du port de San Francisco est considérée, par les Américains, comme si importante, que leur gouvernement a offert à celui de Mexico l'énorme somme de cinq millions de piastres, soit plus de vingt-cinq millions de francs, pour la cession de ce point. Voici les instructions originales données par M. Forsyth, Ministre des affaires étrangères, à M. Butler, Chargé d'affaires des États-Unis à Mexico.

TRADUCTION.

Washington, 6 août 1835.

« MONSIEUR,

« Il a été représenté au Président, que le port « de San Francisco, sur la côte nord-ouest du « Mexique, serait le lieu le plus désirable pour « la relâche de nos nombreux navires baleiniers « de l'Océan Pacifique, et qu'il est bien supé-

« rieur à tous ceux où ils peuvent maintenant
« avoir accès. En conséquence le Président a or-
« donné de faire une addition à vos instructions
« relatives à la négociation du Texas. Le princi-
« pal objet est de faire entrer dans nos limites
« la baie de San Francisco tout entière. Si vous
« pouvez engager le gouvernement mexicain à
« accepter toute ligne tirée à cet effet, vous êtes
« autorisé à offrir une somme de ....., à
« ajouter à celle qu'il vous est enjoint d'offrir
« pour la première ligne mentionnée dans vos
« instructions originales à ce sujet. Vous devez
« d'abord vous efforcer d'obtenir les limites
« suivantes, qui sont considérées comme les plus
« avantageuses.

« Une ligne tirée du golfe du Mexique, suivant
« la rive orientale du Rio Bravo del Norte jus-
« qu'au 37e degré de latitude, et de ce parallèle à
« la Mer Pacifique. Cette ligne devra probable-
« ment être supposée s'approcher de trop près, si
« elle ne comprend même pas l'établissement
« mexicain de MonteRey. Si cette objection était
« soulevée, vous pourriez la détruire, en expli-
« quant que nous n'avons pas l'intention de nous
« mêler des établissements actuels de Mexico sur
« cette côte, et vous pourrez accepter tout arran-
« gement touchant le but principal de nous assu-

« rer la possession de San Francisco, en excluant « MonteRey et le territoire situé dans son voisi- « nage immédiat.

« Comme il n'est pas jugé essentiel d'obtenir le « Rio Bravo del Norte pour notre frontière occi- « dentale, si quelque objection vous était pré- « sentée, vous pourrez proposer la ligne Ouest « spécifiée dans vos instructions originales, mais « s'arrêtant au trente-septième parallèle ou à « tout autre point comprenant la baie de San « Francisco, dans une ligne tirée jusqu'à l'Océan « Pacifique. Si le Rio Bravo del Norte était ac- « cepté comme limite occidentale, vous pourrez « stipuler pour la libre navigation de ce fleuve « en faveur des deux parties.

« Si toutefois vous ne pouvez obtenir une ligne « Sud, qui ferait entrer dans nos limites la baie « de San Francisco, vous continuerez d'agir con- « formément à vos instructions originales, et « mènerez la négociation à son terme comme il « vous est enjoint par la dépêche du département, « du 2 juin 1835, n° 94.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé :* JOHN FORSYTH[1]. »

[1] Collection des documents du Congrès de Washington, n° 42, page 18 et suivantes, 1835.

Il n'y a rien à ajouter à ce document que nous venons de citer; les intentions du gouvernement des États-Unis y sont assez clairement manifestées; les négociations furent suivies avec activité par le Plénipotentiaire américain, et il est probable que les offres eussent été acceptées par le gouvernement mexicain, qui en est toujours aux expédients, sans les représentations de l'Angleterre.

Dans les derniers mois de 1841, cinq bâtiments de guerre des États-Unis ont mouillé dans la baie de San Francisco, et l'ont relevée avec soin, ainsi que tous les terrains environnants. Nous avons passé plusieurs semaines à bord de ces navires, dont les officiers nous ont fait l'accueil le plus amical, et, en rapprochant les renseignements que nous y avons puisés, de ceux recueillis par nous, à bord des bâtiments anglais et des navires de la Compagnie de la baie d'Hudson, nous nous sommes aisément convaincu que l'Angleterre et les États-Unis se flattent également d'enlever ce territoire au Mexique. Il est du reste évident pour nous, que la Californie appartiendra à la nation *quelconque* qui voudra y envoyer une corvette et deux cents hommes, et nous ne pouvons qu'approuver la conduite patriotique des gouvernements anglais et américain, de s'as-

surer à l'avance des points importants dans la Mer Pacifique.

La Nouvelle Espagne tend à une dissolution complète, conséquence inévitable de sa séparation d'avec la Mère Patrie. Le sort de ce pays est d'être conquis, s'il ne se replace sous la protection d'une monarchie européenne, seul moyen de salut qui lui reste. Ce moyen est, il nous semble, celui que la France doit préférer; mais, du reste, nous croyons avoir prouvé que l'état actuel du Mexique est si nuisible à nos intérêts, que nous aurions beaucoup à gagner commercialement et politiquement à son absorption par les États-Unis.

L'histoire des troubles politiques de la Californie, que nous avons déjà tracée, a pu donner une idée du mépris et de la haine que la masse de la population californienne a pour les Mexicains et leur gouvernement. Le seul parti véritablement fort est le parti royaliste, autour duquel viennent se grouper presque tous les Européens, les Californiens restés honnêtes gens, et même ceux qui ont pillé les Missions; en un mot, tous les habitants qui, par leur religion, leurs mœurs, leur langue et leur origine, sont naturellement antipathiques aux Anglais et aux Américains leurs descendants.

En Californie comme dans le reste de l'Amérique, les membres de l'ancien clergé espagnol s'éteignent tous les jours sans être remplacés par leurs compatriotes, et, il faut bien le dire, le clergé américain est en général loin de posséder les vertus des prêtres européens. Mêlé trop intimement à la population dont il sort, il n'exerce pas sur elle l'empire nécessaire. Ce serait certes là une belle occasion, pour les sociétés ecclésiastiques, d'établir leur influence dans ces contrées, en substituant leurs Missionnaires à l'ancien clergé espagnol, et en préparant, par l'ascendant religieux, les voies d'une prépondérance politique.

Depuis longtemps les hommes sensés de la Californie sont convaincus que les présidents de Mexico, inhabiles à les gouverner, impuissants à les défendre, ne cherchent qu'à se débarrasser d'eux en vendant lâchement leur territoire aux Anglais ou aux Américains : des négociations rendues publiques sont là pour attester ce fait. Tous ces hommes se voient sur le point d'être livrés à une race impitoyable, et le sort de notre malheureux Canada, celui des Florides espagnoles et du Texas, n'est guère de nature à les rassurer. C'est donc vers l'Europe catholique qu'ils tournent leurs regards, car ils sentent fort bien qu'elle

seule peut les soustraire à la domination de deux puissances qu'ils redoutent également; mais il est probable qu'avant peu le flot de la population des États-Unis, se portant à l'Ouest, inondera cette province de ses invasions d'émigrants.

Bien que le sénat de Washington vienne de rejeter l'annexation du Texas, on peut assurer que la ratification du traité de réunion n'est qu'ajournée, et sera accordée à la prochaine session du Congrès américain. Alors le sort de la Californie sera décidé : comme le Nouveau Mexique, elle sera absorbée par contiguïté, et il est douteux que les Anglais, malgré l'admirable force d'expansion de leur gouvernement, puissent devancer leurs rivaux dans l'occupation de ce beau territoire. Quant à nous, il est inutile d'ajouter que nos sympathies politiques sont pour les Américains, et que, puisque la Californie doit changer de maîtres, nous aimerons évidemment mieux la voir aux mains des États-Unis qu'entre celles de l'Angleterre.

THE
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
Astor, Lenox and Tilden
Foundations

Publiée par Arthus Bertrand. Imp. par Bougeard. Ch. Ransonnette sc.

VUE DE LA NOUVELLE ARCHANGEL.

CHAPITRE III.

Des îles Sandwich envisagées comme appendice naturel de la Californie. — Quelques considérations sur les autres groupes de la Mer Pacifique. — Otaïti et les Marquises.

Il nous semble utile de dire quelques mots des îles Sandwich, qui peuvent être considérées comme l'appendice naturel de la Californie. Leurs rapports deviennent plus fréquents chaque jour, et sur quarante-trois navires entrés à MonteRey dans l'espace d'une année, quatorze venaient de

Sandwich. L'avenir de ces îles est intimement lié à celui de la Californie, et la nation qui deviendra maîtresse de l'une devra posséder les autres; elles semblent en effet servir de lieu de ralliement aux bâtiments de toute espèce qui sillonnent la Mer Pacifique au nord de l'Équateur, placées comme elles sont entre la Californie, les territoires contestés de l'Orégon, la côte Nord-Ouest, l'Amérique russe et les nombreux archipels du grand Océan et l'Asie.

La Compagnie impériale de Saint-Pétersbourg avait bien compris leur importance comme point intermédiaire entre ses possessions d'Amérique et celles de la côte asiatique. Aussi, dès 1812, M. de Baranoff, gouverneur de l'Amérique russe, résidant à la Nouvelle Arkangel, dans l'île de Sitka, en même temps qu'il faisait fonder l'établissement du port de la Bodega sur la côte de Californie, envoya un navire à Honoloulou, dans l'île de Oahou, l'une des Sandwich, pour essayer d'y établir un comptoir; mais le nombre et l'attitude hostile des naturels forcèrent le capitaine du bâtiment à renoncer à ce projet et à mettre à la voile. Le roi Kamehameha, qui habitait alors l'île de Haouaï, vint à Honoloulou et y fit élever un fort pour s'opposer aux tentatives des étrangers.

En 1814, M. de Baranoff envoya le navire *Atawelpa* aux îles Sandwich, pour sonder de nouveau le terrain et tenter quelques affaires commerciales. Au moment de revenir à la Nouvelle Arkangel, le bâtiment fit naufrage à Ouaïmea, sur l'île Kaouaï. La plus grande partie du chargement et des effets furent sauvés et confiés aux soins de Kaumualii, le chef de cette île. En 1815, le gouverneur Baranoff envoya pour recueillir les propriétés sauvées, en qualité d'agent, un médecin allemand nommé Schæffer. Ce dernier arriva aux îles à bord d'un navire américain, accompagné de quelques personnes, et apportant une très-grande quantité de marchandises, consistant principalement en poudre à canon et en effets d'habillement. Il débarqua d'abord à Kaïloua, dans l'île de Kaouaï, d'où, après quelques semaines, il se rendit à Kaouaï même. Le roi Kamehameha envoya avec le docteur, un messager porter l'ordre au chef Kaumualii de remettre aux Russes les objets dont il était dépositaire. Après avoir débarqué ses marchandises, M. Schæffer construisit une maison à Ouaïmea, et commença à trafiquer avec les naturels. Le chef lui acheta sa poudre et une partie de son chargement qu'il paya en bois de sandal.

Peu de temps après, le navire russe *la Décou-*

verte arriva dans l'île avec une trentaine d'Indiens Kodiaks, dont la plupart étaient des femmes; ils étaient envoyés par le gouverneur de la Nouvelle Arkangel, pour chasser les veaux marins, très-abondants, disait-on, sur une petite île que l'on supposait avoir été reconnue récemment un peu au nord ou à l'ouest du groupe de Sandwich. Le capitaine de *la Découverte* avait reçu de M. Baranoff l'ordre de laisser les Indiens au docteur, dans le cas où il ne trouverait pas l'île qu'il cherchait; cet ordre fut exécuté : un brick moscovite qui commerçait sur la côte du Mexique et le trois-mâts russe *le Myrte*, envoyé de Sitka, furent placés sous les ordres de M. Schæffer. Ces deux bâtiments étaient mouillés à Hanaléï, sur la côte nord de l'île Kaouaï.

Ce fut là que le docteur, auquel le chef Kaumualii avait déjà donné la vallée de Hanaleï et deux ou trois autres portions d'excellent terrain, fit élever une petite redoute, armée de quelques pièces de canon. Il proposa même au chef de lui céder la propriété de l'île pour quelques années, et il commença à bâtir un fort à Ouaïméa. Afin d'engager l'indigène à cette cession, il acheta la goëlette américaine *Lydia*, dont il lui fit présent : plusieurs personnes pensent que le traité fut alors signé. La construction des bâti-

ments du fort et des magasins se continua, et l'on monta un certain nombre de pièces de canon sur la batterie qui regardait la mer. Le fort était surmonté d'un mât de pavillon où l'on voyait flotter les couleurs russes [1].

Le roi Kamehameha et Kalaïmoku, le chef de Oahou, alarmés de cet établissement, ordonnèrent à Kaumualii de renvoyer cet hôte incommode. M. Schæffer, averti qu'il devait quitter l'île immédiatement, embarqua tous les objets qui étaient sa propriété personnelle, ainsi que tous les articles appartenant à la Compagnie impériale, et mit à la voile de Hanaleï pour Sitka avec son brick et le navire *le Myrte*. Deux mois après le départ de Schæffer, la corvette de guerre *la Diane* arriva à Ouaïméa. Le capitaine prit des informations sur l'établissement, les plans et les propriétés du docteur, et poursuivit son voyage.

La tentative de colonisation russe n'eut pas d'autre suite. Bien que la retraite de M. Schæffer n'entraînât aucune perte de valeurs commerciales, et qu'elle fût justifiée par la faiblesse de ses

[1] Hawaiian Spectator, 1838, vol. I, page 48.

Le capitaine Lutke de la marine impériale russe, Voyage autour du monde, vol. I, page 133.

moyens de résistance contre des milliers d'insulaires pourvus d'armes à feu, il est probable cependant que si le gouvernement de Saint-Pétersbourg et la Compagnie impériale américaine ne persistèrent pas dans leurs projets de colonisation, c'est qu'on leur en exagéra les dangers et les frais, sans faire suffisamment ressortir les incontestables avantages qui résulteraient plus tard de l'occupation de l'île.

Sous le règne glorieux de Charles III, le gouvernement espagnol avait déjà compris l'importance de relier par des points intermédiaires ses possessions de la côte occidentale de l'Amérique avec les Mariannes et les Philippines. En octobre 1771, la cour de Madrid ordonna au vice-roi du Pérou de former un établissement dans l'île d'Otaïti, découverte en janvier 1606, et nommée *la Sagitária* par le célèbre navigateur Don Pedro Fernandez de Quiros. Au mois de septembre 1772, le capitaine Don Domingo Bonechea partit de Lima avec la frégate *Aguila*, et fonda une colonie dans la baie de Oaïtipiha. Il y laissa des Missionnaires, des agriculteurs et des femmes; malheureusement l'île fut abandonnée pour des causes inconnues, et les colons retournèrent à Lima en février 1776. L'année suivante, le capitaine Cook, en visitant ces

parages, trouva une partie des ruines de l'église [1].

Ces deux exemples, en justifiant notre prise de possession des Marquises et de Taïti, prouvent la nécessité, pour les puissances européennes maritimes, d'avoir des points de relâche dans les nombreux archipels de la Mer Pacifique, surtout si elles possèdent déjà, ou ont l'intention de fonder des établissements sur la côte occidentale de l'Amérique.

Les vues de l'Angleterre sur les îles Sandwich ne sont un mystère pour personne; déjà en 1788 le capitaine Meares, officier de la marine anglaise, ne craignit pas d'avancer « que les habitants de « ces îles seraient un jour rangés parmi les sujets « civilisés de l'empire britannique [2]. » En 1792, alors que chaque île était gouvernée par un chef différent, Van Gouver obtint pour l'Angleterre la cession de l'île Haouaï; les Américains eux-mêmes, bien que leur constitution s'oppose à la formation de colonies, ne cachent pas leurs intentions futures sur ce groupe intéressant.

Au commencement de l'année dernière, sous prétexte de réclamations et de redressement de griefs,

[1] Mémoires de la Société de Géographie, 1834, tome I. Documents de M. Ternaux Compans.

[2] Meares's Voyages, page 210.

le capitaine de la marine anglaise, lord Paulet, commandant le *Carysford*, déposa le roi Kamehameha III, s'empara du groupe entier et y fit flotter le pavillon britannique. Dès que cette nouvelle fut connue aux États-Unis, le cabinet de Washington fit des représentations énergiques au ministère anglais, et celui-ci donna l'ordre au commodore Thomas, commandant les forces anglaises dans la Mer Pacifique, de rétablir l'autorité du prince indigène, en désavouant la conduite trop précipitée de l'officier commandant le *Carysford*. Le comte d'Aberdeen s'empressa de rassurer le gouvernement américain, et le Plénipotentiaire anglais à Washington annonça le désaveu des actes de lord Paulet dans la dépêche suivante au Ministre des affaires étrangères :

« Washington, le 25 juin 1843.

« Monsieur, le gouvernement de Sa Majesté, « avant le départ d'Angleterre du dernier paque- « bot à vapeur, avait déjà reçu la nouvelle (quoi- « que non officielle) de l'occupation provisoire « des îles Sandwich, au nom de la Grande-Bre-

« tagne, par l'officier commandant le navire de « Sa Majesté le *Carysford.*

« Je suis requis par le comte d'Aberdeen de « vous affirmer, pour l'information du gouver- « nement des États-Unis, que l'occupation des « îles Sandwich était un acte que le gouvernement « de Sa Majesté n'avait nullement autorisé, et « que dans le plus bref délai possible il sera fait « une enquête légale sur les événements qui ont « amené l'occupation.

« Le gouvernement anglais a déjà annoncé à « certains commissaires venus en Angleterre en « mars dernier, de la part des îles Sandwich, « que Sa Majesté était prête à reconnaître l'in- « dépendance de ces îles sous leur chef ac- « tuel.

« Le gouvernement de Sa Majesté a l'intention « d'adhérer à cette détermination. En même « temps, toutefois, il est juste que le gouverne- « ment anglais engage, et s'il est nécessaire, con- « traigne le chef des îles Sandwich à réparer les « actes d'injustice que lui, ses ministres ou agents, « arbitrairement ou sous de faux semblants de « procédures légales, pourraient avoir commis « contre des sujets anglais.

« L'année dernière, le gouvernement de Sa « Majesté adressa des instructions au consul an-

« glais, résidant aux îles Sandwich, et aux offi-
« ciers de marine servant dans la station de la Mer
« Pacifique, enjoignant à ces officiers de traiter,
« en toutes occasions, les chefs naturels de ces îles
« avec politesse et courtoisie, et tout en accor-
« dant une protection efficace aux sujets anglais
« lésés, d'éviter toute intervention dure et mena-
« çante dans les lois et coutumes du gouverne-
« ment indigène.

« Le désir du gouvernement anglais, en réglant
« la marche à suivre par ses officiers publics en-
« vers les autorités indigènes des îles Sandwich,
« a plutôt été de raffermir ces autorités, de leur
« donner une idée de leur indépendance, en lais-
« sant entre leurs mains l'administration de la jus-
« tice, que de leur faire sentir leur dépendance
« des pouvoirs étrangers, en exerçant une inter-
« vention inutile. Ce n'a jamais été l'intention
« du gouvernement de Sa Majesté de chercher à
« faire prédominer sur ces îles l'influence de
« l'Angleterre aux dépens de celle dont jouissent
« d'autres nations. Tout ce que le gouvernement
« anglais a demandé, c'est que d'autres puis-
« sances n'exerçassent pas dans ces îles une
« influence supérieure à celle que possède l'An-
« gleterre.

« Je me félicite de cette occasion pour vous

« renouveler l'assurance de ma considération dis-
« tinguée.

« H.-S. Fox. »

« A l'honorable Abel P. Upshur, Ministre des Affaires Étrangères. »

Le capitaine lord Paulet était revenu à Valparaiso après la prise de possession des îles. Le surlendemain de son arrivée, le commodore Thomas fit voile lui-même pour Sandwich sur la frégate *Dublin*, y arriva le 26 juillet, et le 31 amena les couleurs anglaises, fit hisser le pavillon haouaïen, et rétablit solennellement dans l'exercice de tout ses pouvoirs le roi Kamehameha III. Ce prince, de son côté, avait envoyé en Europe deux commissaires, et ces agents ont obtenu des États-Unis, de l'Angleterre et de la France, un traité signé le 23 novembre 1843, en vertu duquel les trois puissances reconnaissent l'indépendance des îles Sandwich, et s'engagent à ne point admettre, et à s'opposer même à l'établissement de tout protectorat, suzeraineté ou autres droits quelconques qui pourraient porter atteinte à la souveraineté absolue du monarque indigène.

L'existence politique des îles Sandwich comme État indépendant est pour le moment parfaitement établie; mais il y a une question bien plus

simple, question de temps, et qui, selon nous, n'a pas été étudiée avec assez de soin; c'est celle de la dépopulation croissante de ces îles. Le capitaine Cook, qui les visita plusieurs fois et y fut tué en 1779, évaluait leur population à quatre cent mille âmes; en 1792 elle n'était estimée qu'à trois cent mille par Van Couver, dont les assertions sont confirmées par les naturels les plus anciens et les plus intelligents, ainsi que par les indices que le pays offre d'une culture naguère plus étendue. Depuis lors, le décroissement a suivi une progression si effrayante, que le nombre des habitants était à peine, en 1832, de cent trente mille individus, et en 1836 de cent dix mille, d'après les recensements faits par les Méthodistes américains répandus dans les diverses îles, et qui possèdent tous les moyens de donner à ce travail une rigoureuse exactitude. En 1837, suivant le docteur Chapin, le nombre des naissances ne fut que trois mille trois cent trente-cinq, tandis que celui des décès s'éleva à six mille huit cent trente-huit[1].

[1] The Sandwich islands : by Alex. Simpson late H. B. M. Consul. 1 vol. London, 1843.

Voir : *An Inquiry into the causes of decrease in the population of the Sandwich islands.* Hawaiian spectator, nos 1 et 3, 1838-1839. Excellent travail du docteur Chapin et de M. Bishop, ministres méthodistes américains aux îles Sandwich.

Cette disproportion n'a fait que s'accroître; en 1838, le cens donna cent cinq mille habitants; dans ce chiffre, le nombre des enfants est seulement d'un peu plus du tiers du total (presque tous meurent avant leur deuxième année), et à peine le quart des familles a des enfants vivants. Plusieurs d'entre elles n'ont d'héritiers d'aucune espèce.

Les causes principales de cette dépopulation doivent être, il faut bien le dire, attribuées aux lois que les Méthodistes américains, tout-puissants auprès du roi et des chefs, leur ont fait promulguer. Ils ont soumis ces insulaires à un régime que les blancs eux-mêmes ne sauraient supporter, et ont voulu les arracher d'un seul coup à la vie sauvage. A une population habituée à des mœurs trop faciles peut-être, à des peuplades accoutumées à aller nues, à se livrer aux jeux, à la danse, à la natation, à des bains de mer continuels, ils ont imposé l'obligation de se vêtir et interdit tous divertissements. Ils ont appris au roi à infliger, sous le plus léger prétexte, des châtiments corporels et des amendes à son bénéfice, et tout en construisant des temples et des écoles (qui ne sont pas gratuites) et en forçant les Kanakas à les fréquenter, ils ont complétement négligé leur éducation physique; ils ont voulu avoir à

tout prix des élèves, et n'ont pas remarqué que ces mesures coercitives augmentaient la mortalité parmi les enfants; ils ont oublié que la privation des bains et l'usage des vêtements que les naturels portent jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux, amèneraient, avec la malpropreté, des maladies cutanées terribles; que leurs règlements n'anéantiraient pas la débauche, qu'ils ne feraient que la rendre secrète, et par là même plus dangereuse; et ils n'ont pas réfléchi, que même le moral de la population se ressentirait profondément de cet état de contrainte.

Parmi les plus funestes conséquences de la législation puritaine appliquée aux insulaires, on doit signaler les avortements fréquents que les jeunes filles pratiquent, dans la crainte des amendes et des châtiments infligés à celles qui ont des enfants naturels; si elles se marient plus tard, il est rare que ces femmes soient fécondes; leurs excès passés les rendent presque toutes stériles. L'abus des liqueurs fortes, la syphilis apportée par les navires, et devenue générale parmi la population, sont venus joindre leurs ravages aux maux déjà indiqués. L'oisiveté d'une part, l'excès de travail de l'autre, n'ont fait qu'affaiblir la constitution des indigènes. Les terres du roi et des chefs méthodistes sont cultivées à force de bras et sans aucun

salaire. Les naturels remplissent l'office de bêtes de somme; les provisions pour les marchés, les pierres, les bois pour la bâtisse et le chauffage, sont amenés à dos d'homme, et les habitants sont souvent obligés de porter, pendant plusieurs jours de marche, des fardeaux de cent à cent cinquante livres. Tous les naturels doivent un certain nombre de journées par mois au gouvernement et aux ministres américains. Ces derniers cependant ont, dit-on, la générosité de donner toutes les semaines un feuillet de la Bible en anglais à leurs ouvriers Kanakas, et ils les excitent ainsi à gagner par leur travail le livre entier. Ce mode de payement nous a paru aussi ingénieux qu'économique. En traitant du commerce de la Californie, nous avons déjà parlé de celui de Sandwich et de la navigation marchande comparée de ces îles.

Quant à nos Missionnaires, tous leurs succès sont dus à la seule persuasion, et comme les Franciscains espagnols de la Californie, leur précepte est celui de l'Écriture : « *Gratis accepistis*, *gratis* « *date.* » Aussi, leur influence s'est-elle développée rapidement, et comptent-ils aujourd'hui douze mille néophytes et plus de vingt écoles entièrement gratuites. Celle d'Honoloulou, résidence du Préfet apostolique, renferme seule huit cents élèves. Néanmoins, il ne faut pas se faire

illusion, ces soins sauveront quelques individus isolés et prolongeront l'existence de quelques autres; mais la race insulaire est désormais viciée, le contact des blancs lui a été funeste; elle porte en elle un germe mortel, et comme les aborigènes de l'Amérique, nous n'hésitons pas à dire qu'elle est destinée à disparaître. En 1842, d'après les renseignements les plus positifs, la population était descendue au-dessous de cent mille habitants. Il est facile, d'après ce qui précède, d'établir par un calcul des probabilités, qu'avant quinze ou vingt ans la population indigène de ce groupe aura complétement disparu; alors se présentera la question de savoir *à quelle puissance appartiendront ces îles?*

En admettant même, ce qui est fort contestable, que le traité de 1843 n'ait pas détruit la validité de la cession faite à Van Couver, la Grande-Bretagne ne serait en droit de réclamer que la seule île de Haouaï, et le moment viendra peut-être alors de combattre énergiquement cet esprit systématique avec lequel l'Angleterre s'oppose à tout développement extérieur de la France.

Bien que la plus grande de l'Archipel, Haouaï n'est pas la plus importante; elle ne possède en effet que deux bons mouillages, et encore ne sont-ils pas tenables en toute saison, celui de Kara-

kakoa à l'ouest, et la baie de Byron au nord-est; cette dernière n'est point sûre pendant les mois de novembre à mars [1].

PORT D'HONOLOULOU.

Le meilleur port de tout le groupe est celui d'Honoloulou, ville de dix mille habitants, dont huit cents étrangers, située dans l'île de Oahou, qui renferme au plus vingt mille âmes. C'est là que résident le roi Kamehameha III, ses ministres, les Consuls étrangers et l'Évêque. Espérons que l'appui prêté par la France à nos Missionnaires, les sommes fournies annuellement par la Société de la propagation de la Foi, la présence fréquente des bâtiments de l'État, et la nomination d'un Consul de France, ne manqueront pas d'étendre notre prépondérance dans ces îles.

L'occupation récente des Marquises et d'Otaïti ne sera, il faut l'espérer, que le prélude d'un

[1] Karakakoa : Latitude Nord : 19° 28′ 9″. Longitude Ouest : 158° 22′ 39″. En temps : 10h 33m 31s.

Honoloulou : Latitude Nord : 21° 18′ 12″. Longitude Ouest : 160° 20′ 49″. En temps : 10h 41m 23 .

développement mercantile et maritime plus considérable dans la Mer Pacifique. En effet, ces îles sont dépourvues de bestiaux et de bois de construction, les denrées coloniales qu'elles enverraient dans nos ports ne feraient qu'ajouter aux souffrances de nos Antilles, les céréales n'y viennent pas, elles ne produisent rien de ce qui forme la base de l'alimentation des blancs, et ne feraient dès lors qu'entraîner des dépenses énormes, et ne pourraient être considérées que comme des ports de relâche et des stations purement militaires.

Voici les distances des seuls points où l'on puisse, si l'on renonce à les apporter d'Europe, trouver du blé, de la viande et du vin à des prix convenables et en quantité suffisante. Valparaiso est éloigné de Houka Hiva de douze cents lieues marines, et San Francisco de neuf cent quarante; ainsi le trajet plus court, des prix moins élevés surtout, et l'abondance de bois, dont Valparaiso est dépourvu, semblent désigner la Haute Californie comme le point le plus favorable pour aller chercher les approvisionnements de nos établissements de l'Océanie [1]. La fondation de ces

[1] Voir dans l'Atlas la carte de l'Océan Pacifique n° 2, où toutes ces distances sont exprimées.

colonies situées à moins de trois cents lieues l'une de l'autre, et à une distance de mille lieues environ de l'isthme de Panama et du lac de Nicaragua, à travers lesquels les deux Océans Atlantique et Pacifique peuvent être mis en communication, ne saurait donc, à notre avis, produire de grands avantages, qu'autant que ces points, jusqu'à présent isolés, pourront se relier à d'autres, qu'ils deviendront des centres importants d'entrepôt, et entretiendront les relations commerciales les plus suivies avec les établissements de toute la côte occidentale de l'Amérique.

CHAPITRE IV.

Territoire de l'Orégon. — Découverte et description du Rio Colombia. — Astoria ou fort Georges. — Montagnes Rocheuses. — Détroit de Juan de Fuca. — Ile de Quadra et Van Couver. — Rivière Fraser. — Importance de la Baie de Puget.

GÉOGRAPHIE. — TOPOGRAPHIE.

Au nord de la Californie commence le vaste territoire que les Américains appellent Orégon ; et auquel les Anglais donnent les noms de territoire du Rio Colombia, Nouvelle Albion, Nouvelle Géorgie, Nouveau Hanovre, Nouvelle Calé-

donie, Nouveau Cornouailles et Nouveau Norfolk jusqu'à l'Amérique russe. Les Espagnols, qui les premiers ont découvert ces contrées, étendaient le nom de Californie jusqu'au Rio Colombia ou Rio San Roque, et donnaient à tout le pays situé au delà le nom général de Côte Nord-Ouest. Aujourd'hui encore la délimitation des régions situées au nord de la Nouvelle Espagne n'est pas définitivement établie. Le Mexique seul et l'Amérique russe ont des frontières bien marquées. Nous discuterons plus loin la valeur diplomatique des traités sur lesquels l'Angleterre et les États-Unis s'appuient pour faire valoir leurs droits respectifs à la propriété exclusive de l'immense territoire compris du sud au nord entre les 42e et 54e degrés 40 minutes de latitude, et de l'est à l'ouest entre les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique.

Le pays a des divisions géographiques naturelles clairement indiquées; on peut le partager en deux parties presque égales : l'une s'étendant du quarante-deuxième au quarante-neuvième parallèle environ, c'est-à-dire depuis la Californie jusqu'à l'entrée méridionale du détroit de Juan de Fuca; l'autre se prolongeant depuis ce point jusqu'à l'Amérique russe.

En allant de l'ouest à l'est, le pays présente

trois grandes vallées séparées par des chaînes de montagnes. Chacune d'elles a un sol et un climat distincts. La première commence au bord de la mer et s'étend jusqu'à la chaîne qui court nord-ouest et sud-est; sa largeur est de vingt-cinq à quarante lieues. Son climat est très-chaud en été, mais on y éprouve des nuits très-fraîches. Depuis octobre jusqu'en avril, il pleut presque sans interruption; le reste de l'année est généralement très-beau; la neige séjourne rarement dans les plaines, et les rivières telles que le Rio Colombia ne se gèlent pas tous les ans. Le sol est plus fertile dans cette vallée que dans l'intérieur des terres; les pluies d'hiver favorisent la végétation et produisent des amas de détritus qui se transforment en couches épaisses de terres végétales. Cependant les terrains situés immédiatement au bord de la mer sont moins propres à la culture que ceux des vallées, et les bas-fonds bordant les fleuves présentent l'inconvénient d'être sujets aux inondations. Les meilleures régions sont celles qu'on trouve vers le nord autour de la baie de Puget, près de la rivière Kaoulis, et au sud sur les bords du Ouallamet. Leur étendue est de cent cinquante lieues nord et sud sur trente à quarante de large; le reste du sol au nord et à l'est est montagneux et souvent inaccessible.

La grande vallée est bien arrosée et possède des forêts superbes; son aspect ne diffère pas de celui des plus belles plaines de la Californie, et c'est à sa possession que les Anglais et les Américains attachent tant de prix.

La seconde vallée prend naissance aux cascades du Rio Colombia; elle est comprise entre la chaîne dont nous venons de parler et les Montagnes Bleues d'origine volcanique, situées à cinquante lieues à l'est. Les pluies y sont moins fréquentes que dans la précédente, les cours d'eau moins abondants, les couches d'humus moins épaisses; enfin, le pays, quoique boisé et propre à la culture, n'a pas la même fertilité.

La troisième vallée est située entre les Montagnes Bleues et les versants occidentaux des Montagnes Rocheuses; elle présente un plateau fort élevé, d'une largeur de quatre-vingt-dix à cent lieues, et remarquable par son extrême sécheresse et la différence de la température entre les jours et les nuits. La pureté de l'atmosphère y est admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Dans l'hiver, la neige a si peu d'épaisseur, que les chevaux trouvent toujours de l'herbe dans les gorges traversées par les rivières. Cette région, qui fait partie du Grand

Désert Américain, est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. On y trouve peu de terre végétale, et sur des espaces considérables le sol offre des surfaces blanches couvertes de sulfates de soude et de magnésie sublimés. L'aspect de cette contrée est aride ; des débris d'origine volcanique s'y rencontrent à chaque pas. Cependant, au bord des cours d'eau, sur les versants orientaux des Montagnes Bleues, au bord de la Rivière Brûlée et de celle la Poudre, ainsi qu'à la naissance de la rivière du Saumon et de la Branche Nord de celle des Indiens Serpents, on remarque des étendues de terrain très-fertiles et couvertes d'arbres et d'un gazon épais.

OROGRAPHIE.

Les trois chaînes de montagnes qui forment ces vallées, sont les Montagnes Rocheuses, les Montagnes Bleues, et les montagnes les plus rapprochées de la mer, qui courent du nord-ouest au sud-est, et comprennent ces hauts pics couronnés de neige que l'on aperçoit à des distances de trente à quarante lieues en mer. A cette dernière chaîne appartiennent le Mont Saint Élias, la plus haute montagne jusqu'à présent mesurée dans l'Amérique septentrionale, et dont la hauteur dépasse

cinq mille quatre cents mètres, la montagne du Beau Temps, les monts Baker, Olympe, Rainier, Sainte Hélène, Hood, Van Couver, Umqua, Mac Loughlin, Sasté et Klamak. La Sierra Nevada de la Californie forme la continuation de cette chaîne, qui, après s'être réunie aux Monts Californiens, vers l'embouchure du Rio Colorado, vient se terminer au cap San Lucas, à l'extrémité sud de la presqu'île de la Vieille Californie.

La largeur de cette chaîne est d'environ dix lieues. On ne peut la traverser sans difficultés; cependant les caravanes venant de l'est la franchissent tous les ans. Les pics, qui atteignent une hauteur moyenne de quatre mille mètres, affectent spécialement la forme conique; leurs sommets, placés au-dessus de la région des neiges éternelles et sur une ligne presque parallèle à la côte, offrent, vus du rivage ou de l'orient, une série de points brillants semblables à d'immenses pains de sucre.

MONTAGNES BLEUES.

Les Montagnes Bleues constituent la chaîne intermédiaire; elles sont traversées par la rivière des Têtes Plates et par le Rio Colombia; leur direction est du nord-ouest au sud-est; le nord,

toujours couvert de neige, présente des formations primaires et de très-beaux marbres de diverses couleurs; au sud, la composition est plus particulièrement volcanique. Le terrain est couvert de laves et de pierres ponces, et l'on remarque sur les pics déchirés les traces de plusieurs cratères éteints. Les rivières qui traversent ces montagnes sont rarement navigables; leur cours est rempli de cascades et de rapides: on emploie deux jours, avec des bêtes de somme, pour traverser les Montagnes Bleues.

MONTAGNES ROCHEUSES.

Les Montagnes Rocheuses forment la partie nord de cette immense chaîne vertébrale, qui, descendant au sud et se reliant sous le nom de Sierra Madre à la Cordillère des Andes, divise l'Amérique dans toute sa longueur, depuis le Cercle Arctique jusqu'au cap Horn. Elles partagent les eaux au nord de l'Équateur, et c'est dans leurs flancs que prennent naissance les grands fleuves qui vont se jeter à l'est dans le Grand Océan Atlantique, à l'ouest dans la Mer Pacifique. Leur direction générale est du nord-nord-ouest au sud-sud-est, et leur région culminante offre des pics mesurés, tels que les monts

Hooker et Browne qui atteignent près de cinq mille mètres. Il paraît cependant qu'il en existe d'autres plus au nord, qui s'élèveraient jusqu'à vingt et vingt-cinq mille pieds, c'est-à-dire jusqu'à la hauteur du Chimborazo et du Nevado de Sorata.

Des dépressions extraordinaires qui rendent le passage facile, même pour les voitures, existent dans les Montagnes Rocheuses; nous avons déjà parlé de ces passes qui se trouvent vers le sud. La neige couvre toujours le sommet de ces montagnes; mais dans les gorges et le long des rivières on rencontre des pâturages et des forêts magnifiques.

Les trois grands bassins situés entre les chaînes principales de montagnes présentent des systèmes secondaires et des contre-forts dont les ramifications nombreuses forment ces ondulations qui donnent aux deux vallées occidentales l'aspect le plus varié.

FLEUVES ET RIVIÈRES.

Le Rio de San Roque, Rio Colombia ou Orégon, est le fleuve le plus important de ce Territoire, auquel il a imposé son nom. Les rivières des Têtes Plates, des Serpents, Okanagam, des Chu-

tes, le Ouallamet et la Kaoulis, sont ses principaux affluents. Au sud du Rio Colombia, la rivière des Toutounis, la rivière aux Vaches et l'Umqua méritent seules d'être mentionnées. Au nord on trouve la rivière Chékilis, la Nesqually, la grande rivière Fraser, la rivière Simpson, et la Stikine, découverte depuis peu d'années. Toutes ces rivières reçoivent une foule de ruisseaux ; elles sont peuplées de castors, de saumons, de truites ; et de très-beaux bouquets de bois embellissent leurs rivages [1].

LACS.

Les lacs, fort nombreux à l'ouest des Montagnes Rocheuses, n'ont qu'une médiocre étendue, et ne sauraient être comparés à ceux qui existent à l'est de ces montagnes.

Le lac des Indiens Pend'oreilles ou Kellespem, que traverse la rivière des Têtes Plates, n'a pas plus de dix lieues de long de l'est à l'ouest, sur deux de large. Le lac Okanagam, celui des Indiens

[1] Rivière Toutounis : Latitude Nord : 42° 26'. Long. Ouest : 126° 36' 24".
Rivière aux Vaches : Latitude Nord : 43° 31'. Long. Ouest : 126° 24' 24".

Cœurs d'alène, celui de la tribu des Arcs plats, le lac Quesnel, le lac Stuart, le lac Babine, ne présentent guère plus de surface que celui des Pend'oreilles. Tous ces lacs, navigables en canots, sont habités par des castors, et fourmillent de truites et de poissons de toute espèce. Quelques-uns même ont du saumon en abondance.

Donnons maintenant la topographie détaillée du territoire en litige entre les Anglais et les Américains, et qui commence au 42e degré de latitude. A quatre milles au-dessus de ce parallèle, à l'embouchure de la petite rivière de la Flèche, se trouve la baie du Pélican, qui n'est tenable que pendant l'été. Plus au nord, par 42 degrés 26 minutes, débouche la rivière des Coquins, ou des Indiens Toutounis, navigable pour des bâtiments calant huit pieds d'eau. L'établissement du port est à trois heures, et la marée monte de deux mètres.

A neuf milles au-dessous du 43e degré, la côte forme à l'ouest un promontoire nommé le cap Blanc de Martin de Aguilar, appelé aussi cap Diligencias ou Orford. A partir du cap Blanc, la côte, bordée d'îlots, rentre un peu à l'est. Au-dessus du cap, à sept lieues, apparaît le cap Toledo, et par 43 degrés 26 minutes le cap Redondo ou Gregory. A deux lieues plus haut, par 43 degrés

31 minutes, la rivière aux Vaches, où peuvent entrer des goëlettes. L'établissement du port est à deux heures vingt minutes : hauteur de la marée, deux mètres [1].

La rivière des Indiens Umqua, découverte en 1602 par Don Martin de Aguilar, a une entrée praticable pour des bâtiments calant au-dessous de dix pieds. La marée monte d'une brasse, et l'établissement du port est à deux heures dix minutes. En remontant, à quinze lieues au-dessus de son embouchure, on remarque le fort Umqua, érigé depuis quatre ans par la Compagnie de la baie d'Hudson, et que les bâtiments légers peuvent atteindre. Les bords de cette rivière, ainsi que ceux de la rivière Toutounis, sont couverts de pins gigantesques dont la hauteur dépasse quelquefois trois cents pieds. Au quarante-quatrième parallèle, on aperçoit le cap Perpetua, au sud duquel on peut mouiller dans la petite baie de Sidman, qui n'est du reste tenable que pendant la saison d'été. Le cap Alto ou Foulweather s'a-

[1] Cap Diligencias : { Latitude Nord : 42° 51'. Long. Ouest : 127° 06' 15".
Cap Redondo : { Latitude Nord : 43° 26'. Long. Ouest : 126° 52' 45".
Rivière Umqua : { Latitude Nord : 43° 56'. Long. Ouest : 126° 16' 24".

vance un peu à l'ouest; mais une fois qu'il est doublé, la côte court droit au nord jusqu'au cap de la Mesa ou Lookout, qui, à une certaine distance, ressemble exactement à une table ronde, et à l'extrémité duquel apparaissent trois îlots appelés par les Espagnols Farallones de las tres Marias. Derrière ce cap, et un peu au sud, on voit, du large, s'élever une montagne d'environ trois mille mètres, nommée, à cause de la forme de ses deux sommets, Montagne de la Selle (Saddle Mount) ou Mont Yacoun. Entre les deux pics il existe un ancien cratère éteint[1].

Les rivières qui se jettent dans la mer, depuis l'Umqua, telles que la rivière Sayousta, Alseya, Kaouaï, Nikas, Killimou, Yacoun et Nahelem, n'ont aucune espèce d'importance, et ne sont navigables que pour de petites embarcations. Cependant, un voyageur visitant la côte à l'époque des pluies ou à la fonte des neiges, pourrait se laisser tromper par l'immense largeur qu'elles acquièrent pendant cette saison, et qu'elles perdent ensuite au point de demeurer presque à sec. En 1836, la Compagnie de la baie d'Hudson a fait examiner avec soin ces rivières qui sont peuplées

[1] Cap Alto : { Latitude Nord : 44° 49'.
Long. Ouest : 126° 34' 15".

de castors; peu d'années auparavant, les Russes avaient exploré minutieusement les îlots sans nombre qui bordent la côte, et qui fourmillaient alors de loutres, de phoques et de veaux marins. Au-dessus du cap Lookout, s'avance dans la mer une pointe très-basse, allongée et couverte d'arbres élevés et verdoyants qui semblent sortir des flots; cette pointe forme l'entrée sud du Rio Colombia; elle fut nommée par les Espagnols cap Frondoso (cap boisé), et plus tard par les Américains et par les Anglais, pointe Adams.

Il est indispensable de remarquer dès à présent, et cette observation acquerra plus tard une grande valeur, que depuis le port de San Francisco jusqu'à l'embouchure du Rio Colombia, la côte, quoique très-saine, ne présente pas un seul point où les navires puissent trouver un abri complet en toute saison, et que ses différents mouillages ne sont tenables que pendant l'été et par un très-beau temps.

DÉCOUVERTE DU RIO COLOMBIA.

Tandis que se déroule sur la côte orientale de l'Amérique, depuis le Labrador jusqu'au cap Horn, une succession de fleuves magnifiques se jetant dans l'Océan Atlantique, la côte occiden-

tale, au contraire, baignée par la Mer Pacifique, ne possède, depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de Behring, qu'un seul grand cours d'eau qui offre les ressources d'une navigation étendue.

Dès longtemps les historiens de la Nouvelle France, les PP. Hennepin et Charlevoix, le baron de la Hontan en 1689, les journaux de voyage de l'illustre Lasalle, découvreur du Mississipi, ceux de Lepage-Dupratz et de Jérémie, de Delapoterie, de Joseph Lafrance et de l'Escarbot, annonçaient qu'on pouvait atteindre à l'Ouest du Canada, par une suite de lacs et de rivières, un grand fleuve débouchant à l'occident dans l'Océan Pacifique, et que cette partie de la côte nord-ouest de l'Amérique ne devait pas être éloignée de la côte de l'Asie. Ces indications ne paraîtront pas extraordinaires, si l'on se rappelle l'esprit aventureux de nos Français Canadiens, leurs pérégrinations lointaines et leurs nombreux rapports avec les tribus indiennes.

Il fut réservé à un officier français, M. de la Vérendrye, d'acquérir sur le *Grand fleuve et la Mer de l'Ouest* les renseignements les plus complets et les plus précis. Nous rendrons ailleurs un compte détaillé des expéditions qu'il entreprit de 1711 à 1754, et qui établissent, d'une manière

incontestable, les droits que les habitants de la Nouvelle France n'ont pas cessé d'avoir à la possession exclusive des Territoires s'étendant à l'Ouest du Canada jusqu'à l'Océan Pacifique[1].

Le capitaine Jonathan Carver est le premier auteur anglais qui ait parlé de la Grande rivière de l'Ouest. Cet officier partit de Boston en 1766, et employa deux ans à visiter la région qui s'étend jusqu'aux hautes eaux du Missouri qu'il ne dépassa pas. Son intention était de traverser le continent d'Amérique et de gagner les rivages de la Mer du Sud. Dans la relation de son voyage, il ne consacre qu'une seule ligne à la Grande rivière de l'Ouest, qu'il nomme Orégon[2].

Il est impossible et d'ailleurs sans importance de retrouver l'étymologie de ce nom, soit qu'on le fasse dériver des mots espagnols *Orejon, Oregano, Hurracan*, ou du mot irlandais *O'Regan*. Nous nous bornerons à dire qu'il ne se retrouve dans aucune langue des tribus indien-

[1] Mémoires du chevalier de la Vérendrye, aux Archives de la Marine : Documents divers sur la Nouvelle France.

Le P. Hennepin, Histoire de la Nouvelle France, Paris, 1688.

Le P. Charlevoix, Histoire de la Nouvelle France, Paris, 1744.

Voyages du baron de la Hontan en 1689, Amsterdam, 1728.

[2] Voyage dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale, par J. Carver, traduit de l'anglais par Montucla; Paris, 1784.

nes habitant les bords du fleuve. Les Tchinouks ou vrais Têtes Plates, qu'on rencontre près de son embouchure, l'appellent *Yakaïtl Ouïmakl* (la grande rivière).

Le capitaine espagnol Don Bruno de Heceta, commandant la corvette *SantYago*, doit être considéré comme le véritable découvreur, par mer, du Rio Colombia. C'est en explorant la côte au nord de la Californie, par ordre du vice-roi de la Nouvelle Espagne, que Heceta reconnut, le 17 août 1775, l'entrée de la rivière qu'il nomma Rio de San Roque, et le cap auquel il donna le nom de cap de l'Assomption, en l'honneur de la fête de la Vierge. Il est appelé aussi cap Saint-Roch[1].

Le 7 juillet 1788, le capitaine anglais Meares approcha du cap de l'Assomption; mais n'ayant point su découvrir le fleuve San Roque, il déclara qu'il n'existait pas, et laissa au cap le nom de *cap Désappointement*[2].

Le 13 mai 1792, le capitaine américain Gray, avec le navire marchand de Boston, *Colombia,*

[1] Relacion del viage para reconocer el estrecho de Juan de Fuca, etc. Madrid, Imprenta Real, 1802, y la introduccion por Navarrete : pag. 75 et 157.

[2] Meares's Voyages. London, 1792.

entra dans la rivière à laquelle il donna le nom de son navire qu'elle a conservé depuis[1].

Dans le cours de la même année, le 4 septembre, les officiers espagnols Galiano et Valdés, au retour de leur expédition scientifique dans le détroit de Juan de Fuca, examinèrent avec soin l'entrée du Rio San Roque ; mais ce ne fut que le 20 octobre suivant que le brick anglais *Chatam,* commandé par le lieutenant Broughton, l'un des officiers de Van Couver, y pénétra et l'explora avec des chaloupes jusqu'à trente lieues au-dessus de son embouchure. Quelques mois auparavant, Van Couver ayant reconnu attentivement la côte, avait nié, à l'exemple de Meares, l'existence de ce fleuve. Son entrée avait du reste échappé, en 1778, aux investigations du capitaine Cook.

Les Anglais se servent, pour le désigner, de la dénomination de Rio Colombia; les Américains lui donnent quelquefois celle d'Orégon, et les Français Canadiens, qui en ont exploré toutes les parties, l'appellent rivière de la Colombie.

Ce fleuve est formé par deux branches principales. Celle du Nord est la plus importante, en

[1] Greenhow; Memoir historical and political on the North West Coast of North America. New-York, 1840. Pag. 127.

ce qu'elle est presque constamment navigable. Elle prend naissance dans les Montagnes Rocheuses, vers le 53e degré de latitude, à peu de distance des eaux supérieures de la rivière Fraser qui coule à l'ouest, et des rivières Atabasca et Saskatchaouan qui descendent des versants orientaux de ces montagnes. La première direction du fleuve est du nord au sud pendant quatre-vingts lieues; il reçoit alors au-dessus du fort Colville et sur sa rive gauche, la rivière des Indiens Têtes Plates ou de Clarke, venant du sud-est. Le fleuve court ensuite à l'ouest jusqu'au fort Okanagam pendant un espace de trente lieues, et reçoit à droite la rivière de ce nom. Depuis cette jonction, son cours devient extrêmement tortueux, et sa direction générale pendant deux degrés est au sud-sud-est jusqu'au fort des Indiens Nez Percés, au-dessus duquel elle s'unit à gauche avec sa branche inférieure nommée rivière des Indiens Serpents ou de Lewis.

Cette dernière a un cours très-sinueux, de près de deux cents lieues; elle vient du sud-est, et prend sa source dans les Montagnes Rocheuses, à une distance très-rapprochée des hautes eaux du Missouri. En face du fort des Nez Percés, la Colombie a déjà une largeur de près de mille mètres; puis elle court à l'ouest et un peu au sud

pendant quatre-vingts lieues, jusqu'au fort Van Couver, au-dessous duquel débouchent, à trois et cinq lieues de distance, les deux bras de la rivière Ouallamet dont il sera question plus loin. Avant d'arriver au fort, la direction du fleuve change brusquement, et pendant quarante lieues il court entre le nord-ouest et l'ouest. En face du fort, sa largeur est de douze cents mètres environ. Cette largeur va en augmentant jusqu'à l'embouchure comprise entre la pointe Adams et le cap Désappointement; elle se trouve être alors de trois lieues. La marée se fait sentir jusqu'à la première cascade, à soixante lieues de la mer.

Disons ici en passant, que les Français Canadiens et Louisianais appellent *cascades* ou *chutes*, tout endroit où le cours des fleuves est interrompu par des rochers, et où il est nécessaire de faire un *portage,* c'est-à-dire de retirer les canots ou *barges* de la rivière, et de les transporter, soit en les roulant, soit à dos d'hommes, jusqu'au lieu où il est possible de les remettre à flot; ils nomment *rapides* les points où le courant est très-fort, et *dalles* ceux où les rivières sont étroitement encaissées entre des rochers.

L'espace qui existe entre la première et la seconde cascade est de vingt-cinq lieues navigables. La hauteur verticale de la seconde chute est de

sept mètres. Au-dessus, jusqu'à la jonction de la rivière des Serpents, et en remontant au nord du fort des Nez Percés pendant vingt lieues, la navigation est excellente ; on se voit alors arrêté par un rapide nommé le *Saut du prêtre ;* mais une fois cet obstacle franchi, on peut arriver aisément au fort Okanagam, situé près du rivage, à quarante lieues vers le nord.

A l'est du cours du fleuve on trouve une gorge immense nommée le *Grand Coulé*, qui n'est autre que l'ancien lit de la rivière qu'elle a dû abandonner à une époque inconnue. La longueur de la courbe qu'il décrit, est de plus de cinquante lieues, et dans quelques endroits la largeur de l'ancien lit dépasse sept à huit milles. Il présente d'énormes rochers qui devaient former de grandes cascades, avec des bancs et des murailles coupés à pic, d'une hauteur de cinq à six cents mètres. Ailleurs, le terrain est parfaitement plat, et les ondulations qu'on y remarque, ont dû être autrefois des îles. Dans ces bas-fonds, l'herbe est abondante. Les sources se distinguent la plupart par un goût sulfureux, les roches sont d'origine volcanique, et le sol est jonché de pierres ponces et de laves vitrifiées. Le Grand Coulé forme enfin une espèce d'arc dont le cours actuel de la rivière est la corde. Pen-

dant soixante lieues, depuis le fort Okanagam jusqu'aux rapides du fort Colville, la navigation est assez aisée; mais au-dessus de ce fort jusqu'à la rivière des Indiens Arcs Plats, on doit signaler plusieurs rapides très-dangereux. La fameuse *Dalle des Morts,* où douze voyageurs, agents de la Compagnie d'Hudson, périrent en 1839, est à trente lieues au nord de cette dernière. Au-dessus de cette dalle, il en existe une autre ainsi que plusieurs rapides, qui pendant l'espace de vingt-cinq lieues rendent la navigation extrêmement périlleuse, jusqu'à la station nommée le *Campement des barges,* point où elle commence.

Il est facile de concevoir que la partie la plus intéressante du Rio Colombia est celle qui s'étend depuis son embouchure jusqu'aux premières chutes. Cet intervalle est navigable pour des navires jaugeant près de quatre cents tonneaux. Nous avons vu deux trois-mâts anglais, de trois cent soixante, amarrés devant le fort Van Couver, à quelques mètres du rivage, et ayant de cinq à huit brasses. Le cours de la rivière est rempli d'îles, de troncs d'arbres énormes et de bancs de sable; mais ces dangers n'ont rien de comparable à ceux que présente la barre de l'entrée[1].

[1] Voir dans l'Atlas la carte n° 18.

Que l'on se figure, en effet, une immense ligne de brisants s'étendant, pendant trois lieues, du cap Désappointement à la pointe Adams, et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant. Au moment où la marée descend, le courant de la rivière a une rapidité de six et sept milles par heure, et lorsque les vents venant de la mer, tels que le nord-ouest, poussent les flots vers l'embouchure, il résulte de ce choc des eaux arrivant dans des directions contraires, d'énormes montagnes de vagues qui atteignent une élévation de plus de soixante pieds. Quand on est mouillé dans l'intérieur du fleuve, dont les bords sont couverts de la plus riche végétation et de forêts magnifiques, on ne saurait imaginer le spectacle terrible qu'offre la barre, dont le bruit se fait entendre à plusieurs lieues, et dont les lames en déferlant dérobent l'horizon de la mer, et semblent former une barrière insurmontable à la sortie comme à l'entrée du fleuve. Au-dessus des crêtes écumeuses des vagues, on voit planer des bandes d'oiseaux pêcheurs, de cormorans et d'albatros.

La barre, dont la largeur est de quinze cents mètres, s'étend à un mille de terre. On peut reconnaître sans difficulté le canal qui conduit dans le fleuve, parce qu'il brise beaucoup

moins. Il a un quart de mille de large, et dans toute sa longueur son fond n'est jamais au-dessous de huit mètres ou quatre brasses et demie, ce qui ne permet l'entrée qu'à des navires calant moins de dix-huit pieds. Il faut remarquer cependant que les plus grands navires de la Compagnie de la baie d'Hudson, et qui jaugent trois cent soixante tonneaux, ont un tirant d'eau de quatorze pieds seulement. En juillet 1839, le capitaine Belcher passa la barre avec le *Sulphur,* jaugeant trois cent quatre-vingts tonneaux.

En arrivant du large, les points de repère du Rio Colombia sont très-aisés à distinguer. Si l'on se place en latitude, on découvrira au nord et à l'est le mont Sainte-Hélène de forme conique, dont le pic est couvert d'une neige éternelle et qui est visible à trente lieues de distance; au sud et plus près de la mer, la montagne de la Selle, élevée d'environ trois mille mètres, et remarquable par ses trois pitons déchirés. Lorsqu'on sera arrivé à cinq ou six milles de terre, on reconnaîtra sans peine la vaste entrée formée par l'embouchure du fleuve; au sud, la pointe basse, allongée et couverte de pins, de la pointe Adams; au nord, le cap Désappointement, haut de deux cent vingt mètres, et qui ressemble à une île arrondie et détachée de la côte.

Comme point de reconnaissance, les Anglais ont fait élaguer jusqu'à leur cime, sur le sommet du cap, trois pins élevés qu'on aperçoit de fort loin. Au nord du cap, il existe une sorte de baie qui entre dans les terres, mais dont il faut bien se garder d'approcher, car elle est pleine de récifs et de bancs. On ne saurait d'ailleurs confondre cette entrée avec l'embouchure du fleuve, qui, nous le répétons, se trouve au sud, et dont les signes différentiels sont clairement indiqués par le cap, les arbres qui servent de signaux et la pointe Adams.

Si le temps est beau, on doit se situer à cinq milles de terre, avancer la sonde à la main, et gouverner en tenant toujours l'extrémité sud du cap au nord-est et au nord-quart-nord-est du compas. Une fois la barre franchie, il faut, pour venir prendre le mouillage, courir droit sur le cap, dont on passera sans danger à une portée de pistolet, et l'on ira jeter l'ancre dans la baie de Baker, à un quart ou un demi-mille de terre, par six et quinze mètres, fond de bonne tenue.

CAP DÉSAPPOINTEMENT.

Le cap Désappointement est situé par 46 degrés 19 minutes de latitude nord, et 126 degrés 14 minutes 24 secondes de longitude ouest. Sa

hauteur est de deux cent vingt mètres; la déclinaison de l'aiguille de 18 degrés nord-est; l'établissement du port à une heure, et la marée monte de trois mètres [1].

L'entrée du Rio Colombia est dangereuse en tout temps, pendant l'hiver surtout, depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril. Les meilleurs vents, pour y pénétrer, sont ceux compris entre le sud-ouest et le nord-ouest, pourvu, toutefois, que ce dernier ne soit pas trop violent; il faut pour sortir, attendre les vents soufflants entre le nord-nord-est et le sud-est. La direction du vent, l'heure de la marée et l'examen de la barre fait du haut des mâts, servent d'indications pour entrer; pour sortir, il faut voir si le canal est tranquille, et tâcher de reconnaître quels vents soufflent au large. On obtiendra ces indications soit en montant sur le cap Désappointement, soit en en faisant le tour en chaloupe, et surtout en consultant les Indiens, qui sont les meilleurs juges du temps. On devra, d'ailleurs, gouverner au sud-est, qui est la direction du canal, et prendre les mêmes soins que pour entrer.

Bien que le bruit des brisants empêche presque toujours les coups de canon d'être entendus au

[1] Voir dans l'Atlas la carte n° 18.

fort George, qui est situé à près de quinze milles du cap, on ne devra pas négliger de faire des signaux, parce qu'il peut arriver que quelques blancs ou des Indiens se trouvent aux environs, et qu'ils envoient des canots avec des pilotes. Pour entrer comme pour sortir, il faudra toujours attendre des vents fermes et bien établis, car si la brise venait à manquer au milieu de la barre, le navire serait infailliblement entraîné sur les brisants et démoli par les vagues. Une précaution fort utile aussi, c'est de tenir les embarcations en état d'être mises à l'eau au moindre danger.

Dans l'été, lorsque le nord-ouest souffle, on mouille dans la baie de Baker avec assez de sûreté; mais dans l'hiver, pendant les vents du sud-est, il peut survenir des rafales assez violentes pour que les navires fassent côte.

Durant la mauvaise saison, les vents sont infiniment plus variables que dans la belle, et il arrive, en décembre et en janvier, des ouragans si terribles, que le vent fait le tour du compas. C'est alors surtout que le mouillage de la baie de Baker est périlleux, et qu'il faut se tenir constamment en position d'appareiller au premier signal. Nous sommes restés, à la fin de décembre 1841, à bord d'un bâtiment anglais à l'embouchure du fleuve, et nous avons passé dix-neuf mortels jours au

milieu d'orages et de tempêtes furieuses, ne pouvant ni remonter, à cause des courants, ni mouiller en dedans de la baie, à cause de la violence des vents du sud, nous tenant à un mille et demi de la pointe du cap, affourchés sur trois ancres, prêts à mettre à la voile à la première éclaircie, et aimant mieux courir la chance de traverser la barre que d'aller faire côte sur les rochers.

Quelques mois auparavant, nous étions entrés dans le Rio Colombia, à bord d'un excellent navire commandé par le capitaine Brotchie, un des officiers les plus expérimentés de la Compagnie de la baie d'Hudson. Nous nous étions approchés de terre avec une forte brise de l'ouest, et nous nous trouvions déjà sur la barre, lorsque le vent faiblit et nous laissa entraîner en dérive par les courants vers les brisants du nord. La houle empêchait de mettre les embarcations à la mer pour nous faire remorquer, et nous ne pouvions laisser tomber les ancres sur un fond où elles ne tiennent pas. Enfin, après une heure d'angoisse, la brise fraîchit un peu, et nous permit d'aller prendre le mouillage derrière le cap.

Il est arrivé à des navires de la Compagnie de rester pendant deux mois, courant des bordées devant l'entrée du fleuve, s'approchant chaque jour de la barre pour la reconnaître, et forcés la

nuit de regagner la haute mer, afin de n'être pas surpris par des coups de vent, au milieu de l'obscurité, près de terre et dans des parages si dangereux. D'autres bâtiments, au contraire, se sont vus retenus dans la rivière pendant six et sept semaines, sans pouvoir profiter d'un instant favorable pour en sortir.

Nous avons entendu dire à des marins anglais et américains, et nous déclarons nous-même que dans nos nombreux voyages nous n'avons jamais trouvé un passage si épouvantable que l'entrée du Rio Colombia. Ni la Manche, ni le détroit de Gibraltar, ni le golfe du Mexique ne présentent des courants aussi rapides, des tourmentes aussi fortes, des changements de vent aussi brusques, et une barre d'une pareille étendue.

Le nombre des navires qui ont péri à l'entrée du Rio Colombia est considérable, eu égard au chiffre peu élevé de ceux qui fréquentent ces parages. En 1829, le brig *William and Ann*, de la Compagnie d'Hudson, y périt corps et biens, avec vingt-sept personnes. En 1830, la Compagnie eut à regretter le naufrage du navire *Isabella;* en juillet 1839, le *Starling*, du capitaine Belcher, faillit être englouti, et laissa son gouvernail sur la barre; et le 28 juillet 1841, la corvette de guerre des États-Unis, le *Peacock,* s'y est perdue

entièrement par un temps superbe, ayant été entraînée, faute de vent, sur les brisants. L'équipage put à grand'peine gagner le cap Désappointement.

La barre est formée de sable tellement meuble, que lorsque les navires touchent, la quille n'est point brisée, mais elle creuse un lit dans lequel le corps du bâtiment s'enfonce graduellement, tandis que la partie supérieure est démolie par les vagues. Il serait peut-être imprudent, dans l'espoir d'alléger le bâtiment, de jeter les canons ou les mâts à la mer, car le roulis pourrait s'en emparer et venir les faire battre contre ses flancs; ce qu'il y aurait de mieux à faire en pareil cas, serait d'attendre la marée, et si la mer n'était pas trop grosse, de mettre les embarcations à l'eau, et de se faire remorquer.

A diverses époques, plusieurs autres navires, mouillés dans l'intérieur du fleuve, ont été à la côte; néanmoins, dans l'été, durant les mois de juin, juillet et août, la barre est parfaitement tranquille, et l'on peut la traverser sans risques, mais avec des vents portants. La navigation serait alors très-facile pour des bâtiments à vapeur, et c'est cette saison que la Compagnie anglaise a choisie, il y a quelques années, pour faire sortir le pyroscaphe *Beaver* (le Castor) qu'elle avait reçu

de Londres en pièces, et qu'elle avait fait assembler devant le fort Van Couver.

Pendant la belle saison, les flottilles indiennes viennent de trois et quatre cents lieues pour pêcher le saumon dont le fleuve et ses affluents fourmillent. Les canots grossiers dans lesquels les naturels entreprennent ces longs voyages, ne sont autre chose que des pins creusés par le feu, ayant à peine deux pieds de profondeur sur quatre de large, et vingt-cinq ou trente de long.

Un des plus redoutables périls que présente l'entrée du Rio Colombia, c'est la mobilité des bancs de sable, qui se déplacent souvent après la grande crue des eaux et modifient la direction du canal. Pour être bien au courant de l'hydrographie de cette entrée, il faudrait avoir constamment sur les lieux des pilotes qui en rectifiassent les plans. Ainsi, en 1792, les goëlettes espagnoles, parvenues en dedans de la barre près du cap, regagnèrent la pleine mer au sud, en longeant la pointe Adams; mais aujourd'hui ce passage serait impraticable, et les vieux Indiens se souviennent d'avoir vu, à l'entrée du fleuve, deux ou trois grandes îles sablonneuses dont il ne reste d'autres vestiges que quelques brisants.

En hiver, à l'embouchure de la Colombie, les

marées combinées s'élèvent jusqu'à quatre mètres, et à l'époque de la fonte des neiges, les eaux du fleuve montent jusqu'à quinze et vingt pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Elles entraînent avec elles des débris de terrains inondés, des arbres déracinés, et des pans de bois tout entiers ; il est très-rare, pendant cette saison, de voir le fleuve se geler : la glace ne prend guère que vers le nord, et ne dure jamais longtemps. En novembre et en décembre 1841, au cap Désappointement, nous avons obtenu pour température moyenne huit degrés centigrades au-dessus de zéro ; rarement le mercure descendait au-dessous, et si le vent était calme et que la pluie cessât un instant dans le milieu de la journée, le thermomètre s'élevait jusqu'à 10 et 12 degrés. Les matinées étaient généralement belles, et ce n'était ordinairement que vers deux heures de l'après-midi que les orages se formaient. Les torrents de pluie étaient accompagnés d'éclairs, de coups de tonnerre épouvantables, et le 16 novembre à trois heures un quart du soir, pendant que des nuages chargés d'électricité s'entre-choquaient avec fracas, nous vîmes un rayon fulminant tomber des régions supérieures, puis, arrivé à une distance d'environ trois cents mètres des eaux, se bifurquer et venir frapper simultané-

ment les grands mâts des deux navires anglais mouillés à une encablure l'un de l'autre.

Mais les phénomènes les plus extraordinaires nous ont été fournis par le baromètre, et les faits qui vont suivre doivent convaincre de l'extrême utilité, pour les navigateurs, de consulter souvent les variations de cet instrument.

Les 21, 23, 25 et 26 décembre 1841, à l'entrée du fleuve, le thermomètre indiquait, de midi à une heure, + 10 degrés centigrades avec les vents établis du nord-ouest, et les baromètres marquaient 0,769^{mm}. Le vent tournait à l'ouest d'abord, puis au sud et au sud-est, et les instruments descendaient jusqu'à 0,723^{mm}. La marche ascensionnelle du mercure avait lieu lorsque les vents revenaient au nord et au nord-ouest, de manière que dans l'espace d'une heure les baromètres présentaient l'énorme différence de 46^{mm}. En pleine mer et sur toute la côte, le même phénomène se reproduit, mais avec des variations moindres, et ces instruments ont été pour nous les meilleurs indicateurs des changements de vent. Cependant les relèvements récents, les sondes exécutées en août 1839 par la goëlette anglaise *Starling*, aux ordres du capitaine Belcher, et les travaux de l'escadrille américaine commandée par M. Wilkes, pendant les six derniers mois de 1841, de-

vront, une fois publiés, donner la position la plus exacte des passes et l'indication des dangers, et faciliter aux navires l'entrée du Rio Colombia.

Il n'y a point d'habitations à la baie de Baker ni au cap Désappointement; mais au sud de l'entrée, près de la pointe Adams, dans un lieu nommé Clatsop, s'élèvent quelques loges d'Indiens Tchinouks, et au bord du rivage la petite maison et ferme de M. Frost, méthodiste américain. Vers le milieu de la rivière, on distingue quelques restes d'îles sablonneuses que les eaux achèvent de détruire tous les jours; au-dessus, la petite rivière et la baie de Young, sur les bords de laquelle Lewis et Clarke hivernèrent en 1805 et 1806, et de l'autre côté de la baie, la pointe George.

FORT GEORGE OU ASTORIA.

Une mauvaise maison en planches, avec un hangar et un petit champ de pommes de terre, est située à un mille à l'est de cette pointe et à quelques mètres du rivage. C'est cette baraque qui constitue ce que les Anglais nomment pompeusement le *Fort George,* et les Américains *Town of Astoria*, la *ville d'Astoria.* Ce lieu, rendu célèbre par M. Washington Irving, qui a écrit

d'une manière si pittoresque l'histoire de sa fondation, est habité par *un seul homme*, M. James Burney, Écossais, et agent de la Compagnie d'Hudson, qui y réside avec ses jeunes enfants et sa femme, qui est Canadienne. Derrière la maison, on montre la place sur laquelle était construit l'ancien fort d'Astoria, dont il ne subsiste plus aucun vestige. La maison actuelle est bâtie sur un petit plateau de prairie, derrière lequel apparaît une forêt de pins. Nous avons mesuré un de ces arbres couché par terre, dont la longueur était de quatre-vingts mètres sur cinq, trois et un de diamètre à diverses hauteurs. L'écorce seule avait un pied d'épaisseur. M. Burney, qui est un excellent pilote, réside depuis longues années au Fort George; il nous a donné plusieurs fois l'hospitalité, et nous a fourni des renseignements précieux. Près de la maison qu'il habite, on remarque quelques misérables loges d'Indiens, qui apportent du saumon, des canards et de la venaison, seule viande dont on fasse usage, M. Burney n'ayant qu'une vache pour tout bétail. Dans le hangar sont emmagasinés des cordages, des ancres et des agrès pour les navires de la Compagnie, et l'on voit amarrées au rivage deux bonnes chaloupes, dont l'une, provenant de la corvette américaine naufragée, a été laissée par le com-

mandant de l'expédition, dans le but spécial d'aller piloter les navires entrant dans le fleuve.

Les grands bâtiments peuvent ancrer devant le Fort George; mais la distance de quatorze milles qui le sépare de la baie de Baker est très-difficile à parcourir; le canal du sud nous a paru mériter la préférence; toutefois, il serait d'une imprudence extrême de vouloir quitter le cap et de remonter le fleuve sans pilote. Du mouillage, on découvre la maison de M. Burney, et on peut lui faire des signaux avec le canon. Le Fort George n'a point de pièces pour répondre, mais on expédie des canots d'Indiens qui résistent fort bien à la lame. La position de cette maison est fort importante, en ce qu'elle offre les moyens de découvrir les navires entrant dans le fleuve; on peut leur envoyer un pratique, et informer de leur arrivée les agents du fort Van Couver. Ajoutons que si ce point était fortifié, il commanderait le passage de la rivière, puisque le meilleur canal se trouve devant elle, à cent mètres à peine du rivage.

Il y a du bois en abondance dans la baie de Baker, une excellente aiguade et toute espèce de gibier. La presqu'île située derrière la baie, au pied du cap, est très-étroite et assez commode à franchir; elle conduit à une petite anse que nous

avons déjà dit être inabordable, et au sud de laquelle est creusée une immense et magnifique caverne. En côtoyant la rive nord de la Colombie, on rencontre les pointes Tchinouk et Ellice, et la baie de Gray, au-dessus de laquelle se dresse, à peu de distance dans le fleuve, un énorme rocher. Sur la rive gauche, à deux lieues du Fort George, apparaît un petit promontoire surnommé, à cause de sa forme, Pointe de la Langue (Tongue point), et plus loin, la pointe du Chêne, où une fumerie de saumon a été établie par la Compagnie anglaise. On y voit aussi quelques cabanes d'Indiens, formées de troncs d'arbres, et couvertes d'écorce de pins. Près de la Pointe de la Langue, on peut recueillir, dans des bancs d'argile, des débris d'ossements fossiles, et particulièrement des fragments de squelettes d'ichthyosaures. Après avoir franchi plusieurs bancs de sable et des îles couvertes de végétation, entre autres l'île Kallamet, celles de Puget, des Grues, de Walker, on aperçoit sur la rive nord la montagne des Cercueils, dont les assises rocheuses supportent des canots indiens renfermant des cadavres entourés de leurs armes, vêtements et ustensiles.

A l'est de la montagne, débouche la rivière Kaoulis, et un peu au sud, sur la rive gauche,

les deux bras du Ouallamet, en face de la grande île Ouapato ou Multonomah, qui a près de six lieues de long. Cette île, comme toutes celles du fleuve, est basse, sujette aux inondations, et remplie de broussailles, de saules, de chênes blancs et de trembles. En 1835, le capitaine américain Wyeth voulut y fonder un établissement, mais il fut bientôt obligé de l'abandonner. A cinq lieues au-dessus du Ouallamet, s'élève le fort Van Couver, chef-lieu des établissements anglais à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Lorsqu'il sera question de la Compagnie de la baie d'Hudson, nous décrirons les endroits habités, et nous dirons quelle est leur importance; mais nous devons, dans ce chapitre, continuer la description de la côte.

Au nord du cap Désappointement, par 46 degrés 30 minutes, existe une rade ouverte qui n'est pas tenable, et que les Espagnols nommaient le Mauvais abri (*Mal abrigo*), et à quelques milles plus loin, le cap Shoal water, au-dessus duquel, par 47 degrés, est situé le havre de Gray, dont une barre de sable obstrue l'entrée. En suivant la côte, se présentent successivement l'anse de la Bastida ou Grenville, la petite rivière Kiniat, l'île de Dolores, le Rio des Martyrs, le mouillage d'Alava, les îlots *los Deseados*, et enfin, la pointe Martinez ou cap Flattery, qui,

avec la petite île de Tutusi, forme l'extrémité de l'entrée sud du détroit supposé de Juan de Fuca. Dans notre premier volume, en faisant l'historique des découvertes des Espagnols sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, nous avons déjà parlé de ce navigateur né à Céphalonie.

DÉTROIT DE JUAN DE FUCA.

Vers la fin du dix-huitième siècle, les officiers espagnols, naviguant au nord de la Californie, soupçonnaient l'existence d'un passage conduisant de la Mer du Sud à l'Océan Atlantique, qu'un pilote nommé Juan de Fuca, avait, disait-on, découvert en 1592, entre les quarante-septième et quarante-huitième parallèles. A l'appui de cette assertion, le capitaine Don Estevan Martinez, qui, en 1789, commandait l'établissement de Noutka, se souvint d'avoir vu une immense entrée située vers 48 degrés 20 minutes, et qu'il n'avait pu reconnaître exactement au retour de son voyage vers le Nord avec Don Juan Perez, en 1774. Pour éclaircir ses doutes, Martinez fit partir de Noutka, au commencement de juin 1789, l'officier hydrographe Don José Narvaez, commandant la goëlette *Gertrudis,* qui reconnut en effet l'entrée du détroit, et pénétra assez avant

dans le canal, en allant vers le sud-est[1]. Le succès de ces découvertes encouragea à les poursuivre, et l'année suivante le lieutenant Quimper, avec la balandre *la Princesa Real*, poussa plus loin les reconnaissances; elles furent continuées en 1791 par Narvaez, qui remonta dans le bras nord-ouest du détroit jusqu'à la moitié de sa longueur, prouvant ainsi la fausseté de l'assertion attribuée à Juan de Fuca. Les expéditions espagnole et anglaise de 1792 achevèrent de dissiper les doutes qui auraient pu rester à cet égard.

ILE DE QUADRA ET VAN COUVER.

Le détroit est formé par la grande île de Quadra et Van Couver, qui a plus de cent lieues de long, et court au nord-ouest sur une largeur qui varie de dix à vingt-cinq. Le bras de l'entrée sud suit la direction du sud-est pendant près de quarante lieues; sa largeur est de sept à douze, et il se termine par l'entrée de l'Amirauté et la baie de Puget, canaux larges de trois et cinq milles, et qui descendent au sud pendant plus de trente lieues. A la pointe sud-est de l'île, commence le

[1] En 1840, à Guadalajara de la Nouvelle Espagne, D. José Narvaez nous a communiqué lui-même le journal et les plans originaux de son intéressant voyage.

bras du nord-ouest. Sa première moitié a une largeur de six et huit lieues ; la seconde est un canal étroit, de quelques milles de large ; la longueur totale de ce bras est d'environ cent trente lieues. L'espace compris entre la grande île et la terre ferme est semé d'îlots et d'archipels ; la mer y forme mille détours sinueux, et la côte est découpée par des bras et des canaux souvent impraticables, excepté pour de petites embarcations.

A peine a-t-on doublé le cap Flattery, que l'on trouve à quelques lieues dans le sud-est, le port de Nuñez Gaona, que les Anglais nomment Neah Bay, et où les Espagnols avaient formé un établissement. Ce mouillage est petit, exposé aux vents du nord-ouest, et même à ceux du sud-ouest qui arrivent par une gorge dans les montagnes derrière le port. La mer brise avec violence sur les roches qui s'étendent à une assez grande distance de la plage, et un ressac très-fort rend le débarquement extrêmement difficile. Le pays qui environne ce port est rempli de forêts, et d'une fertilité remarquable. En suivant la côte, on rencontre la baie de Dávila, le port de los Angeles, l'anse de Quimper et le port de Quadra, que Van Couver nomma de la Découverte, et dont l'entrée est défendue par la petite île de la Protection. Ce port est une sorte de cul-de-sac large de deux à

trois milles et d'une profondeur de quatre lieues; on n'y est exposé qu'aux vents du nord; son fond est de vingt à cinquante mètres[1].

La côte court au sud pendant vingt milles, et offre d'autres mouillages importants, entre autres le canal de Hood qui a dix lieues de longueur, et le grand canal de l'Amirauté, ou Bouches de Caamaño, au fond duquel se trouve l'excellente baie de Puget.

Ce canal, qui suit la direction du sud-ouest, est parsemé d'îles : sa largeur varie de un à cinq milles, et sa longueur totale est de vingt-cinq lieues. Au fond de la baie de Puget, sur la petite rivière Nesqually, s'élève le fort anglais du même nom, et l'une des Missions françaises de M. l'abbé Demers. On doit remarquer que le port de Puget est distant de la Colombie de vingt lieues à peine, et que la rivière Kaoulis, qui s'unit au fleuve, et la Nesqually, qui se jette au fond de la baie, courent dans des directions opposées; qu'enfin leurs sources, qui naissent au pied du mont Rainier, ne sont pas très-éloignées. C'est par le Rio Colombia et la Kaoulis que l'on se rend du fort Van Couver à la baie de Puget.

[1] Voir dans l'Atlas le plan n° 19.

Port de Quadra ou de la Découverte : { Lat. N. : 48° 2′ 30″. Long.O. : 124° 57′ 54″.

Le mouillage qu'offre cette baie est le seul depuis le port de San Francisco où les navires soient en sûreté, et c'est le point à la conservation duquel tendent tous les efforts de la Compagnie d'Hudson, dans les négociations du gouvernement anglais avec les États-Unis pour le règlement des frontières. En effet, la baie de Puget et le canal de l'Amirauté en entier sont compris entre les quarante-septième et quarante-huitième parallèles, c'est-à-dire, au sud de la ligne de limites que les Américains réclament, et qui suit le 49e degré de latitude à l'ouest comme à l'est des Montagnes Rocheuses.

HYDROGRAPHIE.

En 1840, l'hydrographie de ces parages fut refaite avec le plus grand soin par le savant capitaine Belcher, de la marine anglaise, et en 1841 l'escadrille américaine exécuta très-habilement les mêmes travaux ; elle envoya en outre des expéditions par terre vers le Rio Colombia et les Montagnes Bleues. Un autre détachement de vingt-cinq hommes, avec des astronomes et des naturalistes, fut dirigé par l'intérieur depuis la rivière Ouallamet jusqu'à la baie de San Francisco, en Californie, afin d'acquérir, sur le territoire, les notions

que la Compagnie d'Hudson possédait seule jusqu'alors.

Le pays qui entoure les entrées de Hood et le bras de l'Amirauté est merveilleusement beau; la terre y est couverte d'une herbe épaisse, le sol en est fertile, la température douce, et la contrée formée de magnifiques forêts et de vastes prairies arrosées de mille ruisseaux. On a en outre découvert récemment, dans divers points du détroit, des gisements de houille.

Au 48e degré, et près de la côte, apparaît l'île très-étroite de Whidbey, qui court nord et sud, dont la longueur est de douze lieues, et qui possède d'excellents mouillages, surtout celui appelé Rade de la Possession, située entre le côté oriental de l'île et le continent. Dans l'espace qui s'étend de la terre ferme jusqu'à la partie Est de la grande île de Quadra, il existe une foule de petites îles qui, malgré les abris sûrs qu'elles offrent aux navires, présentent à la navigation de grandes difficultés. Le passage le plus facile est par le canal de Haro, entre l'île de Quadra et Van Couver et celle de San Juan. Les petites îles de Guemes et de Pacheco sont situées en face de la baie de Bellingham ou anse de Gaston. On compte encore quelques îlots et d'autres mouillages jusqu'à l'entrée de la baie formée à l'est par la pointe de

San Rafael et le sud de la presqu'île de Cepeda, au fond de laquelle débouche la grande rivière Fraser.

Ce fleuve, ainsi nommé en l'honneur de M. Simon Fraser, agent de la Compagnie du Nord-Ouest, est appelé par les Indiens rivière Tacoutchi. Il prend naissance sur le versant occidental des Montagnes Rocheuses, vers le 55e degré, près de l'origine de la rivière des Canots, le premier tributaire important de la Colombie. L'une des sources principales de la Fraser n'est éloignée que de deux cent quatre-vingt-dix mètres de la rivière de Paix ou Unjigah, qui coule à l'est de ces montagnes. La rivière Fraser a un cours de cent trente lieues environ, presque parallèle à celui de l'Orégon; elle reçoit à peu près toutes les eaux de la Nouvelle Calédonie, les rivières Stuart, Chilcotin, Pinklitsa, Thompson et Quesnel.

Dans son célèbre voyage en 1793, Sir Alexander Mackenzie reconnut les hautes eaux de ce fleuve qu'il descendit pendant cinquante lieues, le prenant pour le Rio Colombia. Arrivé au-dessous de sa jonction avec la rivière Stuart, et voyant que le fleuve courait vers le midi, dans l'espoir de rencontrer plus tôt la mer, il abandonna la rivière et se dirigea par terre en droite ligne à l'ouest. Le 22 juillet 1793, il parvint sur les

bords de l'Océan, par 52 degrés 20 minutes de latitude auprès du canal Cascade dans le Bras de Bentick, et en face d'une des îles sud de l'archipel de la Princesse Royale. Par une singulière coïncidence, le même jour où Mackenzie atteignait les bords de la Mer Pacifique, le capitaine Van Couver poursuivait sur les mêmes rivages, à quarante-cinq lieues environ plus au nord, son exploration scientifique[1].

En 1828, Sir George Simpson, gouverneur des territoires de la Compagnie d'Hudson, venant du Canada par les lacs, descendit en entier la rivière de Fraser; mais il la trouva pleine de dangers, de roches, de rapides, de cascades élevées, et par conséquent impropre à la navigation. Son embouchure présente une barre que les navires calant douze à quatorze pieds franchissent; ils peuvent remonter ensuite à quelques lieues au-dessus du fort Langley, bâti sur la rive gauche, à vingt-cinq milles de la mer. La partie inférieure de la rivière Fraser offre un sol assez propre à la culture, de beaux pâturages et des forêts épaisses de bouleaux, de peupliers, de cèdres, de pins et d'autres arbres verts.

Dans cette partie, le bras qui sépare le continent

[1] Voir Mackensie's Travels. Vol. II, pag. 388.

de l'île de Quadra et Van Couver acquiert une largeur de quatre à sept lieues. Les Espagnols l'appelèrent canal del Rosario; mais Van Couver eut soin de changer ce nom en celui de Golfe de Géorgie, selon la détestable coutume des navigateurs britanniques qui ne manquent jamais de substituer des noms anglais à ceux précédemment donnés par les découvreurs des autres nations. Il y a, jusqu'à la sortie du détroit, une foule d'îles, parmi lesquelles on compte celles de Lasqueti, Texada, Concha, et les îles de Galiano et Valdés, qui terminent le canal du détroit de Juan de Fuca. Depuis la rivière Fraser jusqu'à l'Océan, on remarque des bras de mer ayant douze et quinze lieues de long sur une largeur de plusieurs milles, qui remontent au nord dans l'intérieur des terres; mais aucun ne reçoit de rivière importante. A partir du 50e degré, la navigation devient presque impossible, à cause des myriades d'îles qu'on y rencontre, des tourbillons et des courants, qui, dans certains canaux, atteignent une vitesse évaluée à douze milles à l'heure, vitesse qui l'emporte même sur celle du détroit de Magellan, qui ne dépasse pas sept milles [1].

La Compagnie d'Hudson, dès 1833, avait des

[1] Relacion del viage de Galiano y Valdés, pag. 15, 81, 117, etc.

stations commerciales à la pointe nord-ouest et nord-est de l'île de Quadra, au port de Guemes, au milieu des Indiens Nouittis et chez les Cokouilts; elle les a récemment converties en forts, et c'est M. Douglas, facteur en chef, qui, à la fin de 1842, a été fonder ces nouveaux établissements, ainsi que d'autres dans la partie méridionale de la grande île et sur celle de Whidbey, où M. l'abbé Demers a obtenu les résultats les plus satisfaisants pour la civilisation des indigènes. Il y a dix ans déjà, qu'en trafiquant avec les Nouittis, M. Finlayson, à bord d'un pyroscaphe de la Compagnie, découvrit à la surface du sol et sur une immense étendue des gisements de charbon de terre excellent; il apprit aux Indiens à le recueillir, et pour des objets d'échange de peu de valeur, la Compagnie acquiert maintenant d'énormes quantités de ce précieux combustible, qu'elle était auparavant obligée d'apporter d'Europe.

La grande île de Quadra et Van Couver est bordée d'îlots : à chaque pas ses côtes présentent des caps, des havres et des mouillages; à son extrémité nord-ouest apparaissent les îlots de San Joaquin ou de Lanz, et le cap Scott, au sud duquel se trouve la baie de San José. En descendant vers le sud-est, après avoir passé le cap Frondoso (cap boisé), on arrive à l'île Noutka. Cette île,

qui faillit occasionner la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, et qui fut cédée à cette dernière puissance par le traité de l'Escurial du 28 octobre 1790, est le point qui mérite le plus d'attention, puisque c'est sur l'interprétation de ce traité que les Anglais se fondent pour réclamer la possession absolue du Territoire en litige et l'exclusion des Américains.

CHAPITRE V.

Ile de Noutka découverte et occupée par les Espagnols, puis cédée par eux à l'Angleterre. — Gisements houillers dans l'île de Quadra.—Fort Mac Loughlin. — Entrée de Perez. — Détroit supposé de Fonte. — Nouvelle Calédonie. — Son climat et ses productions. — Limite septentrionale du Territoire en litige.

L'île de Noutka a la forme d'un delta dont les faces ont de cinq à sept lieues. Le côté qui regarde la mer court du nord-ouest au sud-est; dans sa partie centrale est située l'anse de Ferrer. Le canal du Nord, à l'embouchure duquel se trouve

l'île de Catala, offre un passage difficile. Il n'en est pas de même de l'entrée sud, qui forme à proprement parler le port de Noutka. La cale des Amis ou port de San Lorenzo se trouve à l'extrémité sud-est de l'île. En venant de la mer, on découvre, au nord-ouest, le pic d'une montagne élevée nommée Pic de Tasis, et en approchant de terre, la pointe de San Estevan, bordée de quelques roches qu'il importe d'éviter avec soin.

Pour arriver au mouillage, il ne faut pas craindre de ranger de très-près les petites îles de San Rafael et de San Miguel qui occupent la bouche de l'anse, et réduisent à une encablure la largeur de l'entrée. On peut passer à une portée de fusil de ces îles; elles sont assez élevées, et ont la forme de mornes; c'est sur celle de San Miguel que les Espagnols avaient élevé une batterie. Il n'est pas inutile d'ajouter que pour prendre le mouillage avec les vents d'ouest, il faut longer l'île du nord, et, arrivé à la bouche du port, venir au vent en amenant les voiles; si la brise est fraîche et le navire un peu fin, avec son aire il arrivera aisément au meilleur ancrage, situé vers le sud-ouest, où l'on aura de huit à dix mètres, fond de sable et de bonne tenue. On peut mouiller aussi en dehors des pointes, mais en se souvenant que le fond est très-considérable et accore, même

à une petite distance de l'entrée du port qui présente de huit à dix brasses[1].

Le port de Noutka fut découvert, en 1774, par la frégate *SantYago,* commandée par Don Juan Perez. Le capitaine Cook, qui visita ce point quatre ans plus tard, ne manqua pas de lui imposer un nom anglais et de l'appeler Entrée du roi George, bien qu'il sût par les Indiens que les Espagnols l'avaient exploré avant lui, et qu'il eût trouvé parmi les naturels divers objets de manufacture européenne, entre autres deux cuillers en argent de fabrique espagnole.

Le nom de Noutka n'a point d'origine connue. Le mot qui s'en rapproche le plus dans la langue des naturels est le mot *noutchi*, qui signifie montagne. Les Indiens nomment le port, Yucuatl.

Vue de la mer, l'île de Noutka offre un coup d'œil agréable; ses hauteurs sont couronnées d'épaisses forêts de pins, de chênes, de cèdres et de cyprès. Le sol est loin d'être fertile dans les terrains qui avoisinent la plage; il est formé de grès et de pierres calcaires, recouverts d'une couche légère de terre végétale. Un naturaliste espagnol, Don Francisco Mosiño, a constaté dans les montagnes la présence de minerais de fer, de cuivre

[1] Voir dans l'Atlas le plan, n° 20.

et d'argent. Les plantes potagères d'Europe et les arbres fruitiers y viennent bien, ainsi que l'orge; mais le maïs et le blé réussissent rarement. Comme la terre se couvre de neige pendant l'hiver, l'élève des bestiaux est nécessairement difficile. Des ours redoutables, des loups, des daims et des cerfs peuplent les forêts; les plages sont infestées par les moustiques; on trouve dans l'île une grande quantité d'oiseaux terrestres et aquatiques, et surtout d'oiseaux-mouches étincelants des couleurs les plus vives. La mer abonde en saumons, morues, sardines, harengs, truites, raies et baleines de toute espèce, qui servent à la nourriture des Indiens; les phoques et les loutres, nombreux autrefois dans ces parages, ont presque entièrement disparu.

La position de Noutka aux ruines de l'observatoire espagnol est de 49 degrés 35 minutes 15 secondes, latitude nord, et de 128 degrés 57 minutes 1 seconde de longitude ouest; l'établissement du port est à 12 heures 20 minutes, et le maximum de la marée de quatre mètres. Le climat de l'île est très-salubre et assez doux, et bien qu'au mois de janvier les petites rivières se gèlent, la navigation est toujours libre dans le grand canal. Depuis mai jusqu'à la fin d'août, le temps est clair. Pendant la nuit, c'est le vent du

nord-est qui souffle; durant la journée, il passe au nord-ouest, et quelquefois au nord au coucher du soleil. Le mois de septembre signale la saison des pluies; à cette époque, les brouillards s'élèvent et les tempêtes commencent. Toutefois le tonnerre ne se fait entendre que très-rarement; phénomène que nous avons signalé déjà en parlant de la Californie. Les vents régnants soufflent alors de l'est au sud jusqu'à l'ouest; mais si le nord vient à s'établir, c'est avec une telle violence qu'il déracine des arbres énormes et fait courir de grands dangers aux navires qui se trouvent au mouillage. Ajoutons que ces observations peuvent s'appliquer à l'île entière de Quadra et Van Couver. Le nom de cette île lui a été donné, d'un commun accord, par les deux commandants espagnol et anglais; toutefois il est juste de faire observer que Van Couver n'arriva à Noutka qu'en 1792, c'est-à-dire dix-sept ans après Don Juan de la Bodega y Quadra, qui avait déjà exploré la côte nord-ouest et donné son nom au port de la Bodega, sur la côte de Californie.

Par suite de quelques fausses interprétations du traité du 28 octobre 1790, les Espagnols ne remirent point immédiatement Noutka aux Anglais, et ce ne fut qu'en mars 1795 que le commandant espagnol opéra cette cession entre les

mains du lieutenant Pierce, de l'infanterie de marine anglaise, venu tout exprès de Londres par le Mexique, pour hâter l'exécution du traité de l'Escurial. En avril 1796, le capitaine Broughton, qui avait été dépêché d'Angleterre dans le même but, arriva à Noutka, où il ne trouva aucun Européen, et où il apprit que les Espagnols avaient fait la remise du port, par une lettre laissée pour lui aux mains du chef indien Maquina, par le lieutenant Pierce[1].

On doit remarquer, toutefois, que les Anglais n'ont jamais occupé l'île de Noutka, ni le port de Nuñez Gaona, à l'entrée méridionale du détroit de Juan de Fuca, ni le point nommé port Cox, situé à dix-sept lieues au sud de Noutka, dans l'archipel de Claoutcouat, qui leur était cédé par le même traité; mais le fait de cette non occupation ne leur enlève en rien le *droit* de s'établir conformément au texte et à l'esprit de leur convention avec l'Espagne.

En quittant l'entrée nord du détroit de Juan Fuca, et en remontant la côte, on rencontre le cap Circonspection, au delà duquel apparaissent au large les rochers de la Vierge, petits îlots fort

[1] Broughton : Voyage of discovery to the north Pacific Ocean, pag. 50.

dangereux. Au nord de ces îlots, se trouve l'île Calvert, la plus sud de l'archipel de la Princesse Royale. Le fort anglais de Mac Loughlin, ainsi nommé en l'honneur du surintendant, fondé en 1833, est situé dans l'anse de la Loutre, sur l'île immédiatement au-dessus de celle de Calvert : il est armé de quatre canons de 8 et est le centre d'un très-grand commerce de pelleteries et fourrures avec les Indiens. La station anglaise de Inchlows se trouve sur la grande île de la Princesse Royale dans le canal de Laredo, en face de l'île Aristazabal. A l'est, mille canaux découpent la terre ferme, et l'on rencontre la rivière du Saumon, au bord de laquelle campa Sir Alexandre Mackenzie.

D'autres stations de la Compagnie sont établies sur la grande île de la Reine Charlotte, qui occupe plus de deux degrés en latitude, et possède des mines de houille et plusieurs bons mouillages, entre autres la baie de Lujan, au sud-est, celle de Clonard, au nord-ouest, vers 53 degrés 40 minutes, et les ports de Estrada et Mazarredo au nord, entre le cap Sainte-Marguerite et la Pointe invisible. L'île de la Reine Charlotte est séparée de la côte par un bras de mer de vingt-cinq à trente lieues de large, où se trouvent l'archipel de Pitt et l'île de la Calamité, entre lesquels sont situés le canal du Prince et la station anglaise du Port George.

En se dirigeant vers le nord-est, on rencontre à la côte un bras de mer, anciennement désigné sous le nom de détroit de l'Amiral Fonte que, vers la fin du siècle dernier, on supposait communiquer avec l'Océan Atlantique. L'expédition de la frégate *Aranzazu*, commandée par le capitaine Caamaño, qui explora la côte avec le plus grand soin pendant l'été de 1792, démontra la fausseté de cette supposition, comme celle du savant Malaspina avait, l'année précédente, établi la non-existence du passage de Maldonado vers le soixantième parallèle.

L'entrée de Perez, improprement nommée par les Anglais de Dixon, est située entre l'île de la Reine Charlotte et l'archipel du Prince de Galles. Le cap Chacon ou pointe Wales, à l'extrémité sud-est de cet archipel, par 54 degrés 40 minutes, forme la limite méridionale de l'Amérique Russe, qu'il sépare par conséquent du Territoire en litige entre l'Angleterre et les États-Unis. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la ligne de démarcation, partant du cap Chacon, court de l'ouest à l'est jusqu'à l'entrée sur la côte, où elle rencontre le canal de Portland dont elle longe la rive droite; arrivée à la terminaison de ce canal, la ligne se continue vers le nord-ouest, en suivant les cimes de la chaîne de montagnes parallèles à la mer, et

en se tenant éloignée de la côte à une distance de dix lieues marines ou d'un demi-degré, jusqu'à ce qu'elle rencontre le mont Saint-Élias; de là elle se prolonge jusqu'à la Mer Arctique en suivant le méridien du sommet de cette montagne.

Il est vrai qu'en vertu d'une convention purement commerciale, la Compagnie Anglaise exploite depuis 1839 une partie du territoire russe, et y a même fondé des comptoirs et des forts; mais cette occupation temporaire, qui doit finir en 1850, ne porte aucune atteinte à la souveraineté du Czar. Nous parlerons de ces établissements, assez peu nombreux d'ailleurs, en traitant de l'Amérique Russe et de la Compagnie Impériale Russo-Américaine.

NOUVELLE CALÉDONIE.

La partie intérieure de la côte, que nous venons de décrire, forme ce que les Anglais appellent la Nouvelle Calédonie. Ce pays est montagneux et très-boisé; il renferme un grand nombre de lacs et de rivières. Les plus hautes montagnes, couvertes de neiges éternelles, sont situées vers le lac Stewart et le lac Babine, dont elles ont pris le nom. Presque toutes les rivières

se jettent au sud dans la rivière Fraser, ou dans la rivière Simpson vers le nord.

La Nouvelle Calédonie est bornée, au nord, par l'Amérique Russe et la Mer Arctique; au sud, par le territoire qu'arrosent les affluents du Rio Colombia, vers le quarante-neuvième degré environ; à l'est, par les Montagnes Rocheuses, et à l'ouest, par la mer. A quelques lieues du rivage court une chaîne de montagnes qui forme la continuation de celle à laquelle appartiennent les monts Saint-Élias, du Beau-Temps, et qui, en descendant vers le sud, va rejoindre les montagnes de la Californie. Cette chaîne sépare les tribus de la côte de celles de l'intérieur, qui visitent les forts de la Compagnie Anglaise pendant la belle saison.

Le climat de la Nouvelle Calédonie est assez doux d'avril à septembre. La neige commence à tomber au mois de novembre, et couvre la terre jusqu'à la fin d'avril. Dans le nord, son épaisseur est souvent de six pieds, et bien qu'il y ait des parties de terre fertiles, surtout le long des rivières, les gelées du printemps deviennent préjudiciables à l'agriculture.

Comme dans toutes les parties occidentales des continents, la Nouvelle Calédonie et toute la côte nord-ouest de l'Amérique jouissent d'une

température beaucoup plus élevée que les provinces comprises dans la même zone, et baignées par l'Océan Atlantique. Les causes du froid sur la côte est proviennent du prolongement du Continent vers le pôle, et du courant océanique qui entraîne au sud d'énormes quantités de glace; sur la côte ouest, au contraire, la température supérieure doit être attribuée à l'élévation des Montagnes Rocheuses, qui protége le Territoire contre les vents du nord et de l'est, et à la projection de la presqu'île d'Alaska et de la masse de l'Amérique Russe qui défend la côte située au-dessous, contre la glace polaire, qui pourrait arriver de la Mer Arctique par le détroit de Behring; en outre, si les vents de l'été sont du nord-ouest, il faut dire que ceux de l'hiver soufflent toujours du sud et du sud-est[1].

C'est pour cette raison que les forêts s'étendent bien plus au nord, près du pôle arctique, sur la côte ouest que sur celle de l'est de l'Amérique et la côte orientale de l'Asie. Aussi le savant professeur Baër a-t-il démontré qu'en Sibérie, au 57e degré de latitude, la température moyenne de l'année était inférieure de huit degrés à celle

[1] The Climate of the United States by D. Forry. 1 vol. New-York, 1842.

des points de la côte nord-ouest de l'Amérique, situés sur le même parallèle. Dans la Nouvelle Calédonie, au fort Alexandria, par 52 degrés 58 minutes, au fort George sur le lac Fraser, au fort Saint-James sur le lac Stuart, par 54 degrés 30 minutes, les céréales, quoiqu'elles aient à redouter les gelées du printemps, viennent bien; mais elles ont besoin de quatre mois pour arriver à leur complète maturité [1].

En 1828, on obtint du blé parfait au fort aux Liards par 62 degrés 5 minutes de latitude. Au fort Norman, par 64 degrés 41 minutes, l'orge et l'avoine mûrissent complétement en trois mois; et au fort de Bonne-Espérance, par 67 degrés 28 minutes, on rencontre quelques plantes potagères, telles que des navets. Tous ces forts de la Compagnie sont situés à l'est des Montagnes Rocheuses [2].

On trouve dans tous les établissements des bœufs et des chevaux. Tout le pays, à l'exception de la contrée environnant le fort Alexandria, est couvert de bois épais, où croissent des pins, des frênes, des saules, des peupliers et des érables.

[1] Journal of the Royal Geogr. Society of London, v. 24, p. 245.

[2] On the Cultivation of Cerealia in the high latitudes of North America : by M. Dease, from the Edinburgh new philos. Journal. January 1841.

L'été, les voyages se font à cheval et en canots, et pendant l'hiver dans des traîneaux que des chiens conduisent; trois de ces animaux suffisent pour traîner un poids de deux cents livres. Lorsque la neige n'est pas assez solide, on est obligé de voyager à pied avec des raquettes, chaussures faites de planchettes en sapin, très-minces, longues de deux mètres et larges de dix-huit pouces; des extrémités et du centre partent diverses lanières qui viennent se rattacher au coude-pied et au bas de la jambe. Les Français Canadiens, qui sont habitués à marcher avec cet appareil, font dix et douze lieues par jour en portant des poids de cinquante et soixante kilogrammes. On ne saurait d'ailleurs imaginer les atroces douleurs qu'occasionne, aux personnes qui commencent à s'en servir, l'affection connue sous le nom de *mal des raquettes*. Le frottement enflamme et finit par mettre à nud les tendons extenseurs du pied, qui s'excorient et se gangrènent si le froid est très-intense. Il pourrait arriver cependant, malgré l'énorme superficie des raquettes, que par un abaissement subit de température, la neige en se ramollissant par trop, vînt à engloutir le voyageur imprudent qui n'aurait pas tenu compte de ces indices de danger.

Les productions de la Nouvelle Calédonie se

sont bornées jusqu'à présent aux fourrures et aux pelleteries, que les Indiens vont échanger aux comptoirs de la Compagnie d'Hudson contre des marchandises européennes. Plus tard, les bois de construction et les produits de l'agriculture, dans les parties du sud principalement, donneront des bénéfices certains à la nation à laquelle cette contrée sera dévolue.

CHAPITRE V.

Population du Territoire de l'Orégon. — Histoire, organisation et importance de la Compagnie de la baie d'Hudson. — Description de ses Territoires. — Anciennes Compagnies françaises du Canada. — Abandon de la Nouvelle-France.

Le Territoire en litige est habité par deux cents Américains environ, groupés sur la rivière Ouallamet, et par les Anglais et Français Canadiens. Quelques-uns, au service de la Compagnie Anglaise, mais la plupart ses anciens serviteurs, se sont partagé des terres qu'ils cultivent

pour leur compte. Quelques familles sont même venues du Canada et de l'établissement de la Rivière Rouge. Depuis notre départ, c'est-à-dire, dans les derniers mois de 1842, il paraît qu'un assez grand nombre de colons américains sont arrivés des États-Unis : parmi eux se trouvaient trois missionnaires Jésuites, Français et Belges, dirigés par le courageux abbé de Smet. Il n'y a point dans le pays de colon anglais indépendant. Les individus de cette nation appartiennent tous à la Compagnie ; leur nombre ne dépasse pas cent, tandis que celui des Français Canadiens, en y comprenant leurs familles, forme une population de trois mille personnes, dont le tiers seulement appartient à la classe des engagés.

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Il importe maintenant de donner quelques détails sur la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson, qui possède depuis longtemps le privilége exclusif de l'exploitation de tous les territoires situés au nord et à l'ouest du Canada. Cette Compagnie fut instituée en vertu d'une charte à perpétuité, octroyée le 2 mai 1669, par le roi Charles II, sous ce titre : « Le Gouverneur « et la Compagnie des Aventuriers d'Angleterre

« trafiquant dans la Baie d'Hudson. (*The Go-*
« *vernor and Company of Adventurers of En-*
« *gland trading into Hudson's Bay*[1].) »

Le premier gouverneur fut le prince Rupert, comte palatin du Rhin, duc de Bavière et de Cumberland. La Compagnie, créée en partie par les marchands de fourrures de la cité de Londres, obtint le privilége d'exploiter tous les pays baignés par la baie d'Hudson, et les régions que ses agents pourraient découvrir. Les fondateurs furent seulement au nombre de dix-huit. Parmi eux figuraient le duc d'Albemarle, le comte de Craven, et les lords Arlington et Ashley. Le soin des affaires fut confié à un gouverneur, assisté d'un comité de sept membres, et les actions furent fixées à cent livres sterling, somme énorme, vu la valeur de l'argent à cette époque. C'est à la sage administration de ses créateurs que cette société dut l'importance qu'elle acquit rapidement, et qui n'a cessé de s'accroître jusqu'à nos jours. La Compagnie devait exécuter à ses frais

[1] An Account of the Countries adjoining to Hudson's Bay in the north west part of America, by Arthur Dobbs, 1 vol. London, 1744.

The Claims to the Oregon Territory considered : by Adam Thom. in-8°. London, 1844.

History of the Oregon Territory, by John Dunn of the Hudson's Bay Company. London, 1844. 1 vol. pag. 8.

des voyages de découvertes, et ses actions étaient transmissibles par droit de succession aux héritiers des fondateurs. Indépendamment de ses priviléges commerciaux, la Compagnie en obtint de politiques, fort considérables. Elle eut le droit de fonder des villes et points fortifiés, de faire des lois pour maintenir l'ordre dans ses territoires (pourvu que ces lois ne fussent point en opposition avec celles d'Angleterre), de saisir et de transporter dans la Grande Bretagne tout Anglais surpris trafiquant dans son domaine, et, de plus, les amiraux et officiers de la couronne eurent l'ordre d'assister la Compagnie dans l'exécution et le maintien de ses priviléges.

Les limites incertaines de ses Territoires ne tardèrent pas à causer des différends entre les Anglais et les habitants de la Nouvelle France. En effet, la frontière de ces régions fut supposée déterminée par les chaînes de montagnes formant la division des eaux qui se jettent dans la baie d'Hudson d'un côté, et de l'autre dans les grands lacs, tels que le lac Supérieur. Il fut convenu, à la paix de 1713, et par le traité d'Utrecht, que des commissaires se réuniraient pour tracer exactement, au nord et à l'ouest, les limites entre la baie d'Hudson et la Nouvelle France, et, au sud, entre cette province et les

possessions anglaises. Toutefois, il n'existe ni dans les conventions écrites, ni dans les cartes, aucun document constatant que ces frontières aient été définitivement arrêtées; « et, en 1722, « toutes négociations à ce sujet furent abandon- « nées, afin, dit le Père Charlevoix, de ne point « donner le moindre prétexte de rompre la bonne « intelligence qu'il avait été si difficile de réta- « blir entre les deux couronnes [1]. » Les archives des Affaires Étrangères ni celles de la Marine ne renferment aucune carte ni mémoires annexés au traité d'Utrecht, pour ces frontières, ce qui confirme pleinement l'assertion du P. Charlevoix [1].

Par une clause de son privilége, il était particulièrement recommandé à la Compagnie de rechercher le passage du Nord-Ouest; mais dans la crainte de faire profiter de ses explorations les marchands français de Montréal, ainsi que les maisons de commerce de la Nouvelle Angleterre, elle se garda bien d'en laisser connaître le ré-

[1] Le P. Charlevoix : Histoire de la Nouvelle France, vol. 4, p. 124.

Voir encore à ce sujet : les Mémoires manuscrits du P. Charlevoix, du 19 octobre 1720, et deux autres du P. Bobé, Jésuite, de 1719 et 1720, et un travail de M. de Cadillac, gouverneur du Missisipi. Aux Archives du Ministère de la Marine, Documents sur la Nouvelle France, 1720.

sultat exact. Aussi, dès 1744, Dobbs, auteur anglais, s'élevait-il contre le monopole et l'avarice de cette société, qu'il accuse de fournir de faux renseignements sur ses territoires, en les dépeignant plus mauvais qu'ils ne sont, afin d'en éloigner ceux qui seraient tentés d'entrer en concurrence avec elle.

Par un édit royal, rendu en 1628, le cardinal de Richelieu avait créé la Compagnie de la Nouvelle France, dans laquelle il était lui-même entré comme actionnaire. Le privilége de cette société expira en 1663, après que tous ses membres se furent enrichis dans le commerce des fourrures, et cette association ne fut pas reconstituée; mais en 1664 Louis XIV créa, avec un privilége de quarante ans, la Compagnie des Indes Occidentales, qui fut dissoute en 1668, pour n'avoir pas rempli les engagements stipulés dans son privilége. Depuis ce moment, le commerce cessa d'être un monopole, et les marchands de pelleteries français, établis dans les villes, ainsi que les traitants, qui trafiquaient avec les Indiens, réalisèrent d'immenses bénéfices [1].

[1] Compagnie de la Nouvelle France. Articles constitutifs et réglementaires du 7 mai 1627. — Arrêt du Conseil d'État et privilége du Roi du 6 mai 1628. (Archives du Ministère de la Marine.)

Vers cette époque, la jalousie et l'esprit d'envahissement du Gouvernement Britannique et des habitants de la Nouvelle Angleterre commencèrent à paraître. En 1690, ces derniers attaquèrent sans succès Montréal et Québec; en 1697, par le traité de Ryswick, nous perdîmes la plus grande partie de l'île de Terre Neuve; le traité d'Utrecht, en 1713, donna aux Anglais nos établissements de Terre Neuve, de la baie d'Hudson et l'Acadie entière, en même temps qu'en Europe la Grande Bretagne devenait maîtresse de Minorque et de Gibraltar; dans l'année 1745, les habitants de Boston résolurent de s'emparer de la Nouvelle France, et, favorisés secrètement par le gouvernement anglais, ils firent seuls les frais d'une expédition qui fut infructueuse.

Enfin, après avoir laissé le valeureux marquis de Montcalm et ses troupes succomber héroïquement faute de secours, le gouvernement de Louis XV fit à l'Angleterre, par le traité *de la paix honteuse*, du 10 février 1763, le lâche abandon de la Nouvelle France, la plus belle colonie que nous ayons jamais eue, et dont la population de race française s'élève aujourd'hui à plus de six cent mille habitants!

La Compagnie de la baie d'Hudson se trouvant sans rivale, par la ruine du marché français,

acquit dès ce moment une puissance énorme; elle s'occupa activement de découvrir le passage du Nord-Ouest, et fit à cet effet exécuter, de 1769 à 1772, des voyages d'exploration par Samuel Hearne, l'un de ses agents les plus actifs. En 1771, ce dernier arriva jusqu'à la Mer Arctique, à l'embouchure de la rivière des Mines de Cuivre, près du 68e degré de latitude, et prenant cette mer pour l'Océan Pacifique, il crut avoir trouvé le passage tant désiré. Bien que le résultat de ces découvertes fût dès lors communiqué par les directeurs de la Compagnie à l'amirauté anglaise, le public n'en eut connaissance qu'en 1784, dans l'introduction du dernier voyage de Cook, et les journaux et les cartes de Hearne ne furent publiés qu'après sa mort en 1795.

COMPAGNIE DU NORD-OUEST.

La Compagnie de la baie d'Hudson conserva sa grande prospérité jusqu'en 1783. A cette époque, une association fut formée à Montréal sous la dénomination de Compagnie du Nord-Ouest (*North West Company*); cette Compagnie s'établit avec le privilége d'exploiter les régions inconnues du continent américain, baignées par la mer à l'ouest, et qui n'étaient pas comprises

dans la charte de la Compagnie d'Hudson. En 1785, une autre association s'organisa à Londres, sous le nom de Compagnie de la baie du Roi George (*King George's Sound Company*), qui expédia l'année suivante deux navires dans l'Océan Pacifique, aux ordres des capitaines Dixon et Portlock ; mais cette société n'eut qu'une courte durée, et ne put lutter contre la Compagnie des Indes Orientales et celle des Mers du Sud (*South Seas Company*). En 1789, la Compagnie du Nord-Ouest avait déjà établi des forts près du lac Atabasca, un peu au-dessous du cinquante-neuvième parallèle. Un de ses partners, Sir Alexandre Mackenzie, fit la même année un premier voyage dans la Mer Polaire, découvrit la rivière qui porte son nom, et, en 1792, repartit pour sa seconde expédition. Il pensait qu'en remontant la rivière Saskatchaouan, et après avoir traversé les Montagnes Rocheuses, il trouverait à l'ouest les hautes eaux du Rio Colombia, et pourrait descendre jusqu'à la mer. Nous avons déjà vu qu'il arriva au bord de l'Océan Pacifique en juillet 1793[1].

La Compagnie du Nord-Ouest dirigea parti-

[1] Voir : Sir Alexander Mackenzie's travels, vol. 2, pag. 388. London, 1802.

culièrement ses entreprises vers cette partie de la Nouvelle Calédonie, où, dès 1804, elle fonda des établissements; et ce fut elle qui, le 16 octobre 1813, acheta aux Américains, au prix de quarante mille piastres, l'établissement d'Astoria situé à l'embouchure de la Colombie[1].

La rivalité entre les deux Compagnies anglaises qui exploitaient les mêmes contrées, ne fit que s'accroître, et, après les différends les plus graves, une guerre ouverte éclata en 1814 sur le territoire de la Rivière Rouge, et sur la limite de la frontière des États-Unis où le comte de Selkirk, lord écossais, avait fondé une colonie avec des highlanders ses compatriotes, sur un terrain que la Compagnie lui avait concédé en 1812. Lord Selkirk avait confié au capitaine Mac Donnel le soin du premier établissement, situé au sud du lac Ouinipeg, près de la jonction des rivières Rouge et Assiniboine, dans la contrée occupée aujourd'hui par les Missions de l'Évêque de Juliopolis. Le commerce des pelleteries était interdit aux colons, qui devaient exclusivement se livrer à l'agriculture.

Mais les agents, commandant les postes voi-

[1] Voir : American State Papers, vol. 2, p. 104. (Miscellaneous.)

sins, appartenant à la Compagnie du Nord-Ouest, craignirent un tel voisinage, et refusèrent de reconnaître la validité de la concession de terrain. Les colons et les employés des deux camps en vinrent aux mains, et après des succès balancés, des établissements brûlés, pris et repris, les Écossais furent battus le 19 juin 1816, au Portage des prairies, sur la rivière *Qui appelle*, et le gouverneur des Territoires de la Compagnie d'Hudson, M. Semple, tué avec dix-sept de ses compagnons [1].

L'HONORABLE COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Le parlement anglais eut connaissance de ces déplorables collisions, et, par l'entremise du Département des Colonies, les deux Compagnies rivales furent réunies en une seule, sous le nom de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson (*Honourable Hudson's Bay Company.*) L'acte d'incorporation rendu en 1821 par le parlement, accorda pour vingt et un ans à la Compagnie le privilége exclusif de trafiquer dans

[1] Voir : Lord Selkirk's Sketch of the British Fur Trade in North America. London, 1816. — Narrative of the Occurences in the Indian Countries of America, published by the North West Company. London, 1817.

tous les territoires indiens possédés ou réclamés par la Grande Bretagne dans l'Amérique du Nord, « en faisant observer cependant que le « privilége de commerce exclusif donné pour la « partie de l'Amérique à l'ouest des Montagnes « Rocheuses, qui, en vertu de la convention de « 1818 entre l'Angleterre et les États-Unis, doit « rester libre et ouverte aux citoyens ou aux su- « jets des deux nations, ne saurait être exercé « au préjudice ou à l'exclusion des citoyens des « États-Unis, et en outre, qu'aucun sujet britan- « nique ne pourrait commercer dans lesdits ter- « ritoires à l'ouest des Montagnes Rocheuses, sans « une autorisation délivrée par le roi. »

De plus, cet acte venant à l'appui de celui rendu en 1803 par le parlement, sous le titre de *Canadian Juridiction Act,* confirme aux cours de justice établies dans le Haut Canada, « le droit « de connaître de toutes les causes dans les par- « ties ci-dessus décrites de l'Amérique, ainsi que « dans les Territoires appartenant à la Compagnie « de la baie d'Hudson ; des juges de paix ou des « personnes commissionnées *ad hoc*, doivent être « nommés pour déterminer les cas et exécuter les « jugements desdites cours dans les différentes « parties de ces régions. Ces fonctionnaires sont « aussi autorisés à faire garder par d'autres per-

« sonnes et à accompagner dans le Haut Canada, « pour y être jugé, tout individu refusant d'obéir « aux ordres et jugements susdits. Les juges de « paix peuvent siéger dans les territoires indiens « pour le jugement des simples délits et des causes « civiles dans lesquelles la matière en litige n'ex- « cède pas le montant de deux cents livres sterling.»

Il est inutile d'ajouter qu'aucun sujet anglais n'a obtenu la permission de commercer ou de s'établir dans les Territoires concédés à la Compagnie, et que les agents de cette dernière sont seuls investis de tous pouvoirs; et qu'enfin cette puissante corporation, qui compte, de l'Océan Atlantique à la Mer Pacifique, près de douze mille individus, non compris les Indiens, relevant d'elle directement ou indirectement, constitue une sorte d'*imperium in imperio* au milieu de l'Amérique anglaise.

Le capital de la Compagnie s'élève à huit cent mille livres sterling, soit vingt millions de francs. Les actions dont la valeur nominale est, comme dans l'origine, de cent livres, valent aujourd'hui de deux cent quarante à deux cent cinquante livres sterling; pendant les collisions des deux Compagnies, elles étaient tombées à quarante pour cent au-dessous du pair; aujourd'hui les porteurs de coupons touchent dix pour cent d'in-

térêt, et les bénéfices de la Compagnie s'élèvent annuellement à six millions deux cent cinquante mille francs, ou deux cent cinquante mille livres sterling. Une partie des profits est mise en réserve chaque année pour faire face aux dépenses imprévues et aux frais des années où les pelleteries sont peu abondantes.

Les employés de la Compagnie ne peuvent pas posséder d'actions en propre; chacune d'elles donne droit à une voix dans les réunions d'actionnaires qui ont lieu à Londres annuellement au siége de la société, et où sont vérifiés les comptes rendus des agents, et débattus les projets de nouveaux établissements, et toute chose, en un mot, qui intéresse la corporation. Aux termes des statuts et règlements, tout employé, quel que soit son grade, peut être exclu par les actionnaires s'il remplit mal ses fonctions. La direction suprême des affaires de la société est confiée à un Comité d'actionnaires résidant à Londres, et présidé par le Gouverneur de la Compagnie, qui ne reçoit que deux cent cinquante livres sterling par an, ses fonctions étant pour ainsi dire honorifiques, puisqu'elles durent à peine huit jours, et se bornent à l'apurement annuel des comptes. Le gouverneur actuel est l'honorable Sir John Pelly.

L'administration et l'inspection des Territoires de la Compagnie sont confiées à un autre gouverneur, Sir George Simpson (*Governor in and over the Territories*), dont les appointements s'élèvent, y compris les frais de route, à trois mille livres sterling. Il est tenu de visiter chaque année certains postes et forts de la Compagnie, dont les trois chefs-lieux ou centres principaux sont : au Canada, à Montréal; dans la baie d'Hudson, à la factorerie d'York, notre ancien fort Bourbon, et à l'ouest des Montagnes Rocheuses, au fort Van Couver, sur le Rio Colombia. Ces trois points sont les lieux d'arrivée et de départ des navires, et c'est par eux que la Compagnie entretient des relations directes avec Londres. Les trois agents spéciaux, résidant dans ces différents chefs-lieux, reçoivent deux mille livres sterling; au-dessous d'eux, dans la hiérarchie, se trouvent vingt-trois surintendants de districts ou chefs facteurs (*chiefs factors*), qui n'ont pas de traitement fixe, mais bien une part dans les bénéfices; cette part s'élève d'ordinaire à mille livres sterling. Au-dessous des facteurs en chef, on compte trente-cinq commis principaux (*chiefs traders*), aux appointements de cinq cents livres. Les officiers de santé (*surgeons*) perçoivent cent vingt-cinq livres, et les commis (*clerks*) cent livres sterling; les apprentis

commis, liés pour cinq années à la Compagnie, touchent vingt-cinq livres pendant les deux premières années, et soixante-quinze livres pendant les trois autres; le nombre de ces trois dernières classes est subordonné aux besoins du service. La hiérarchie y est observée rigoureusement, et l'avancement accordé selon les mérites et avec une grande justice.

Après vingt-cinq ans de service, les agents, en se retirant, ne reçoivent point de pensions viagères, mais ils jouissent pendant deux années de leur traitement en entier, et pendant cinq ans de la demi-solde; la Compagnie leur fournit en outre des rations de thé, de vin, de sucre, de rhum et de vivres de toute espèce. Parmi ces employés, cent au plus sont Européens, la plupart Écossais; tous les autres, nés dans les forts, sont fils des agents et généralement de femmes indiennes.

On confond sous le nom général d'*engagés* tous les travailleurs de la Compagnie, les ouvriers forgerons, charpentiers, tonneliers, les trappeurs de castors, chasseurs, bateliers, et même les fermiers; seuls, les matelots anglais des navires ne sont pas compris dans cette catégorie. Les engagés chargés de parcourir le pays en canots pour le transport des marchandises, sont désignés plus spécialement sous le nom de *voya-*

geurs. Ces engagés sont des Français Canadiens, parmi lesquels on trouve quelques hommes de sang mêlé appelés *bois brûlés*, et des Iroquois Métis. La langue française est la seule en usage parmi eux ; ils professent la religion catholique, et nourrissent pour les Anglais une antipathie très-marquée. Leurs appointements varient de dix-sept à trente louis ou livres sterling par an ; indépendamment des rations de vivres auxquelles ils ont droit, tous les engagés pères de famille reçoivent individuellement par semaine, dans l'hiver, huit saumons salés et huit mesures de pommes de terre ; et dans l'été, de la graisse et des légumes ; on ne leur distribue de farine qu'au fort Van Couver et à Nesqually, et ne recevant pas de viande de la Compagnie, ils sont obligés de suppléer à l'insuffisance de ces vivres par le produit de la chasse. La Compagnie réalise en outre un bénéfice de vingt-cinq pour cent sur les appointements des engagés dans le Territoire du Rio Colombia, en comptant au taux de cinq schellings au lieu de quatre, valeur réelle, les piastres espagnoles et les dollars qui sont la monnaie courante du pays.

Les Français Canadiens sont engagés pour trois ans, à la condition de ne point se marier pendant la durée de leur contrat ; mais les agents anglais

ne se font pas scrupule de les retenir plus longtemps, en ajournant le payement de leurs comptes, et en leur refusant les moyens de retourner au Canada. Ce sont ces engagés devenus libres qui constituent la population indépendante établie à la baie de Puget, et surtout sur les bords du Ouallamet, près des Missions françaises de M. l'abbé Blanchet, récemment nommé Vicaire apostolique du Saint Père.

La Compagnie d'Hudson a en outre des établissements à Honoloulou, capitale des îles Sandwich, et en Californie, aux ports de MonteRey et de San Francisco. Dans son organisation politico-commerciale, la Compagnie désigne le Territoire en litige situé à l'ouest des Montagnes Rocheuses, sous le nom de Département du Rio Colombia (*Colombia Department*), dont le chef-lieu est le fort Van Couver. Ce fort a pour succursale le fort Saint James, où réside le surintendant de la Nouvelle Calédonie.

Les établissements de la Compagnie sur ce territoire sont, en allant du nord au sud, les forts Tracé ou fort Drew, Connolly, les deux forts Babine, les forts Mac Leod, Simpson, Fraser, Saint James, les stations de Nasse, de Stella, les forts George, Mac Loughlin, Chilcotin, Alexandria, le Campement des Barges, les forts Thom-

pson et Langley, la Maison des Lacs, les forts Koutanis, Colville, Okanagam, les forts Nesqually et Kaoulis, les stations des Têtes Plates et des Cœurs d'alène, le Repos des Voyageurs, le fort des Nez Percés et Van Couver, le fort George (ancien Astoria), la station à la chute du Ouallamet, le fort Umqua, sur la rivière de ce nom, et les forts Boursé et Hall, sur la rivière des Serpents, branche sud du Rio Colombia. Nous ne citons que pour compléter cette nomenclature, les forts Tako, Stikine et Highfield, situés sur le Territoire russe. On doit remarquer aussi que les quatre premiers forts du nord, les forts Tracé, Connolly, Babine et Mac Leod, sont situés au delà de 54 degrés 40 minutes de latitude, et par conséquent ne sont point soumis à contestation [1].

La Compagnie emploie pour son commerce de la côte Nord-Ouest cinq corvettes marchandes de trois cent soixante tonneaux, commandées par des officiers expérimentés, et ayant à bord de dix-huit à vingt hommes d'équipage. Ces navires, construits avec le plus grand soin, et tous sur le même modèle, afin que les agrès et autres objets de rechange puissent leur servir indistinctement,

[1] Voir dans l'Atlas la grande carte générale n° 1.

ont un tirant d'eau de quatre mètres et demi. Ils sont armés de six caronades de seize, et pourvus de munitions, de fusils, de lances et de haches d'abordage. Indépendamment du pavillon anglais qui flotte à l'arrière, ils portent au mât de beaupré, le pavillon de l'Union des trois royaumes (*Union Jack*), et au grand mât, un guidon qui doit servir à les faire reconnaître constamment. Ces guidons consistent en un champ bleu, sur lequel se détachent en blanc les trois lettres H. B. C. Ces navires ont les noms de *Colombia*, *Cowlitz*, *Van Couver*, *Albert* et *Victoria*. La Compagnie possède encore deux goëlettes et un pyroscaphe, le *Beaver* (le Castor), de cent cinquante tonneaux, pourvu de deux machines, chacune de la force de trente-cinq chevaux, destiné spécialement à trafiquer dans le détroit de Juan de Fuca, et dans les nombreux archipels de la côte où les bâtiments à voiles auraient de la peine à pénétrer. Les grands navires partent généralement de Londres à la fin d'avril et de décembre, arrivent au Rio Colombia en quatre mois et demi environ, y laissent une partie de leur cargaison, prennent de la farine, du saumon, des madriers et des planches qu'ils transportent aux îles Sandwich, et reviennent avant la mauvaise saison au fort Langley, à la baie de Puget et au

fort Van Couver, où ils complètent leur chargement pour l'Europe.

Nous avons vu, en décembre 1841, le navire *Colombia* se mettre en route pour Londres avec une cargaison de fourrures et de pelleteries évaluée à cinquante mille livres sterling, c'est-à-dire à près de treize cent mille francs. Généralement, il part annuellement quatre navires, soit d'Angleterre, soit de la côte Nord-Ouest; ces navires se rendent depuis peu d'années de Sandwich, ou du fort Van Couver, en Californie, où ils échangent des marchandises contre des piastres, du blé et des cuirs de bœuf. Bien que nous nous soyons trouvés en plein hiver dans la Colombie avec deux bâtiments anglais, il est extrêmement rare que la Compagnie les fasse entrer ou sortir à cette époque; s'ils doivent hiverner sur la côte, on les envoie à la baie de Puget.

Tous les ans, les chefs des districts se réunissent dans un lieu indiqué à l'avance pour traiter des affaires de la Compagnie, rendre compte de leur gestion, proposer les améliorations à introduire et les nouveaux postes à créer. Si l'on remarque que dans quelques cantons le nombre des castors diminue, on cesse de faire trapper, afin que l'espèce puisse se reproduire. Certaines tribus punissent même de mort les individus qui tuent les

animaux pendant le printemps et l'été. Tous les trois ans à peu près, le Gouverneur des Territoires, Sir George Simpson, traverse le continent de l'Amérique, examine tous les forts, et revient à Londres rendre compte au Comité supérieur de la situation des affaires.

En 1842, le gouverneur Simpson, après avoir inspecté tous les établissements des Territoires de la Compagnie, ceux de Californie et de Sandwich, s'est rendu dans l'Amérique russe, et est retourné en Europe par le Kamschatka et la Sibérie. La Compagnie impériale de Saint-Pétersbourg a eu la courtoisie, pour ne pas dire l'imprudence, de laisser visiter ses comptoirs et de faciliter tous les moyens de transport à ce chef intelligent d'une Compagnie rivale.

Indépendamment de la visite du gouverneur et des arrivages, afin que les rapports des établissements entre eux soient fixés d'une manière périodique, on expédie chaque année de Montréal, au mois de mai, un *exprès*, accompagné d'une brigade de porteurs, de bateliers, d'engagés et de nouveaux agents qui se rendent dans les postes. Nous croyons utile, pour donner une idée de la navigation intérieure, d'indiquer ici l'itinéraire que suit cette caravane (itinéraire tracé sur notre carte générale), et qui permet de relier

par une ligne non interrompue de lacs et de rivières l'Atlantique à la Mer Pacifique, de franchir les dix-huit cents lieues qui séparent ces deux Océans, et d'aller enfin par eau, de Londres ou de Paris, à la mer du Sud, en traversant le Continent américain, sans interrompre la navigation autrement que par un trajet de quelques jours à cheval [1].

De Montréal on remonte le fleuve Saint Laurent, et, par les grands lacs, on arrive au Lac Supérieur. On gagne de là, par de petites rivières, le lac de la Pluie et le lac des Bois; puis, au fond de ce lac, la rivière Ouinipeg, qui conduit au lac du même nom; dans sa partie sud se jette la Rivière Rouge, sur les bords de laquelle est établie la colonie où réside Mgr. Provencher, Évêque de Juliopolis. La distance de Montréal à la Rivière Rouge est de sept cents lieues, et peut être parcourue en trente-trois jours environ. En remontant le lac Ouinipeg, on arrive, après une navigation de sept jours, à la station de Norwége, située à cent quarante-quatre lieues de la Rivière Rouge. On s'embarque sur la rivière Saskatchaouan, et l'on atteint en dix jours

[1] Voir le Rapport sur les Missions du diocèse de Québec, par M. l'abbé Blanchet. N° 2, p. 12. Québec, 1840.

Voir dans l'Atlas la Carte générale n° 1.

le fort Constant, à quatre-vingt-treize lieues plus loin, sur la rive droite. Du fort Constant au fort Cumberland, on compte trente-six lieues qu'on franchit en deux jours. Il en faut douze pour arriver à la station Carlton, à quatre-vingt-dix-huit lieues du précédent : l'on parvient ensuite, en huit jours, au fort Pitt, séparé de Carlston par quatre-vingt-sept lieues ; puis, en douze jours, en passant devant le fort Georges à la station Edmonton, située au milieu des tribus redoutables des Indiens Pieds Noirs et éloignée de cent lieues du fort Pitt. On a, comme on voit, suivi pendant six semaines environ le cours sinueux de la rivière Saskatchaouan ; à la station Edmonton cette rivière cesse d'être navigable ; il faut gagner à cheval le fort Assiniboine, sur la rivière la Biche ou Atabasca. La distance n'est que de trente-quatre lieues ; mais comme la route est très-escarpée, on ne met pas moins de cinq jours à faire le trajet. Du fort Assiniboine à la station Jasper, située à quatre lieues en dedans des Montagnes Rocheuses, on lutte en canot contre le cours de la rivière, et l'on emploie quinze à dix-huit jours pour franchir la distance de quatre-vingt-douze lieues qui sépare le fort de la station. Là, on prend des chevaux, et après avoir passé la station Henry, on arrive à la gorge nommée le Bol de Punch.

On se trouve alors à sept cents lieues de la Rivière Rouge et à mille quatre cents de Montréal. Au milieu du Bol de Punch, au centre de la vallée, il existe un petit lac circulaire de soixante pieds de diamètre, donnant issue à deux petits ruisseaux, l'un à l'est, qui forme une branche de l'Atabasca, et l'autre à l'ouest, qui est une des sources du Rio Colombia. La route se continue dans une gorge large d'une demi-lieue, au nord de laquelle apparaissent les pics des monts Browne et Hooker, élevés de près de cinq mille mètres; c'est le point culminant jusqu'à présent mesuré des Montagnes Rocheuses [1].

La pente du défilé, d'ailleurs assez rapide, offre des rochers difficiles à gravir, et des petites rivières qu'il faut traverser jusqu'à vingt-cinq fois dans un jour. D'énormes masses granitiques, surplombant dans la vallée, se détachent quelquefois et s'abîment au fond des précipices, balayant tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage. En sortant de la passe, le plan s'incline vers l'ouest, et en côtoyant la branche du milieu de la Colombie, on arrive à la station du Campement des Barges, où le fleuve commence à être navigable. Bien que la distance de cette station à celle

[1] Le mont Browne a 4,864 mètres, et le mont Hooker 4,773.

des Montagnes Rocheuses ne soit que de quarante lieues, il faut huit jours pour la franchir, à cause des difficultés de la route. On est obligé de faire passer les rivières à la nage par les chevaux, et de construire à la hâte des radeaux pour le transport des bagages et des voyageurs.

Au Campement des Barges se réunissent les trois branches supérieures du Rio Colombia; la plus grande vient du sud, et a une largeur de soixante mètres environ; la Rivière des Canots, qui vient du nord, n'en a pas plus de quarante, et la branche du milieu trente seulement. Lorsqu'on a atteint ce campement, on s'embarque sur des canots; le fleuve est extrêmement rapide, plein de remous et de courants; on saute la Dalle supérieure, puis la terrible Dalle des Morts, fameuse par ses naufrages, et dont la largeur est de vingt mètres à peine, et l'on gagne en deux jours la Maison des Lacs, éloignée de cinquante-cinq lieues. De ce point au fort Colville, la distance est de soixante-douze lieues, que l'on parcourt en trois jours; trois autres sont nécessaires pour joindre le fort Okanagam, situé à soixante-quatre lieues à l'ouest, et cinq pour franchir une distance égale qui sépare ce dernier point du fort des Indiens Nez Percés, où la branche sud du Rio Colombia s'unit à la branche nord. Les bords du

fleuve offrent les paysages les plus pittoresques, mais la navigation est difficile; après avoir passé la cascade supérieure, on arrive au Grand Rapide, ou première chute, à quatorze lieues au-dessus du fort Van Couver. La rivière, en cet endroit, coule dans un canal étroit, qui n'a que cent soixante mètres de large, et dont la longueur est de deux milles; il est formé de murailles basaltiques, et son cours est obstrué d'énormes rochers et de petites îles. La hauteur verticale de la chute est de quarante-cinq mètres; après un portage, on descend le fleuve dont le cours devient magnifique, et la distance de quatre-vingts lieues qui sépare le fort des Nez Percés du fort Van Couver est aisément parcourue en six journées; enfin, du fort Van Couver à la mer, on ne compte pas plus de trente lieues qui se font en deux jours.

Ainsi, le parcours total de Montréal jusqu'à la Mer Pacifique à l'embouchure du Rio Colombia est exactement de dix-huit cents lieues, et la durée du voyage de quatre mois et demi. Pendant ce voyage on est obligé de franchir à cheval soixante-quinze lieues, ce qui exige treize jours environ, et le reste se fait en bateau. Nous n'avons point calculé les journées de halte pour le repos, et celles consacrées aux affaires dans les différentes stations; le retard qu'elles occasion-

nent est quelquefois si long, que la brigade qui part de Montréal au commencement de mai, n'atteint le fort Van Couver que dans le courant d'octobre; elle repart du fort à la fin de mars, et arrive à Montréal dans les derniers jours de septembre; mais on doit remarquer que cette caravane est composée de soixante à quatre-vingts personnes, et de dix ou douze canots portant souvent des bagages et des marchandises. Si l'on veut aller à la légère, comme le font le gouverneur Simpson et les courriers que la Compagnie expédie de temps en temps, on peut se rendre du Rio Colombia au fleuve Saint Laurent en moins de trois mois.

Mais on ne saurait se faire en Europe une juste idée des fatigues et des périls qu'entraîne cette manière de voyager; il faut passer des jours, et souvent des nuits entières, accroupi dans les barges, essuyer les coups de vent, la neige et des torrents de pluie, sauter des rapides et des cascades sans nombre; faire à pied de longs portages, en s'ouvrant parfois, la hache à la main, un passage à travers les bois, les rochers et les marécages; camper en plein air, l'hiver, dans des lieux froids et humides, et l'été au bord des rivières, où l'on rencontre des serpents venimeux, et où l'atmosphère est infestée de moustiques; se nour-

rir enfin d'aliments sinon insuffisants, toujours mal accommodés; et enfin avoir quelquefois à défendre sa vie contre les attaques d'Indiens hostiles.

Dans les canots, si le courant est difficile, on va à la perche et à la ligne; mais lorsque le temps est favorable, on hisse les voiles des barges et on les fait avancer à l'aviron. C'est alors que pour ramer en mesure les Canadiens font retentir ces solitudes de leurs vieilles chansons françaises. Plusieurs fois, parcourant en canot le Rio Colombia, notre cœur a battu en entendant, même au milieu du vent et de la pluie, nos rameurs entonner des airs qui nous rappelaient la patrie, et en retrouvant sur ces rivages éloignés, chez ces fils de la Nouvelle France, le courage et la gaieté de notre ancien caractère national!

La Compagnie de la baie d'Hudson, tout en poussant ses établissements à l'ouest et au sud, au delà des Montagnes Rocheuses, ne manque pas d'étendre ses reconnaissances géographiques au nord sur l'Océan Pacifique, et vers la mer Polaire. Dès 1834, le facteur en chef John Mac Leod avait découvert la rivière Stikine où les Indiens Nahanis trafiquaient avec les Moscovites, et fondé le fort aux Liards. Trois ans plus tard, son successeur, M. Robert Campbell, jeune Écossais, pour-

suivit ses découvertes dans l'intérieur de l'Amérique russe, et amena en quelque sorte, par ses rapports au comité de Londres, la conclusion de la convention commerciale de 1839, entre la Compagnie impériale de Saint-Pétersbourg et celle de la baie d'Hudson.

Les expéditions des capitaines Parry, Franklin, Beechey, Back et Ross, n'avaient point résolu la question du passage du Nord-Ouest. En 1839, deux officiers de la Compagnie, MM. Dease et Simpson, neveu du gouverneur, mirent un terme aux doutes, en rendant presque certaine l'existence de la communication d'une mer à l'autre, démontrant ainsi que l'Amérique n'est qu'une grande île séparée des Terres Arctiques, et qu'il est possible de pénétrer de la baie d'Hudson dans la Mer Pacifique par le détroit de Behring. Bien que cette découverte n'ait pour le moment qu'une valeur purement scientifique, on ne saurait donner trop d'éloges aux hardis voyageurs qui affrontèrent dans ce but, pendant quatre années, des périls si terribles, que l'un d'eux, M. Simpson, paya sa découverte de la perte de sa raison et de sa vie. Notre Société royale de géographie a décerné récemment à M. Dease sa grande médaille d'or, le récompensant ainsi de son zèle et de son dévouement pour la science.

TABLEAU GÉNÉRAL

DES TERRITOIRES DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON,

DANS LE NORD DE L'AMÉRIQUE,

A L'EST ET A L'OUEST DES MONTAGNES ROCHEUSES.

NOMS.	FORTS.	STATIONS.	HABITANTS BLANCS.	INDIENS.	POSITIONS.
Labrador.....	1	8			A l'Est des Montagnes Rocheuses.
Rivière Rupert...	3	7			
Lac Abitibi.....	1	4			
Rivière Moose....	1	5			
Albany.....	1	8			
Severn.....	2	3			
Rivière Churchill..	1	2			
Lac de la Pluie...	2	3			
Rivière Rouge....	2	8			
Lac Ouinipeg.....	2	2			
Norwége.....	1	2			
Islande.....	1	4			
Rivière Nelson....	2	4			
Rivière du Cygne..	5	6			
Cumberland.....	2	3			
Sascatchaouan....	4	5			
Petit lac de l'Escl..	2	3			
Rivière Anglaise..	5	4			
York.....	1	5			
Atabasca.....	5	2			
Lac de l'Esclave..	4	3			
Rivière de Paix...	5	3			
Rivière Mackenzie.	5	3			
TOTAL	58	97	9,000	150,000	
Département du Rio Colombia et de la Nouvelle Calédonie.....	28	8	3,000	50,000	A l'Ouest des Montagnes Rocheuses.
TOTAL GÉNÉRAL.	86	105	12,000	200,000	TOTAL GÉNÉRAL des Territoires.

Pour compléter nos renseignements sur l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, nous venons de donner l'énumération de ceux de ses Territoires situés à l'Est des Montagnes Rocheuses, et dont les limites ont été fixées par le traité de 1818 entre l'Angleterre et les États-Unis, ainsi que le nombre des établissements de toute espèce compris entre les versants occidentaux de ces montagnes et l'Océan Atlantique. En résumé, cette puissante corporation possède, dans ses immenses provinces de l'Amérique septentrionale, deux cents forts ou stations, douze mille habitants de race blanche, dont les dix-neuf vingtièmes sont Français Canadiens, et deux cent mille Indiens[1].

[1] Voir : Narrative of the Discoveries on the North Coast of America; effected by the Officiers of the Hudson's Bay Company during the years 1836-1839. By Thomas Simpson. 1 vol. London, 1843.

CHAPITRE VII.

Forts de la Compagnie de la baie d'Hudson.—Fort Van Couver. — Le Docteur Mac Loughlin, surintendant. — Le Gouverneur Sir George Simpson.—Marine et commerce de la Compagnie. — Colonie de Français-Canadiens.—Compagnie d'Agriculture de la baie de Puget. — Missionnaires français dans l'Orégon.

Tous les forts de la Compagnie sont à peu près construits sur le même plan ; ils ont la forme d'un quadrilatère de cent ou cent cinquante mètres de front, et sont entourés par une palissade de six mètres de haut, formée avec des troncs d'arbres;

dans quelques-uns il règne tout autour une galerie supérieure; les quatre angles sont flanqués de bastions armés avec quatre ou huit pièces en fer, de petit calibre. Ces fortifications grossières suffisent pour tenir les Indiens en respect, et au besoin, pour repousser leurs attaques. Il n'existe pas dans les Territoires de la Compagnie un seul soldat anglais; mais dans les endroits où les tribus peuvent être à craindre, les engagés sont soumis à une sorte de service militaire. Dans tous ces forts, excepté à Van Couver et Nesqually, la population ne se compose que de l'agent anglais qui tient le comptoir, d'un petit nombre de Français-Canadiens engagés, voyageurs, porteurs et bateliers, et de quelques Indiens et *Bois brûlés* ou Métis.

FORT VAN COUVER.

Le chef-lieu et le plus important des établissement anglais est celui fondé, en 1824, par le docteur John Mac Loughlin, et qu'il nomma fort Van Couver. Il est situé sur la rive droite et septentrionale du Rio Colombia, à trente lieues de son embouchure, dans une petite plaine large d'un mille et s'étendant pendant deux lieues le long du fleuve. Le terrain s'élève graduellement;

la partie inférieure est formée par une prairie, et la colline couronnée de bois superbes. La situation est extrêmement pittoresque : devant le fort se déroulent au loin d'immenses plaines couvertes de verdure; sur le premier plan, les eaux limpides du fleuve, ombragées d'arbres gigantesque, et, au sud-est, le mont Hood, dont la neige éternelle contraste avec la couleur sombre des forêts de pins qui l'entourent.

Le fort est éloigné de trois cents mètres du rivage, la palissade qui regarde le sud a un développement de deux cent quarante sur cent trente mètres de profondeur. Il n'y a ni fossés, ni armement d'aucune espèce; on aperçoit seulement au milieu de la cour deux vieux canons de fer encloués. L'enceinte renferme trente bâtiments divers : logements du gouverneur, du surintendant, et des autres employés de la Compagnie et de leurs familles, les ateliers de charpente, de serrurerie et de tonnellerie, les forges, les magasins de pelleteries, le dépôt des marchandises européennes, la pharmacie, et une chapelle catholique servant d'école. Tous ces bâtiments sont construits en bois, excepté le magasin à poudre qui est en briques et isolé. Un grand jardin potager, rempli d'arbres fruitiers, est attenant au fort, autour duquel on ensemence

annuellement six cents hectares. Sur la plage se trouvent des hangars et un chantier pour les barges et les chaloupes, et à quelques centaines de pas du fort, les maisonnettes des engagés. Il y a aussi à peu de distance une mauvaise baraque servant d'hôpital, des granges, deux bergeries, une laiterie, des étables, des greniers et une machine à battre le blé [1].

A deux kilomètres au-dessus du fort et sur un petit ruisseau qui ne se tarit jamais et se jette dans la Colombie, on a construit un moulin à farine, et une scierie mécanique qui peut débiter jusqu'à trois mille pieds de bois par jour. Cette usine emploie une vingtaine d'ouvriers, tous Sandwichois, et un nombre proportionné de chevaux, de paires de bœufs et de charrettes. Non loin des maisons, mais de l'autre côté du fleuve, s'élèvent une trentaine de loges d'Indiens Têtes Plates, qui apportent au fort les produits de leur pêche et de leur chasse. La population totale du fort Van Couver se compose de sept cents individus, dont vingt-cinq Anglais et cent

[1] Voir dans l'Atlas la carte n° 17.

Fort Van Couver : { Latitude Nord : 45° 35′ 53″.
Longitude Ouest : 124° 40′ 34″.

Distance du cap Désappointement, 82 milles.

Engagés français-canadiens avec leurs familles. Ces blancs, qui pour la plupart sont mariés à des femmes indiennes, ne parlent que la langue française. Quant aux Indiens Tchinouks, dont les huttes avoisinent Van Couver, ils se servent d'un jargon formé de mots indiens mêlés de mots français et de quelques expressions anglaises.

Comme tous les autres Indiens de ce Territoire, les Tchinouks distinguent fort bien à première vue les différentes nations de blancs; ils désignent les Espagnols de la Californie par le nom de *Spagnols*, et les Anglais par celui de *Kinjor* (corruption des mots King George), comme étant sujets du roi George; ils appellent les Américains *Boston,* sans doute parce qu'ils viennent presque tous de cette ville, et les Français-Canadiens *Fransé* ou *Pasayouk,* c'est-à-dire visages blancs, les Français étant incontestablement les premiers blancs qui aient traversé les Montagnes Rocheuses. C'est avec ces derniers que les Indiens entretiennent les rapports les plus familiers.

Le mouvement commercial est assez considérable au fort Van Couver, car c'est le point où arrivent généralement les produits des autres forts du Territoire, et c'est aussi de là que partent les caravanes et les brigades de porteurs qui

vont distribuer les marchandises dans les stations de l'intérieur. Il en résulte que le fort Van Couver qui, à l'extérieur, ressemble à une grande ferme entourée de bâtiments d'exploitation agricole, n'est en réalité, au dedans, qu'une boutique et un comptoir de la cité de Londres. Une quinzaine de commis sont employés aux échanges avec les Indiens, à la vente et aux écritures; ils se réunissent dans leurs bureaux au son de la cloche, dès sept heures du matin et y travaillent jusqu'à neuf heures du soir, sauf les moments nécessités pour les repas, qui se font en commun et sont présidés par l'agent supérieur.

Le soir les jeunes commis se réunissent, pour fumer, dans une chambre nommée le salon des célibataires, *Bachelor's Hall;* chacun raconte ses voyages, ses aventures, ses combats avec les Indiens : l'un s'est vu forcé de manger ses mocassins; l'autre est si sûr de sa carabine qu'il ne vise les ours que dans la bouche pour ne pas endommager la peau; et quelquefois enfin les mélodies écossaises se mêlant aux chansons canadiennes, l'on voit la gaieté française animer les robustes highlanders. Les habitations sont des espèces de casernes où rien ne rappelle le comfort anglais. Le mobilier consiste en une petite table, une chaise ou un banc, et un lit de camp en plan-

ches, criblé d'insectes, avec deux couvertures de laine. Il faut avouer cependant que ce modeste ameublement paraît superbe, pour qui a passé deux années dormant en plein air, et des semaines entières à explorer des fleuves en canots découverts, au milieu de pluies incessantes et glaciales.

Le dimanche, la salle à manger se convertit en oratoire; et l'un des employés lit les prières de la liturgie protestante. La Compagnie avait fait venir de Londres, en 1837, un ministre anglican; mais au bout de deux ans, il fut obligé de se retirer à cause des discussions qui ne cessaient de s'élever entre lui et les Écossais presbytériens. Quant aux Français, ils se réunissent à la chapelle pour y faire des lectures pieuses, assister aux offices et chanter des cantiques en l'absence des prêtres. Il y a maintenant un Missionnaire à Van Couver. Avant son arrivée, encore toute récente, ceux du Ouallamet ou du Nesqually y venaient une fois par mois.

Le fort est la résidence du docteur Mac Loughlin, autrefois l'un des membres les plus actifs de la Compagnie du Nord-Ouest et aujourd'hui Agent spécial et surintendant de la Compagnie d'Hudson pour tout le Territoire à l'ouest des Montagnes Rocheuses. Ce personnage, fervent ca-

tholique, est né à Montréal d'un père écossais et d'une mère française. Il est venu plusieurs fois à Paris où réside son frère, l'un de nos médecins les plus distingués, et il professe les plus honorables sympathies pour la France. C'est à M. Mac Loughlin que la Compagnie doit l'extension que ses établissements ont prise sur le territoire baigné par la Mer Pacifique. Dès son arrivée, sa haute taille, sa figure majestueuse et sa force athlétique imposèrent aux Indiens; il épousa la fille de Concomely, un des principaux chefs, et acquit par là sur toutes les tribus de la Colombie l'influence la plus favorable à ses plans colonisateurs. En 1824, il fonda Van Couver, et depuis lors il n'a cessé de donner ses soins au développement agricole. Il favorise de tout son pouvoir l'immigration de nouvelles familles du Canada, et l'établissement des Français libérés du service de la Compagnie. Le docteur Mac Loughlin vient de tracer, dans la vallée du Ouallamet, le plan d'une ville à laquelle il a donné le nom d'Orégon, et d'un commun accord les colons anglais, américains et français lui ont offert provisoirement le gouvernement de tout le Territoire. Il est aidé dans ses fonctions par un chef facteur écossais, M. James Douglas, homme jeune et extrêmement intelligent, qui s'occupe plus spéciale-

ment de la partie active et mercantile des affaires. A la suite de quelques voyages en Californie, ce dernier, ayant parfaitement compris tous les avantages que la Compagnie pourrait retirer d'un établissement dans cette province, y fonda un comptoir, en 1841, en même temps qu'il faisait établir celui aux îles de Sandwich.

Nous arrivâmes au fort Van Couver à bord d'un navire de la Compagnie, venant de Californie, et muni de lettres de recommandation et de crédit délivrées par M. William Raë, gendre de M. Mac Loughlin et agent de la Compagnie au port de San Francisco. Le docteur nous accueillit avec empressement; mais, il faut l'avouer, le gouverneur Sir George Simpson, qui se trouvait au fort depuis quelques jours, fut tout d'abord surpris de notre voyage.

Le soir même, nous eûmes l'explication de l'inquiétude que notre présence avait paru causer au gouverneur Simpson. Il y avait au fort un membre de l'expédition scientifique des États-Unis, M. Hale, qui avait été laissé à Van Couver dans le but apparent d'étudier les langues indiennes, mais en réalité pour suivre les mouvements de la Compagnie et en rendre plus tard compte à son gouvernement. Nous comprîmes, M. Hale et moi, que notre présence pouvait n'être

rien moins qu'agréable aux agents de la Compagnie, qui, monopolisant les notions de toute espèce sur le Territoire en litige, ne devaient voir qu'avec un certain déplaisir, le pays exploré par deux Envoyés des gouvernements français et américain. Le docteur Mac Loughlin nous donna un logement dans le fort, et fut plein de prévenances pour nous, et dès l'instant où les agents de la Compagnie virent qu'ils n'avaient à redouter de ma part aucune concurrence mercantile, et que je ne m'occupais point d'affaires de commerce, leur inquiétude cessa, et ils me traitèrent comme de parfaits gentlemen. Sir George Simpson se défendit d'accepter le prix de mon passage à bord d'un des navires; mais je n'eus garde d'accepter, et j'acquittai intégralement à Londres toutes les dépenses à terre et à bord. Toutefois je ne pus m'empêcher de comparer la réception froide et roide de ces marchands anglais, à l'accueil franc, empressé et, je le répète, vraiment impérial que j'avais reçu des officiers russes au port de la Bodega.

Le seul événement qui nous intéressa pendant notre séjour à Van Couver, fut une secousse de tremblement de terre, arrivée le 2 décembre 1841, à quatre heures du soir. Nous éprouvâmes trois oscillations d'une seconde au plus, et dans la di-

rection nord et sud. La Compagnie d'Hudson possède, à quelques journées du fort de Van Couver, deux établissements agricoles importants; ce sont les forts Nesqually et Kaoulis. Le fort Nesqually est situé sur la petite rivière de ce nom, laquelle prend sa source au pied du mont Rainier, et se jette au fond de la baie de Puget. La distance du fort de Van Couver à Nesqually est de soixante lieues ou six jours de marche. Pour éviter de sortir de la Colombie et de rentrer dans le détroit de Fuca, on descend le fleuve jusqu'à l'embouchure de la Kaoulis que l'on remonte en canots pendant quelque temps, puis l'on gagne à cheval les bords de la mer.

Le fort, construit comme ceux dont nous avons déjà donné la description, et armé de quelques pièces de canon, renferme des logements et des magasins. Il s'élève à une demi-lieue de la mer, dont un bois et un pli de terrain lui dérobent la vue. Aux alentours, on a défriché environ deux cents hectares pour le compte de la Compagnie. La rivière Nesqually n'a pas plus de soixante pieds de large. Ses rives sont bordées de cèdres et de pins énormes; elle n'est navigable que pour des chaloupes; dans la belle saison et à quelques lieues de la mer, on peut la passer à gué. Cette rivière coule au milieu d'une grande

prairie nommée la *prairie des Buttes*, qui, sur un espace de plusieurs lieues, est couverte de petites élévations de forme conique, d'une hauteur de deux à trois mètres, et dont la formation est due sans doute à des éruptions volcaniques. La largeur de la baie de Puget est d'une demi-lieue; ses bords, ainsi que tous les environs du fort, présentent l'aspect d'une longue suite de prairies semées de bouquets de bois et coupées par des ruisseaux; et l'illustre Van Couver avait raison de dire avant nous qu'il laissait à la plume exercée d'un écrivain habile, le soin de décrire cette magnifique contrée.

Le fort Kaoulis ou Cowlitz est situé sur la rivière de ce nom, au centre d'une plaine longue de six milles et large de deux environ; cette rivière, sur les bords de laquelle se trouvent des couches de houille et de lignite, prend, comme celle de Nesqually, naissance dans les flancs du mont Rainier, et va se jeter sur la rive droite du Rio Colombia, à quelques lieues au-dessus de son embouchure. Son lit, navigable seulement pour des barges, est extrêmement sinueux; les arbres tombés, les rochers et les rapides qui l'encombrent, en rendent le parcours dangereux. Dans plusieurs endroits, ses bords sont taillés à pic, et ces grandes masses granitiques chargées d'épaisses

forêts impriment à la contrée un caractère sombre et sauvage; toutefois, dès que le sol s'abaisse, on voit apparaître des prairies couvertes d'excellents pâturages. Le nombre d'hectares mis en culture par les soins de la Compagnie est de cent environ.

La Société de la Baie d'Hudson ne possède d'autre établissement sur le Ouallamet qu'une petite maison en bois gardée par un seul homme, et située à la chute de cette rivière qui prend sa source au sud-est dans la Sierra Nevada, et débouche dans la Colombie à six milles au-dessous et en face du fort Van Couver. Entre ses deux bras, se trouve l'île Ouapatou ou Multonomah, maintenant inhabitée. Jusqu'à douze lieues de son embouchure, le cours du Ouallamet est parfaitement navigable pour des navires de deux cents tonneaux. On rencontre à cette distance une chute verticale de quarante pieds, formée par des assises de basalte qui occupent toute la rivière, dont la largeur en cet endroit est de quatre cents mètres environ. Les navires peuvent venir s'amarrer sous la chute; le fond à droite est de cinq à six brasses. Pendant l'été, lorsque les eaux sont basses, on aperçoit trois cascades distinctes, et la division des eaux est formée par une île et quelques rochers placés

au milieu du fleuve; mais, durant la saison des pluies et la fonte des neiges, les trois canaux se réunissent, et la nappe tombante des eaux embrasse toute la rivière. Il est évident que ces chutes, dont la Compagnie s'est déjà assuré la possession, acquerront plus tard de l'importance; à l'aide de petites rigoles et en ramifiant les cours d'eau, on pourra mettre en mouvement un très-grand nombre d'usines, moulins et scieries mécaniques déjà usitées dans le pays. Lorsqu'on arrive aux chutes du Ouallamet, on est obligé de faire un portage de deux cents pas environ; on peut ensuite remonter la rivière pendant près de quarante lieues. Les petits affluents qu'elle reçoit sont aussi navigables pour des canots.

La Compagnie d'Hudson s'étant engagée à fournir annuellement aux comptoirs de l'Amérique Russe cinq mille fanègues de blé (deux mille huit cent quinze hectolitres), et voyant, d'un autre côté, le nombre des animaux à fourrures diminuer tous les ans, a dû fixer son attention sur l'agriculture. Elle récolte pour son compte, à Van Couver, Nesqually et Kaoulis, à peu près quatre mille hectolitres de blé, deux mille d'orge, deux mille d'avoine, quatre mille de pois, et quinze cents hectolitres de pommes de terre. Comme les

colons n'ont d'autre débouché, pour la vente de leurs produits, que les forts de la Compagnie, on conçoit que celle-ci leur impose arbitrairement les prix qu'elle juge convenables. Ainsi elle ne paye le blé qu'à raison de deux piastres et demie ou trois piastres l'hectolitre, et encore ne prend-elle les grains qu'en échange de marchandises venues d'Angleterre, sur lesquelles elle réalise déjà un bénéfice considérable. La Compagnie possède dans ses forts six mille moutons, sept mille bêtes à cornes et deux mille chevaux; elle vend des bestiaux aux colons moyennant quarante piastres par tête de bœuf ou de cheval, et lorsqu'elle leur prête du bétail, elle partage avec eux les produits.

Les bois façonnés et équarris, qu'elle envoie aux îles Sandwich, ne laissent pas que d'offrir, malgré leur qualité médiocre, une valeur assez grande, eu égard à la pénurie des lieux où on les exporte. La dimension des arbres est énorme. Tous les voyageurs s'accordent sur les mesures de quelques pins, élevés de trois cents pieds et ayant un diamètre de quinze et dix-huit pieds; mais ces arbres, poussant au milieu d'une atmosphère constamment humide, présentent généralement un grain spongieux et trop gros; en été, ils se dessèchent aisément et deviennent très-légers,

tandis qu'en hiver leur poids s'augmente et leur flexibilité diminue, à cause de la quantité d'eau qui reste dans leurs pores. Il faut reconnaître cependant que les chênes de diverses espèces, les frênes, les bouleaux, les aunes, les trembles, les mélèzes, les érables, les sapins et les lauriers royaux, qui tous atteignent de grandes dimensions, sont beaucoup moins perméables, plus liants et plus faciles à travailler. Il serait du reste très-aisé d'améliorer la qualité de ces bois, en leur faisant absorber des liquides salins ou alcalins, d'après les savants procédés du docteur Boucherie; découverte qui, une fois répandue, doit amener un abaissement favorable dans le prix des bois, et donner par là une grande extension aux constructions civiles et navales.

ARTICLES D'EXPORTATION.

Tous les ans la Compagnie exporte aux îles Sandwich et à Londres six cents barils de saumon environ. Telle est l'abondance de ce poisson dans le Rio Colombia, et par suite la modicité de son prix, que les salaisons peuvent soutenir la concurrence avec les qualités de saumons frais provenant d'Écosse, et qu'on consomme dans la Grande-Bretagne. Les os et l'huile de baleine, les

langues fumées de buffle et de chevreuil, les bosses de bison, le castoreum, les plumes et le duvet de cygne, les dents d'éléphants marins, et la colle de poisson, forment des articles d'exportation qui ont assez d'importance.

La valeur des pelleteries et des fourrures que la Compagnie d'Hudson exporte du territoire en litige, ne saurait être évaluée à moins de soixante-quinze ou quatre-vingt mille livres sterling, environ deux millions de francs; mais ce chiffre diminue tous les ans. D'un autre côté, le coût primitif des marchandises européennes données en échange aux Indiens ne dépasse pas huit ou dix mille livres (deux cent cinquante mille francs). Les peaux de castor qui, dans l'intérieur du pays, servent en quelque sorte de monnaie, sont estimées, en moyenne, à trois piastres la pièce; elles se vendent à Londres de vingt à vingt-cinq schellings. Les peaux d'ours valent d'une à deux livres sterling; celles de daim et de cerf, trois schellings; le loup cervier, de sept à dix schellings; le rat musqué, un demi-schelling; les renards bleus et argentés, de dix à douze schellings; le veau marin à un poil (*hair seal*), quatre schellings; le veau marin à deux poils (*fur seal*), vingt-cinq à trente schellings; les loutres d'eau douce, trente schellings, et celles de mer huit et dix livres sterling.

On estime les fourrures exportées d'Amérique en Europe et provenant des Territoires de la Compagnie d'Hudson, à plus de cinq millions de francs, soit deux cent mille livres sterling année commune[1].

Pour donner une idée de cet immense commerce, bornons-nous à donner, d'après les relevés officiels, la quantité de marchandises principales qu'elle a vendues aux enchères publiques le 20 décembre et le 17 janvier derniers :

Peaux de rat musqué		528,000
Peaux de castor		22,000
Peaux d'ours noir et brun		4,000
Peaux de renard argenté, rouge, noir et blanc		7,000
Peaux de loup et loup cervier		10,000
Peaux de linx		7,000
Peaux d'hermine		18,000
Peaux de marte		60,000
Peaux de blaireau		1,000
Peaux de loutre		5,000
Bosses et langues de bison et de daim		6,000
Huile de baleine	(tonneaux)	50
Castoreum	(kilogrammes)	700
Colle de poisson	*Id.*	3,000
Duvet	*Id.*	600
Dents de cheval marin		1,000

[1] Voir : Mac Culloch's Dictionary of Commerce; et le Journal de Silliman : On the Fur Trade; vol. 25, pag. 34.

Importations by the Hudson's Bay Company. London, 1843, 1844.

Nous croyons inutile de mentionner les autres articles en qualités inférieures : dans cette énumération, les peaux de castor et de loutre constituent une valeur extrêmement considérable.

IMPORTATIONS.

Les articles importés d'Angleterre par la Compagnie, en général d'une qualité inférieure, consistent principalement en étoffes grossières, objets d'habillement, toiles ordinaires, draps, indiennes, faïence, verrerie, ustensiles de ménage, coutellerie commune, verroterie, ornements en cuivre pour les Indiens, outils de charpente et de menuiserie. Ajoutons que si la Compagnie a eu le tort de vendre aux Indiens des armes à feu et de la poudre, elle a, du moins jusqu'à présent, évité de répandre parmi eux l'usage des liqueurs spiritueuses.

COMPAGNIE D'AGRICULTURE DE LA BAIE DE PUGET.

Le privilége de la Compagnie d'Hudson, expiré en 1842, a été renouvelé et étendu même par le Gouvernement britannique, sans attendre le résultat des négociations pendantes avec le cabinet de Washington pour la démarcation des

frontières de l'Ouest. Cependant, des agents résidant en Amérique, et qui, comme nous l'avons dit, ne sont point actionnaires, voyant la diminution progressive des animaux à fourrures, et craignant que le gouvernement anglais n'abandonne la rive gauche de la Colombie, ont formé entre eux, il y a trois ans, une société sous le titre de Compagnie d'agriculture de la baie de Puget (*Puget's Sound agricultural Company*). Ils ont choisi d'avance la partie la plus fertile du Territoire située autour de la baie de Puget et de ses excellents mouillages, et y ont réuni et confié à des colons libres cinq mille bêtes à cornes et chevaux et huit mille moutons. Cette association est tout à fait indépendante de la Compagnie d'Hudson; son capital s'élève à cent mille livres sterling (deux millions cinq cent mille francs). Les chefs facteurs ont donné mille livres chacun, les commis principaux, cinq cents, et les clercs, de cent à deux cents livres. Le docteur Mac Loughlin a contribué pour cinquante mille francs; il est le directeur de l'association, et reçoit en cette qualité cinq cents louis par an.

Les chefs facteurs, en constituant cette association, ont agi avec une grande habileté, puisque, quels que soient les événements ultérieurs, ils se trouvent maîtres des portions les plus riches du

Territoire et de son meilleur port, ils ont dès à présent à leur disposition des terrains excellents qu'ils peuvent céder, ou des bestiaux qu'ils peuvent vendre aux nouveaux colons, et, comme le dit fort bien un auteur, officier de la Compagnie d'Hudson : « L'établissement anglais sur les bords « de la baie de Puget est le noyau d'un futur « empire dans l'Ouest : (*The Nucleus of a fu-* « *ture empire in the far West*[1].)

Dans l'espoir de retirer de grands bénéfices de l'élève des moutons, la société en a acheté six mille en Californie, et a fait venir d'Écosse des béliers de race supérieure. Aucun pays, en effet, n'est plus propre à la propagation et l'élève des bêtes à laine; la douceur de température de la baie de Puget permet de laisser hiverner les troupeaux, qui trouvent une nourriture abondante dans des prairies couvertes en toutes saisons d'une herbe épaisse. Le docteur Mac Loughlin, qui est un agronome fort distingué, espère obtenir avant peu d'années des laines d'une qualité égale à celles de Saxe et d'Écosse. Les manufacturiers anglais, effrayés de la redoutable concurrence qui s'élève en France, en Suisse et aux États-Unis

[1] Narrative of the Discoveries on the North Coast of America, etc. By Thomas Simpson, vol. 1, p. 18.

même, pour la filature et le tissage des étoffes de coton, se sont adonnés depuis quelques années avec un soin spécial à la fabrication des tissus de laine. La consommation de cette matière première s'est tellement accrue, que les quantités fournies par les marchés européens sont devenues insuffisantes; aussi les colons de la Nouvelle Hollande et du cap de Bonne-Espérance qui se livrent à cette branche de commerce, ont-ils profité de cette pénurie pour envoyer leurs produits en Europe, et réaliser d'immenses bénéfices. Or, la Californie et la baie de Puget ne se trouvent pas dans des conditions moins favorables pour placer avantageusement en Europe les laines que leurs troupeaux, une fois améliorés, pourront produire.

La partie la plus intéressante de la population blanche dans le territoire en litige, se compose de colons canadiens-français, anciens engagés de la Compagnie, et qui, comme nous l'avons dit, ont choisi des terres qu'ils exploitent pour leur compte. Les trois points principaux qu'ils occupent sont les environs de la baie de Puget, près du fort Nesqually, les bords de la rivière Kaoulis, non loin du fort de ce nom, et les plaines qui s'étendent sur les rives du Ouallamet, au-dessus des chutes. A la baie de Puget, comme au fort Van

Couver, on compte une population de six à sept cents âmes, dont plus des trois quarts sont des colons libres; à Kaoulis, six cents individus, dont cinq cents colons libres et quarante familles d'engagés; dans les plaines au bord du Ouallamet, deux mille personnes environ, tous colons libres. Chaque année, il vient du Canada un certain nombre de familles qui ne sont point engagées. A la fin de 1841, il en est arrivé trente de la colonie de la Rivière Rouge; près de la moitié s'est établie au Ouallamet; la Compagnie ne fait point cultiver de terrains par ses engagés dans cette partie du territoire. Les Français sont fixés au Ouallamet depuis 1831; s'ils n'ont point, comme ceux de Nesqually, l'avantage d'être à proximité d'un port, ils possèdent, en compensation, un terrain plus fertile; ils jouissent d'une température plus douce, et surtout ils ont de plus que ces derniers la facilité précieuse de pouvoir aller aisément en Californie chercher des bestiaux de toute espèce. Dans la belle saison, ce voyage peut s'effectuer parfaitement bien en trois mois : il n'y a pas quatre cents lieues à faire, aller et retour.

Ayant visité avec le plus grand soin cette vallée, nous avons remarqué, non sans plaisir, l'empressement que mettaient les Français du Canada à venir, quelquefois de plusieurs lieues,

pour voir un *Français de France*, comme ils nous appellent. L'un nous disait que sa famille était venue de Normandie au Canada avec le marquis de Beauharnais, l'autre que son grand-père avait servi au régiment de la Reine; ils nous faisaient mille questions sur la France, et nous exprimaient vivement leur désir de se réunir à elle et, en attendant, de la savoir forte et heureuse. Quand nous nous arrêtions dans leurs fermes, nous étions sûrs d'y trouver la plus franche hospitalité, ils nous prêtaient leurs meilleurs chevaux et nous servaient de guides dans nos explorations. Deux Français européens résident au Ouallamet; ce sont MM. Haiguet de Saint-Malo, et Jacquet du Havre, hommes d'une trentaine d'années, et anciens matelots, qui nous ont fourni d'utiles renseignements.

Nous allons donner les noms des principaux Canadiens libres établis sur les rives du Ouallamet, aux environs d'un débarcadère nommé le Campement de Sable. La plupart des habitations sont situées entre les rivières Jamil, Camayou et la rivière des Souris, qui se jettent à gauche dans le Ouallamet; cependant, quelques colons sont fixés sur la rive droite, entre la rivière Chantiam et celle du Boudin. Tous ces cours d'eau sont favorables à l'établissement de moulins et de scieries.

PRINCIPAUX COLONS FRANÇAIS-CANADIENS,

ÉTABLIS SUR LA RIVIÈRE OUALLAMET.

NOMS.	ÉTABLIS EN	HECTARES		RÉCOLTES EN GRAIN.	CHEVAUX.	MAISONS.	MOULINS.
		CLOS.	CULTIVÉS.	Hectol.			
Mich. Laframboise.	1831	40	20	170	200	2	1
J. B. Desportes...*	1831	35	20	170	100	3	1
Joseph Gervais...*	1832	60	30	225	50	3	1
J. B. Perrault....*	1832	40	30	225	10	3	»
Jh. Delort.....*	1832	15	15	100	15	2	»
Étienne Luciat...*	1832	35	30	230	35	4	1
Xavier Lacoste....	1832	20	12	95	14	1	»
P. Billique.....*	1833	30	25	195	20	2	»
Jh. Deloze.....*	1833	30	20	175	14	2	»
J. Arguette.....	1833	40	25	185	15	2	»
Xavier Dudevant.*	1834	17	17	160	18	2	»
André Longpré...	1835	22	12	90	10	2	»
Louis Fourrier....	1835	17	16	115	20	1	»
Charles Plante....	1835	30	30	225	40	2	»
Charles Rondeau..	1836	12	12	90	15	1	»
André Picord....*	1837	14	12	90	10	1	»
Georges Gay.....	1838	15	12	90	12	1	»
Charles Roy.....	1838	12	10	85	10	1	»
Louis Fortia.....	1838	12	10	80	12	1	1
Stanislas Jacquet..	1838	20	20	180	14	1	»
M. l'abbé Blanchet.	1839	1000 pour la Mission de St-Paul.			1	1	»

* Ce signe indique les colons qui ont signé une pétition adressée au Congrès des États-Unis, et dont nous parlerons plus loin.

Au commencement de 1843, les colons français du Ouallamet possédaient trois mille bœufs, dix-huit cents chevaux, trois mille cochons, et cinq cents moutons; ils avaient récolté dans l'année dix mille hectolitres de blé, et trois mille de légumineuses et autres grains, tels qu'avoine, pois, fèves et haricots. Le rendement des grains donne une moyenne de douze pour un, et le sol produit au moins huit hectolitres par hectare. Ces colons vendent leurs récoltes à la Compagnie d'Hudson, qui leur donne en échange des marchandises européennes, du fer et des instruments aratoires. Quelques-uns ont établi des moulins et des scieries mécaniques sur les nombreux cours d'eau qui arrosent la vallée. D'autres, et particulièrement Stanislas Jacquet, vont presque tous les ans en Californie acheter des bœufs et des chevaux. Dans la saison favorable, ils trappent le petit nombre de castors qui restent encore, et préparent des fourrures et des pelleteries; mais leur occupation principale consiste dans l'agriculture.

Bien que la grande majorité des colons aient épousé des femmes indiennes, la langue française est la seule en usage dans la colonie. Les rapides, les cascades, les mauvais pas portent tous des noms français : la Porte de l'enfer, la Course

de Satan, le Passage du Diable, les Cornes du Démon, et autres gentillesses puisées dans le vocabulaire des chasseurs canadiens. Durant la visite que nous fîmes au Ouallamet avec le gouverneur Simpson, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer la pénible impression qu'éprouvaient les Canadiens en se voyant gouvernés par une personne d'une race et d'une religion différente de la leur, et qui ne parlait même pas leur langue. Plusieurs fermiers, en effet, répondaient à Sir George qui leur disait en anglais : Bonjour, mes amis, comment vous portez-vous? — Nous ne parlons pas anglais, nous autres; nous sommes tous Français ici.

Les Canadiens, au reste, sont habitués à ne considérer comme véritablement supérieur que ce qui vient de France : ils laissent percer cette prévention favorable dans les moindres choses ; c'est ainsi qu'ils appellent la plus belle race de canards domestiques, des canards de France ; les souliers de cuir anglais, des souliers français, les livres sterling, des louis; l'Europe, la France, et tous les blancs, des Français. Les Indiens eux-mêmes poussent si loin cette ancienne croyance, qu'un vieux guide, un Métis iroquois, auquel on demandait où avait été confectionné un fort beau fusil qu'il portait sur l'épaule, répondit qu'il ve-

nait de *la vieille France de Londres*. Le nom de Napoléon lui-même ne leur est pas inconnu; plusieurs d'entre eux le donnent à leurs enfants. Toutes les maisons des colons sont construites en bois, et les terres labourables entourées de légères palissades et de haies. Sur chacun des points occupés par la population blanche, il existe une Mission, qui sert en quelque sorte de centre aux Français Canadiens.

Jusqu'en 1838, les agents protestants de la Compagnie d'Hudson empêchèrent nos prêtres de traverser les Montagnes Rocheuses; mais à cette époque, et sur les instances de l'Évêque de Juliopolis, Mgr. Provencher, résidant à la colonie de la Rivière Rouge, la Compagnie d'Hudson consentit à accorder le passage sur ses canots, avec la brigade de l'exprès annuel, depuis Montréal jusqu'au Rio Colombia, à M. Blanchet, vicaire général de l'évêché de Québec, ainsi qu'à M. l'abbé Demers[1]. Les fonds nécessaires à l'établissement de ces deux Missionnaires ont été fournis par l'Association pour la propagation de la Foi, établie en France, et qui, tous les ans, expédie à Mgr. Provencher vingt mille francs pour

[1] Voir : Annales de la Propagation de la Foi. 1842, n° 82, p. 171.

les Missions de la baie d'Hudson. Ce prélat donne sur cette somme huit mille francs pour les Missionnaires de la rivière Colombie. On n'apprendra pas sans intérêt qu'on envoie de France, chaque année, des sommes considérables pour les Missions de l'Amérique anglaise, et particulièrement pour nos anciennes provinces de l'Acadie et de la Nouvelle France. Les fonds recueillis pendant ces dernières années pour les seules possessions britanniques de l'Amérique, se sont élevés à près de deux cent mille francs par an[1].

MM. Blanchet et Demers, partis de Montréal en mai 1838, arrivèrent au fort Van Couver à la fin de novembre de la même année. Ils s'occupèrent activement de fonder des Missions au milieu des naturels, et de rétablir l'ordre parmi les Français Canadiens livrés à eux-mêmes. Ces deux ecclésiastiques possèdent maintenant cinq Missions : une à la baie de Puget, près du fort Nesqually ; la Mission de Saint François Xavier, sur la rivière Kaoulis ; Sainte Marie, pour les Indiens Tchinouks du fort Van Couver ; Saint Louis Roi de France, aux chutes du Ouallamet, et Saint-Paul, sur la rive gauche de cette rivière,

[1] Voir le Rapport de l'Association de la Propagande. Montréal, 1841, pag. 58.

au milieu des fermes des Français Canadiens. Dans les excursions que je fis avec le digne abbé Blanchet aux chutes du Ouallamet, il me demanda sous quelle invocation il devait placer cette Mission. Je crus ne pouvoir lui indiquer de nom plus glorieux pour la France que celui de notre saint Roi Louis.

Dans les trois Missions de Nesqually, Saint François Xavier et Saint Paul, des terrains ont été réservés spécialement pour l'accroissement des Missions. Dans les deux premières on a conservé trois cents hectares, et à Saint Paul on a choisi un magnifique vallon de quinze hectares de front sur soixante-dix de profondeur, mélangé de bois et de prairies, et possédant plusieurs cours d'eau où l'on peut établir des moulins. Des fermiers à gages cultivent ces terrains, dont le produit est affecté au soulagement des veuves et des orphelins, et à la fondation des écoles et des ateliers d'apprentissage pour les adultes.

Les secours que MM. Blanchet et Demers recevaient de France, ne suffisant pas à la création de ces établissements, le diocèse de Québec y a suppléé, en envoyant, pendant ces dernières années, un secours annuel de cent louis. M. le docteur Mac Loughlin a fourni généreusement une somme égale sur ses deniers privés. Pour aider les Mis-

sionnaires, deux prêtres français, MM. Langlois et Bolduc, se sont rendus, il y a un an, par mer, au Rio Colombia. Ces ecclésiastiques sont en rapport avec les Franciscains espagnols de la Californie, les Jésuites français établis sur les hautes eaux du Missouri, au pied des Montagnes Rocheuses, et notre Mission des îles Sandwich. L'influence que les Missionnaires exercent sur les Indiens est considérable. Il n'est pas rare de voir des naturels franchir des espaces de cent cinquante à deux cents lieues pour connaître les *Robes noires, les grands chefs des Français*, ainsi qu'ils nomment nos Missionnaires. Quant aux Canadiens libres, placés à la proximité des Missions, on doit dire à leur louange, qu'en l'absence d'autorité civile ils acceptent volontairement celle toute paternelle des prêtres français. Ceux-ci instruisent leurs enfants, règlent leurs différends et font le partage des terres.

Nous avons été témoin, pendant notre séjour à Saint Paul du Ouallamet, d'un exemple assez touchant de cette justice patriarcale. Un Français-Canadien fut accusé d'avoir volé un cheval à un Américain, et avoua sa faute. Le conseil des pères de famille, présidé par l'abbé Blanchet, le condamna à restituer le cheval à son propriétaire, et de plus, à rester trois mois à la porte de l'église

pendant les offices, sans qu'on lui permît d'y entrer. Cet homme s'étant soumis docilement à cette épreuve, dès le second dimanche l'abbé Blanchet, après une courte allocution, alla le chercher, l'amena dans l'église, l'embrassa les larmes aux yeux, et le fit asseoir parmi les autres colons. Il est au moins douteux que le châtiment infligé en pareille circonstance par un juge civil, eût produit un effet aussi efficace ; outre que cette correction toute paternelle avait le grand avantage de ne laisser subsister aucune flétrissure sur l'individu qu'elle avait atteint.

MISSION DE SAINT PAUL.

Si au fort Van Couver on nous avait reçu en étranger, à la Mission de Saint Paul l'abbé Blanchet nous accueillit en compatriote et en frère ; et nous ressentîmes une vive joie en retrouvant sur ces rivages éloignés, dans une contrée sur laquelle la France s'est laissé enlever tous ses droits, un presbytère et des villages qui nous rappelaient ceux de nos provinces. Mais nous devons avouer l'impression pénible que nous éprouvâmes lorsque, le dimanche, dans l'église où six cents Canadiens étaient rassemblés, nous entendîmes un prêtre français, dire en français, à une popu-

lation toute française : « Prions Dieu pour notre Saint Père le Pape et *pour notre bien-aimée Reine Victoria !* » Après la messe, nous demandâmes à M. Blanchet la raison de cette étrange prière; il nous répondit qu'il était enjoint aux prêtres de la faire une fois par mois publiquement, sous peine de destitution.

La Compagnie d'Hudson ne voit pas sans de vives appréhensions l'établissement de nouvelles familles françaises libres au Ouallamet. Elle voudrait que le développement de colonisation s'opérât sur la rive droite de la Colombie. La Compagnie craint que la population libre établie sur le Ouallamet ne lui échappe un jour, surtout depuis qu'au mois de mars 1838, et à l'instigation de M. Lee, chef des Méthodistes américains, une pétition signée par vingt-sept Américains et neuf des principaux colons français-canadiens, a été adressée au congrès de Washington pour réclamer la protection du gouvernement des États-Unis, et l'inviter à prendre possession du territoire [1]. Les neuf colons français, signataires de cette pétition, sont les plus anciens et les plus riches, et il ne paraît pas douteux que leur

[1] Documents du vingt-cinquième Congrès de Washington, n° 101, pag. 4.

exemple n'entraîne les autres à se soustraire à l'autorité anglaise et au monopole de la Compagnie. Il faut dire aussi que la plupart des colons du Ouallamet ont trappé longtemps les castors en Californie, dans la vallée du Sacramento et à la baie de San Francisco; ils savent tous que ce pays est préférable à celui qu'ils habitent pour la fertilité, qu'il se trouve exempt des fièvres tremblantes qui déciment quelquefois la population du Ouallamet, et la majeure partie d'entre eux ne demanderaient qu'à s'y rendre et à s'y fixer, s'ils étaient sûrs d'y trouver une protection efficace.

CHAPITRE VIII.

Cession de la Louisiane par la France aux États-Unis. — Expéditions de découvertes et commerciales des Américains. — Fondation, vente, prise et restitution d'Astoria. — Explorations officielles du Territoire par ordre du Gouvernement. — Direction de l'émigration des États-Unis. — Population américaine de l'Orégon.

Les Américains, aussi bien que les Anglais, ont compris de bonne heure l'utilité de fonder des établissements sur la côte Nord-Ouest ; et avant d'aborder la question diplomatique, nous allons décrire rapidement ceux qu'ils possèdent dans ces parages, et en donner l'historique.

Depuis longtemps la communication des deux rivages de l'Amérique avait occupé nos gouverneurs de la Nouvelle France et du Mississipi. En 1674, le comte de Frontenac, pensant que le Mississipi se déchargeait dans le golfe de Californie, avait donné ordre à Joliet de l'explorer. Ce fut la réalisation de cette même idée qui dicta les voyages du Père Hennepin et de Lassalle. Dans un de ses voyages à la baie d'Hudson, vers 1699, d'Iberville se trouvant au fort Bourbon, pensait qu'en se dirigeant à l'occident on pourrait gagner la Mer de l'Ouest, envoya à cet effet un de ses officiers nommé Renaudon; mais il fut arrêté par les glaces et revint au fort Bourbon [1].

Même avant les négociations entamées avec la France pour la vente de la Louisiane, le président Jefferson songea à faire examiner les hautes eaux du Missouri, afin de s'assurer s'il était possible d'arriver à la Mer Pacifique, soit par le Rio Colombia, soit par le Rio Colorado, et d'établir une communication directe et praticable dans un but commercial à travers le continent de l'Amérique. Dans son message du 18 janvier 1803, le Président désignait au choix du Congrès les capitaines Lewis et Clarke, comme les plus aptes à

[1] Archives de la Marine. — Documents de la Nouvelle France.

remplir cette mission, et il n'est pas inutile de remarquer que le traité d'achat de la Louisiane ne fut signé que le 30 avril de la même année[1].

Cette vente, à jamais déplorable, eut lieu en vertu d'un décret du Premier Consul, du 3 avril, moyennant la somme de soixante-quinze millions de francs, payables par les États-Unis. Sur cet argent, près de trente millions furent employés à indemniser des citoyens de l'Union qui avaient contre nous des réclamations à exercer pour la prise de plusieurs navires neutres dans les guerres précédentes. Le reste fut versé en espèces entre les mains des commissaires français, et le 23 décembre 1803, le préfet de la Nouvelle Orléans, M. de Laussat, fit cession officielle de la Louisiane entière au gouverneur américain, M. Claiborne. Si le cabinet français commit une faute irréparable, celui de Washington fit preuve de la plus sage prévoyance; il s'empressa de terminer une affaire aussi avantageuse, et contracta sans délai un emprunt à six pour cent pour s'acquitter envers nous. Ainsi, pour une misérable somme de neuf millions de piastres, la France perdit sa dernière possession sur le Nouveau Continent, cette province qui la faisait commander, au sud et à l'ouest,

[1] Voir Greenhow, Mem. hist. and polit., op. cit., p. 152.

le golfe du Mexique et la vice-royauté espagnole, tandis qu'au nord, par les hautes eaux du Mississipi, elle atteignait le Canada, et pouvait, en cas de guerre, sinon le réunir encore à la Mère Patrie, du moins l'aider à se délivrer de la domination abhorrée des Anglais!

Les officiers américains pénétrèrent dans le Missouri le 14 mai 1804, traversèrent les Montagnes Rocheuses, et le 15 novembre 1805, arrivèrent au cap Désappointement, à l'embouchure du Rio Colombia, après avoir parcouru la branche sud du fleuve. Ils élevèrent, près de la petite baie de Young, une maison en bois qu'ils appelèrent le fort de Klatsop. L'expédition américaine tout entière repartit pour les États-Unis le 4 mars 1806[1]. Cette même année, les marchands de fourrures des États-Unis ayant songé à profiter des avantages que semblait leur promettre le voyage de Lewis et Clarke, établirent à Saint Louis, sous la direction de Don Manuel Lisa, négociant espagnol, une Société sous le titre de Compagnie des fourrures du Missouri

[1] Journal of the Expedition across the Rocky Mountains, by Lewis and Clarke. Philadelphia, 1814. Voir aussi l'excellent ouvrage du major Poussin : « De la puissance américaine des États-Unis. » Paris, 1843, vol. 1, pag. 280.

(*Missouri Fur Company*). Les agents de cette association explorèrent le Haut Missouri, et parvinrent même, au delà des Montagnes Rocheuses, à l'une des petites rivières formant les sources de la rivière des Serpents, branche sud du Rio Colombia. M. Henry, le chef de l'expédition, avait fondé un poste sur l'une de ces rivières; mais les attaques réitérées des Indiens et le manque de vivres le forcèrent à l'abandonner en 1810.

Dans le cours de cette même année, M. Jacob Astor, négociant allemand, établi à New-York, institua la Société connue sous le nom de Compagnie des Fourrures de l'Océan Pacifique (*Pacific Fur Company*). Le but de cette association était de commercer directement avec la Chine, et d'enlever aux Compagnies de Londres le monopole des fourrures. Le plan admirable de M. Astor était digne d'un meilleur succès. M. Washington Irving, dans son agréable ouvrage, a rendu trop populaire parmi nous le récit des deux expéditions de terre et de mer, pour qu'il soit nécessaire de le reproduire ici. Le navire le *Tonquin*, expédié par M. Astor, arriva dans le Rio Colombia à la fin de mars 1811, et l'expédition éleva sur la rive gauche du fleuve, à peu de distance de la maison où MM. Lewis et Clarke avaient

hiverné, un fort ou factorerie nommé Astoria, en l'honneur du chef de l'entreprise[1].

En 1813, la guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis, et le 16 octobre de la même année l'établissement d'Astoria, avec les fourrures et les marchandises qu'il renfermait, fut vendu, par l'agent de M. Astor, aux envoyés de la Compagnie anglaise du Nord-Ouest, qui avaient aussi élevé des forts le long de la Colombie. Le 1er décembre, la corvette de guerre le *Racoon* entra dans le fleuve, et le 12 le capitaine Black, de la marine britannique, prit solennellement possession d'Astoria débaptisé, et qui s'appela désormais le fort George. Cet événement n'était point connu des Américains lorsqu'ils signèrent avec l'Angleterre le traité de Gand, du 24 décembre 1814.

Le fort George était alors formé par un parallélogramme de quarante-cinq mètres sur soixante-quinze, entouré d'une palissade en bois. La factorerie renfermait divers bâtiments et soixante-cinq personnes de toutes nations et de toutes couleurs, dont vingt-six Sandwichois. Le fort était défendu

[1] Voir : Astoria or anecdotes of an Enterprise beyond the Rocky Mountains. New-York, 1834.

Voir Greenhow, Memoir hist. op. cit., pag. 156.

par deux pièces de 18, deux canons courts de 6 et sept pierriers. Ni les agents du gouvernement américain, ni ceux de M. Astor ne firent occuper le fort George qui leur fut rendu deux ans plus tard, et la Compagnie de la Mer Pacifique cessa d'exister[1].

En 1822, M. Astor fonda une nouvelle Société sous le titre de Compagnie-nord américaine (*North-American Company*). Cette Société borna d'abord ses opérations au voisinage des grands lacs et aux hautes eaux du Mississipi ; elle les étendit jusqu'à la rivière Pierre Jaune, et finit par se réunir avec une autre association nommée Compagnie des Fourrures du Rio Colombia (*Columbia Fur Company*). M. Ashley de Saint-Louis du Missouri, qui avait établi un poste sur la rivière Pierre Jaune en 1823, envoya un parti de trappeurs d'environ cent hommes au delà des Montagnes Rocheuses, près des hautes eaux du Rio Colorado, vers le quarante-deuxième degré de latitude. Bien que ces employés eussent des différends avec ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson, M. Ashley recueillit, dans l'espace de trois ans, pour cent quatre-vingt mille

[1] Voir Greenhow : Memoir hist. and polit. op. cit., pag. 168.

piastres de fourrures. En 1827, il expédia, dans la direction des Montagnes Rocheuses, soixante hommes armés, avec une pièce de canon, et des chariots traînés par des mules. Ces heureux aventuriers découvrirent alors la passe du Sud, située entre les hautes eaux de la Rivière Plate, à l'est, et celle du Rio Colorado à l'ouest, et vinrent établir un poste au bord du lac Timpanogos des Espagnols (lac Salé des Indiens Youtas), en plein territoire mexicain.

A la même époque, MM. Sublette, Smith et Jackson de Saint-Louis de Missouri, devinrent acquéreurs des établissements et des intérêts Ashley, et créèrent la Compagnie des Fourrures des Montagnes Rocheuses (*Rocky Mountains Fur Company*), destinée à établir un trafic régulier avec les pays arrosés par la Colombie et le Rio Colorado. Les démarches actives des marchands de fourrures de Saint-Louis donnèrent une nouvelle impulsion aux entreprises de la Compagnie nord-américaine, qui étendait aussi ses opérations au delà des Montagnes Rocheuses, ainsi que quelques partis indépendants d'aventuriers. Au mois de février 1829, M. Green, envoyé par le comité protestant de Boston, eut la mission spéciale d'examiner la côte Nord-Ouest depuis Sitka jusqu'en Californie, et il proposa l'établissement,

dans le Rio Colombia, de ministres méthodistes[1].

De 1832 à 1834, le capitaine Bonneville, de l'armée des États-Unis, réunit une troupe de plus de cent hommes, et avec vingt wagons et un grand nombre de mules et de chevaux chargés de marchandises, il trafiqua pendant deux ans dans les hautes eaux du Missouri et de la branche sud du Rio Colombia[2]. En 1834, plusieurs individus de New-York et de Boston fondèrent la Compagnie de pêche et de commerce du Rio Colombia (*the Colombia River Fishing and Trading Company*). Le capitaine Wyeth prit le commandement de l'expédition par terre, pendant qu'on dirigeait un navire par mer dans la Colombie. Il était accompagné de cinq ministres méthodistes avec leurs femmes, sous les ordres de M. Lee, d'un savant naturaliste, M. Townsend, et d'un botaniste distingué, M. Nuttal[3]. Le capitaine Wyeth passa par le fort Hall, érigé peu de temps auparavant par la Compagnie nord-

[1] History of the American Board of Commissioners, etc.; by J. Tracy, 1 vol. in-8°, Boston, 1840, pag. 25.

[2] Washington Irving : The Rocky Mountains from the Journal of cap. Bonneville, 2 vol. New-York, 1836.

[3] Voir : Narrative of a Journey across the Rocky Mountains to the Columbia River, etc.; by J. Townsend. Philadelphia. 1839, 1 vol. in-8°, pag. 176.

américaine sur la rivière Port Neuf, l'un des hauts affluents de la branche sud de la Colombie. Arrivé au Rio Colombia, il choisit entre les deux branches du Ouallamet, dans l'île Multonomah, un terrain où il fonda, en novembre 1834, une factorerie en bois, qu'il nomma Fort William; mais il se vit bientôt contraint d'abandonner ces points, ne pouvant soutenir la concurrence de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le fort William n'existe plus, et le fort Hall est occupé par la Compagnie d'Hudson, qui l'a acheté aux Américains [1].

M. Lee et les méthodistes se fixèrent en partie sur divers points du Ouallamet et de la Colombie. En 1835, MM. Parker et Whitman, ministres anabaptistes, furent dépêchés par le comité siégeant à Boston, pour fonder des établissements au delà des Montagnes Rocheuses. M. Parker arriva au Rio Colombia en octobre 1835, explora le pays, et retourna aux États-Unis rendre compte de sa mission [2].

Le 11 novembre 1835, M. Forsyth, ministre des Affaires Étrangères à Washington, chargea

[1] Voir : « Mémoire du capitaine Wyeth dans les documents du Congrès de Washington. » N° 1, pag. 6, 16 février 1839.

[2] Journal of an Exploring tour beyond the Rocky Mountains, etc., by S. Parker. Ithaca (New-York), 1838, 1 vol. in-8°.

M. Slacum, de la marine des États-Unis, de se rendre dans le territoire de l'Orégon, et d'examiner l'état des établissements existants, leur population, les sentiments des habitants à l'égard des États-Unis, de la Russie et de l'Angleterre; de recueillir enfin tous les renseignements politiques, statistiques et géographiques qui paraîtraient de nature à intéresser le gouvernement. M. Slacum partit de San Blas le 10 octobre 1836, et arriva dans le Rio Colombia le 22 décembre. Le 26 mars suivant il adressa son rapport au cabinet de Washington. Le voyage de M. Slacum s'accomplit aux frais du gouvernement, et coûta trente mille francs[1].

En 1838, une Compagnie de Saint-Louis du Missouri envoya au Rio Colombia MM. Johnson et Giger pour explorer le territoire de l'Orégon, et examiner les entreprises commerciales qu'on pourrait y faire. Au mois d'août de la même année, une société se forma à Boston sous le titre de Société Provisoire d'Émigration pour l'Orégon (*Oregon Provisional Emigration Society*); elle publie encore aujourd'hui un recueil périodique intitulé l'*Oregonian*. Son but n'est

[1] Voir : *Senate document* n° 24, 18 décembre 1837, et le n° 101 du vingt-cinquième Congrès des États-Unis.

pas seulement d'instruire les Indiens, et de leur apprendre l'agriculture et les arts mécaniques, mais bien de favoriser l'émigration et l'établissement des familles des États-Unis sur le territoire en litige, de se livrer au labourage, à la pêche du saumon, à l'exploitation de la soie, à la culture du chanvre, du lin, et au commerce des bois et des fourrures. Toutes les dépenses de la Société sont réparties également entre tous ses membres; mais la cotisation annuelle ne doit point dépasser trois dollars. En 1839, M. Kelley entreprit un voyage dans le même but, par ordre du comité méthodiste de Boston. Enfin, le 5 janvier 1839, M. Poinsett, Ministre de la Guerre, fit à M. Cushing la réponse suivante aux questions qui lui avaient été posées par le comité du Congrès pour les Relations Extérieures :

« DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

« Washington, 5 janvier 1839.

« Monsieur, en réponse aux questions du Co-
« mité des affaires étrangères, contenues dans
« votre lettre du 26 du mois dernier, j'ai l'honneur
« de vous faire connaître que, dans mon opinion,
« on ne saurait envoyer moins d'un bataillon,

« composé de quatre ou cinq compagnies, pour le
« service dont il est question dans le bill soumis
« au Comité. Les troupes, en arrivant à leur des-
« tination, n'auraient rien pour se mettre à cou-
« vert, et pourraient être exposées aux attaques
« des Indiens du voisinage, avant qu'elles pus-
« sent même élever des ouvrages de campagne
« pour se protéger elles-mêmes. Elles devraient
« donc être en nombre suffisant pour fournir des
« gardes et prendre les mesures nécessaires de
« défense, pendant que l'on s'occuperait d'ériger
« un fort et des logements pour les troupes. La
« dépense d'enrôlement et d'entretien d'un ba-
« taillon supplémentaire pour un an s'élèverait
« à quatre-vingt-dix-huit mille neuf cent cin-
« quante-deux dollars. Je dis le bataillon supplé-
« mentaire, parce que, dans l'état actuel du pays,
« enlever à l'armée une si grande quantité d'hom-
« mes, ce serait augmenter d'une manière immi-
« nente le danger d'une guerre de frontière,
« alors que l'on fait de plusieurs points des de-
« mandes de troupes régulières, et que nos
« limites, exposées à être attaquées, sont gardées
« d'une manière si insuffisante. Avec le peu d'in-
« formations que nous possédons sur la contrée,
« il est difficile, sinon impossible, d'établir une
« estimation juste des dépenses qu'occasionnerait

« la construction d'un fort capable de protéger « les troupes en temps de paix, et de résister « aux attaques si une guerre venait à éclater. Un « officier expérimenté du génie devrait faire « partie de l'expédition, et il faudrait consacrer « cinquante mille piastres à l'érection du fort. « Les troupes devraient être pourvues de vivres « pour un an, et je recommanderais qu'on joi- « gnît à l'expédition environ trente laboureurs et « un surveillant chargé de diriger l'agriculture, « afin de se procurer dans cette région fertile, et « avec l'aide des soldats eux-mêmes, le bétail « et le grain suffisants pour l'approvisionnement « ultérieur des troupes. Ces laboureurs pour- « raient vraisemblablement être engagés, moyen- « nant vingt piastres par mois, et l'intendant « moyennant quatre-vingt-cinq piastres, qui for- « meraient ensemble un total de huit mille deux « cent vingt dollars par an pour les travaux agri- « coles. Il faut ajouter à cette somme dix-huit « cents piastres pour objets et instruments ara- « toires, et deux mille pour le bétail, faisant en- « semble douze mille vingt dollars pour la pre- « mière année et par la suite huit mille deux cent « vingt, ou en nombre rond neuf mille piastres, « y compris les dépenses imprévues pour obtenir « les vivres nécessaires des hommes pour un an.

« Soit que les forces qui seraient envoyées, « consistassent en troupes supplémentaires, soit « qu'on les prît dans l'armée de ligne, elles de- « vraient être formées de nouvelles recrues choi- « sies à cet effet, pour éviter de les relever plus « d'une fois tous les quatre ans, économiser les « frais de transport, et afin d'enrôler le plus « grand nombre d'ouvriers possible. Il pourra « être avantageux d'offrir aux laboureurs et aux « recrues un lot de terre dans l'Orégon, comme « récompense de quatre années de fidèle service « dans ce territoire.

« La légère augmentation de deux navires « d'un faible tirant d'eau, dans notre station de « la Mer Pacifique, suffirait, à mon avis, à la coo- « pération des forces de terre, et offrirait toute « la protection désirable aux établissements, tels « que ceux qui pourraient être formés d'ici à « quelque temps sur les bords ou près du Rio « Colombia.

« Je vous transmets ci-jointe une évaluation « des dépenses de l'expédition, et des frais d'en- « tretien pour une année, et

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« *Signé :* POINSETT. »

DÉPENSES PRÉSUMÉES POUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN POSTE MILITAIRE SUR LE RIO COLOMBIA, ET COUT ANNUEL POUR L'ENTRETENIR AVEC UNE FORCE COMPOSÉE DE CINQ COMPAGNIES FORTES DE 375 HOMMES.

	Dollars.
Frais d'enrôlement de 355 hommes	3,905
Leur solde pour un an	32,760
Leur nourriture pour un an	25,915
Leur habillement pour un an	11,006
Solde et entretien de 21 officiers commissionnés, pour un an	19,987
Un intendant aux appointements annuels de	1,020
Trente cultivateurs à 240 piastres chacun par an	7,200
Objets et instruments d'agriculture	1,800
Bétail à acheter	2,000
Frais d'érection d'un fort	50,000
Armes, équipements et munitions	17,690
Équipage de camp	1,184
Transport des troupes à Chagres, de là par terre à Panama, et de ce point par mer au Rio Colombia	25,000
Transport par mer des approvisionnements par le cap Horn au Rio Colombia	25,000
Pour la première année : Total général	224,467

« Si les troupes et approvisionnements étaient « transportés de Panama au Rio Colombia par

« les navires du Gouvernement, les frais s'élè-
« veraient à près de vingt mille piastres de moins,
« et si elles étaient envoyées sur des bâtiments de
« transport des États-Unis en doublant le cap
« Horn au Rio Colombia, les frais entiers for-
« meraient la somme de quarante-trois mille dol-
« lars environ.

« Après la première année, la dépense an-
« nuelle d'entretien du poste serait comme suit :

	Piastres.
Solde annuelle de 355 hommes	32,760
Habillement annuel	11,006
Solde et entretien de 21 officiers, par an	19,987
Supplément annuel de munitions	1,607
Dépenses imprévues (y compris la solde et l'entretien de l'intendant et des trente laboureurs), au lieu de 25,915 piastres	9,000
Pour les années suivantes : Total	74,360

« A l'honorable M. Cushing, membre du Co-
« mité des Affaires Étrangères, à la Chambre des
« Représentants [1]. »

[1] Documents du vingt-cinquième Congrès de Washington, n° 101. Appendice K, pag. 22. Du 16 février 1839.

Indépendamment de la lettre du Ministre de la guerre, M. Cushing en reçut une autre, le 7 janvier, de M. Paulding, Ministre de la Marine, auquel il avait adressé les mêmes questions. M. Paulding exprime aussi cette opinion, que la meilleure protection à donner aux citoyens des États-Unis du Territoire de l'Orégon, consisterait dans l'établissement permanent d'un poste militaire, occupé par une force de cinq ou six cents hommes; il ajoute qu'il a donné l'ordre au lieutenant Wilkes, commandant l'expédition d'exploration, de visiter avec soin le littoral de la côte Nord-Ouest, le détroit de Juan de Fuca, le Rio Colombia, la côte comprise entre ce fleuve et la Californie, et très-spécialement *le port de San Francisco que l'on représente comme l'un des plus beaux du monde.* Il dit encore qu'il a ordonné au commodore de la station de la Mer Pacifique, d'employer une corvette de guerre pour faire relever le détroit de Juan de Fuca qui renferme un port (la baie de Puget), dont il pense *l'occupation très-importante,* afin de le convertir en une station pour les bâtiments de guerre, vu les dangers que présentent ces côtes pour les navires de toute espèce. M. Paulding pense aussi que l'addition des deux corvettes, ayant pour but de renforcer l'escadre de la Mer Pacifique,

pourrait concourir efficacement à la défense du Territoire de l'Orégon, et mettre le commandant de l'escadre à même de remplir complétement les instructions qui lui sont déjà données relativement au golfe de Californie et à la côte Nord-Ouest de l'Amérique. Le Ministre termine en disant que la somme de cent cinquante mille dollars lui paraît suffisante pour le but proposé[1].

En 1840, un avocat américain, M. Farnham, se rendit par terre au Rio Colombia avec une mission semi-officielle de son gouvernement; il engagea les colons américains et français-canadiens du Ouallamet à demander au congrès la protection des États-Unis, et recueillit des renseignements intéressants sur le pays[2]. Au mois de juin 1841, l'escadrille américaine visita presque tout le territoire, et, au mois de septembre, laissa au fort de Van Couver M. Hale dont nous avons parlé. L'année dernière, le lieutenant Fromont[3], qui avait déjà accompli, par ordre du

[1] Documents du Congrès de Washington, n° 101. Appendice, pag. 24 et suivantes. Février 1839.

[2] Farnham's Travels in the great Western prairies, the Rocky Mountains and in the Oregon Territory. 2 vol. London, 1843.

[3] Journal of travels on the Plate and Yellow Stone Rivers by L' Fromont; published by order of the U. S. Senate. Documents of the American Congress, 1843.

Sénat, une mission exploratrice à l'est des Montagnes Rocheuses, est reparti avec une troupe d'émigrants se rendant aux bords de la Colombie. Depuis le 12 mai 1792, jour où le capitaine Gray de Boston entra le premier dans le Rio Colombia, très-peu de bâtiments américains du commerce ont visité ce fleuve. Après les expéditions infructueuses de M. Astor, il ne reste guère à citer que celle du capitaine Dominis qui, en 1829, put, malgré l'opposition de la Compagnie d'Hudson, recueillir pour plus de quatre-vingt mille piastres de fourrures à bord des bricks *Owyhee* et *Convoy*. Des fièvres terribles décimaient les populations indiennes, et les Américains prétendent que la Compagnie fit courir le bruit, parmi les naturels, que c'étaient leurs navires qui avaient apporté la maladie. En 1834, le brick américain *May Dacre*, capitaine Lambert, appartenant à M. Wyeth, qui était venu par terre, essaya de se procurer un chargement de saumon; mais il ne put en rassembler que quelques barils à cause de l'opposition de la Compagnie anglaise, et bien qu'il eût promis à ses agents de ne pas acheter de fourrures aux Indiens. Le brick *Loriot* qui, en 1837, portait M. Slacum, envoyé par le gouvernement de Washington, ne fit point de commerce. Il trans-

porta seulement en Californie quelques Américains qui allaient y acheter des bestiaux, et entre autres MM. Young et Carmichael qui avaient établi une distillerie dans la vallée du Ouallamet; mais la Compagnie d'Hudson et les principaux colons français et américains ayant senti combien la fabrication de spiritueux serait nuisible non-seulement aux Indiens, mais aux blancs eux-mêmes, parvinrent au moyen d'une indemnité à déterminer les deux fabricants à renoncer à leur funeste commerce.

En 1840, les navires américains *Lausanne* et *Maryland* entrèrent dans la Colombie pour charger du saumon et des pelleteries; mais leur opération ne fut pas plus heureuse que celle du brick *Perkins,* qui, dans l'été de l'année suivante, entra dans le fleuve avec l'intention de trafiquer avec les Indigènes, et fut acheté, armé en guerre et nommé *Oregon,* par M. Wilkes, commandant de l'expédition américaine, afin de transporter l'équipage de la corvette *Peacock* qui s'était perdue sur la barre. En outre, à la fin de septembre 1842, un brick de commerce américain put obtenir cependant des Indiens une assez forte cargaison de saumon salé; il repartit pour les îles Sandwich, emmenant sept méthodistes et leurs familles.

Ici se termine la série des expéditions terrestres et maritimes dirigées vers le Territoire en litige, soit par l'ordre du gouvernement des États-Unis, soit par des compagnies ou de simples particuliers. Les documents officiels que nous avons cités, prouvent assez l'importance que le cabinet de Washington attache à la possession de ces vastes contrées. M. Jason Lee, chef des méthodistes américains, et son frère Daniel Lee furent les premiers qui se fixèrent, durant l'automne de 1834, dans les plaines du Ouallamet, où ils ne tardèrent pas à être rejoints par huit de leurs confrères, MM. Abernethy, Whitman, Leslie, Perkins, Frost, Khun, Gray et White, qui s'établirent, les uns à Clatsop, près la pointe Adams, à l'embouchure de la Colombie et aux chutes du Ouallamet, les autres à Nesqually, au fort des Nez Percés et au fort Colville.

Cette dernière station est fort importante pour la Compagnie Anglaise; elle est située sur la rive gauche du Rio Colombia, à trois journées au-dessus de la rivière des Têtes Plates. Le fort Colville s'élève au milieu d'une plaine de quinze cents hectares de superficie, qui constitue la seule terre cultivable au bord de la Colombie, au-dessus de Van Couver. La Compagnie y possède deux fermes, une forge, un moulin, cent bœufs

et des chevaux; elle y récolte environ douze cents hectolitres de blé, d'orge, de pois et d'avoine, et beaucoup de pommes de terre. C'est ce point qui fournit la plus grande partie de leurs vivres aux forts du nord et de l'ouest.

La plupart des ministres méthodistes et anabaptistes sont mariés; ils habitent de petites maisonnettes en bois; mais ils réunissaient autour d'eux un si petit nombre d'Indiens, qu'à la fin de 1842 ils sont presque tous partis pour les îles Sandwich, à bord d'un navire anglais et d'un américain, jugeant leur présence inutile dans l'Orégon. Disons en passant, que la Compagnie de la Baie d'Hudson et ses agents à Sandwich accordent toujours avec empressement et à titre gratuit le passage sur ses bâtiments aux méthodistes, à leur suite, et en général à tous les Américains qui se rendent soit du Rio Colombia aux îles, soit de Sandwich à la côte Nord-Ouest. Les navires anglais ne refusent même pas de transporter sans frais des caisses de marchandises appartenant aux méthodistes. On conçoit que cette générosité apparente n'a d'autre but que d'éviter, à tout prix, la présence des navires des États-Unis dans la Colombie, dont la Compagnie prétend garder le monopole.

L'établissement principal des Américains est

celui du Ouallamet, où résident, avec MM. Lee, MM. Abernethy et Whitman. Ces messieurs ont fondé un hôpital et une école; ils se livrent à l'agriculture, et possèdent deux moulins à farine et à scie, dirigés par M. Beers, charpentier. La liberté illimitée qui règne aux États-Unis, est trop connue pour qu'on puisse supposer que le caractère des méthodistes soit purement religieux. Plusieurs d'entre eux n'ont été amenés dans l'Orégon que par des affaires commerciales ou agricoles. Ils perçoivent presque tous une indemnité allouée par le comité de Boston.

M. Lee a établi une ferme assez considérable, où il possède environ quatre-vingts hectares de terres closes, et où il récolte deux cents hectolitres de blé, et autant de graines légumineuses et de pommes de terre. Nous avons vu dans son école une vingtaine d'enfants de toute espèce, auxquels on apprend l'anglais, et que l'on applique aux travaux de l'agriculture et aux soins de la ferme. M. Lee est le personnage le plus important de tous les Américains résidant dans le territoire de l'Orégon; c'est lui qui, en 1839, adressa au congrès de Washington la pétition dont nous avons parlé, demandant un magistrat civil ou un gouverneur, afin de protéger les citoyens des États-

Unis, qui forment, dit-il, le germe d'un grand État[1].

M. Lee est en rapports suivis avec son compatriote M. Bingham, chef des méthodistes des îles Sandwich, connu en France par l'odieuse persécution qu'il fit exercer contre nos missionnaires, les abbés Bachelot, Short et Maigret. Il entretient aussi quelques relations avec les négociants américains des îles; mais tous les autres citoyens des États-Unis n'ont de rapports commerciaux qu'avec la Compagnie d'Hudson. Cependant, en janvier 1842, quatre charpentiers américains, occupant près de l'embouchure du fleuve une baraque en bois laissée par l'escadrille des États-Unis, parvinrent à construire une petite goëlette de vingt tonneaux, qu'ils nommèrent le *Young Oregon*, et avec laquelle ils espéraient faire quelque trafic avec la Californie. Il est douteux qu'un aussi faible navire résiste à la mer, et quant aux expéditions mercantiles isolées des Américains, on peut hésiter à croire qu'elles puissent, avec leurs moyens bornés, faire une concurrence sérieuse à la Compagnie anglaise, dont la puissance est affermie par des capitaux

[1] Documents du vingt-cinquième Congrès de Washington, troisième Session. Appendice H, pag. 3, n° 101.

considérables et une excellente organisation.

C'est sur la rive gauche du Ouallamet, près de la station de M. Lee, que sont concentrés les colons américains; ils constituaient dans les derniers mois de 1842 une réunion de cent cinquante individus, qui, jointe à celle attachée spécialement aux méthodistes, forme un total de deux cents âmes pour toute la population américaine dans le Territoire en litige, tandis que la population franco-anglaise, soumise en partie à la Compagnie d'Hudson, s'élevait à la même époque au moins à trois mille personnes. Presque tous les Américains appartiennent à la classe hardie des *back settlers* des comtés de l'ouest des États-Unis; ils sont arrivés dans le Rio Colombia par terre, n'ayant la plupart pour tout bien que leur carabine, et ont épousé des femmes indiennes. Ce sont des hommes courageux et patients, ils sont plus aptes à la chasse, aux coupes de bois et à la charpente qu'à l'agriculture. Quelques familles sont cependant venues des États-Unis avec des wagons par la passe du Sud; et l'on s'attend, dans le Territoire et aux États-Unis, à voir, avant peu d'années, le flot de la population émigrante se porter au delà des Montagnes Rocheuses; mais, jusqu'à présent, ainsi qu'on a pu s'en convaincre dans le cours de cet ou-

vrage, c'est plutôt vers les anciennes provinces espagnoles du Texas, du Nouveau Mexique et de la Haute Californie que ce mouvement s'est opéré.

Les Américains n'ignorent pas que ces provinces du midi sont de beaucoup supérieures aux régions septentrionales de l'Orégon, et qu'indépendamment d'un climat plus doux, d'un sol plus fertile, elles possèdent d'inépuisables trésors métalliques. Néanmoins on voit, d'après ce qui précède, que dans ces territoires contestés, les Américains sont encore bien loin de posséder les mêmes éléments de population, de marine, de commerce et d'agriculture, qui font la force de la Compagnie d'Hudson, représentante des intérêts anglais.

MAY 24 1933

LENOX L
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Bancroft Collection.
Purchased in 1893.